



Folle Histoire - Les aventuriers

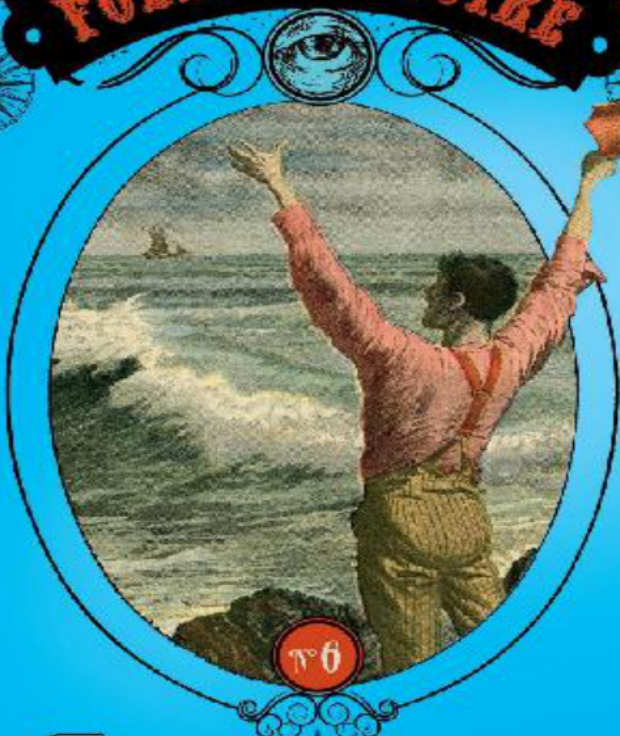
Bruno Fuligni

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

SOUS LA DIRECTION DE BRUNO FULIGNI

FOLLE HISTOIRE



N°6

AVENTURIERS DES ÎLES

TORBANS. PIRATES.

ERMITES, CHERCHEURS DE TRÉSOR
ET AUTRES NAUFRAGÉS DE L'HISTOIRE

HISTOIRES EXTRAORDINAIRES MAIS VRAIES

SOUS LA DIRECTION DE BRUNO FULIGNI

FOLLE HISTOIRE



AVENTURIERS DES ÎLES

TORDANS, PIRATES,
ERMITES, CHERCHEURS DE TRÉSOR
ET AUTRES NAUFRAGÉS DE L'HISTOIRE

HISTOIRES EXTRAORDINAIRES MAIS VRAIES

TOLLE HISTOIRE
n° 6

Sous la direction de Bruno Fuligni

AVENTURIERS DES ÎLES



Dessins de Daniel Casanave

ÉDITIONS || PRISMA

Bruno Fuligni

Le vrai trésor des îles

*Il n'y a pas d'îles désertes : au plus sont-elles provisoirement inhabitées.
Les chroniques de la mer montrent en effet que le dernier des rochers,*

l'atoll le plus inaccessible, exercera toujours un magnétisme suffisant pour polariser l'attention de quelques traîne-rapières en quête d'aventure.

Les uns cherchent un havre en terre ferme pour se reposer de leurs périples maritimes, les autres un ailleurs où donner corps à leurs rêves. Tous cinglent loin des continents où végètent les masses, en vue de découvrir un point d'exception émergeant de l'horizon. Car l'insulaire n'est ni un terrien ni un marin, mais un voyageur qui s'arrête, pose son sac et tente sa chance.

Mécontent, il repart et d'île en île, trace sa route. Comme un immense pas japonais, les îles dessinent ainsi sur la carte du monde d'improbables itinéraires, que quelques forbans, utopistes, ermites ou exilés ont suivis, volontairement ou non.

La mappemonde du géographe nous indique obligeamment les positions de ces terres, mais c'est l'historien qui, indiscrètement, suit ces destinées confuses, imbriquées, donnant vie à cette multitude de rocs, bancs, îlots, atolls et autres archipels aux noms énigmatiques, recouvrant autant d'expériences humaines.

Leur enseignement prouve qu'il n'y a pas non plus d'îles fortunées : le paradis se trouve toujours à l'ombre des sabres d'abordage, l'utopie à portée de canons chargés à mitraille. L'être humain, là encore, saccage, pille, tue, dès qu'il se lasse de bâtir des palais en pleine mer. La même île sera tour à tour refuge et cauchemar, villégiature et prison, royaume enchanteur et tyrannie



suprême. Funestes ou bienheureuses, les îles du monde forment d'abord l'archipel de nos passions.

L'île au trésor de notre enfance n'annonce rien d'autre, en somme : un coffre gît quelque part dans le sable, une carte secrète en indique

l'emplacement, mais ne trouvera-t-on pas le malheur ou la mort en lieu et place des pierreries et sequins convoités ? Le vrai trésor des îles, c'est leur histoire –

et celle des forbans assez fous pour y débarquer.

Par Bruno Léandri



Le mythe

L'île de Ponape

Le fantasme d'extraterrestres venant aider dans un passé indéterminé une peuplade primitive à quelque prouesse sociale ou architecturale ne date pas d'hier. Si l'on devait donner crédit à tous ces développements, de Nazca aux Pyramides en passant par l'île de Pâques, les exogènes ne sauraient plus où donner de la soucoupe. Pourtant, le mythe de l'île de Ponape présente quelques aspects particuliers : il reposait sur des faits très matériels, sur une énigme caractérisée, et fut auréolé de mystère par l'écrivain H. P. Lovecraft qui l'a embarqué dans sa célébrité. Puis il s'est dégonflé tout seul, terrassé par les recherches à la fin du XXe siècle, ce qui permet d'en parler au passé.

De son nom actuel Pohnpei, cette île de trente kilomètre de diamètre et de cinquante mille habitants est l'un des quatre États de la Fédération de Micronésie, perdue dans les limbes du Pacifique Nord, dans l'archipel des îles Carolines. Au sud-est de cette île, dans un lieu appelé Nan Madol, sur le rivage d'une péninsule difficilement accessible, furent découverts au XVIIe siècle les vestiges architecturaux très étonnants d'une grande cité lacustre : des appareillages de mégalithes basaltiques, empilés très méthodiquement par lits croisés à angles

droits pour former des murs cyclopéens de plusieurs mètres de large, sur des hauteurs atteignant six à huit mètres. Si certaines de ces constructions rectangulaires munies d'un accès laissaient penser à des murs de temples ou de palais, d'autres, construites dans des buts obscurs, formaient des sortes d'enceintes irrégulières quadrillant la mangrove, ou des îles artificielles, dessinant des canaux dans des réseaux inexplicables, certaines même s'enfonçant comme des chaussées sous la surface de l'océan.

Les pierres sont en fait des sections de cristallisations métamorphiques géantes appelées

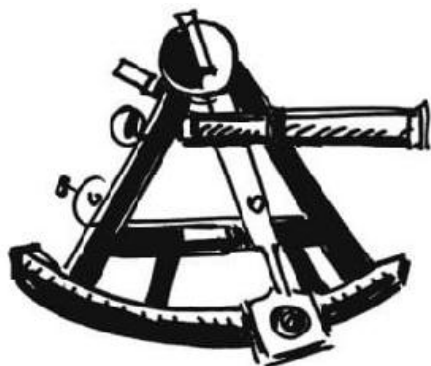
« orgues de basalte » qu'on trouve dans le monde entier, jusqu'en Europe. Mais rien n'expliquait comment des indigènes dont la technologie n'allait pas plus loin que la pirogue avaient pu manutentionner et mettre en œuvre de manière si perfectionnée un matériau aussi énorme – certaines pierres pèsent jusqu'à cinquante tonnes – dans une île dépourvue d'arbres autres que le bambou.

Aucune écriture, aucun document, aucune fresque n'existait pour donner aux chercheurs ne serait-ce qu'un début de clef pour expliquer le comment et le pourquoi. Il fallait se contenter de la tradition orale indigène avec son cortège d'enluminures, d'approximations fumeuses et de souvenirs enjolivés de génération en génération, dans lesquels apparaissait l'aide de créatures venues du ciel, d'où l'inévitable hypothèse d'une intervention extraterrestre. Car, dernière épice du mystère, il semblait que la société qui avait construit ces ruines titanesques les avait abandonnées brutalement, à peine un ou deux siècles avant leur découverte, pour des raisons inconnues.

C'est là que Lovecraft, découvrant l'énigme, l'enrôla dans une de ses nouvelles pour situer dans son voisinage les vestiges sous-marins de R'Lyeh. Cette cité fictive est la demeure engloutie de la fameuse créature fantastique venue de l'espace et surtout de l'imagination vibrante de l'écrivain, corps humanoïde et tête de calmar, dont le nom sert d'exercice aux orthophonistes : Cthulhu. La nouvelle du jeune prodige américain inspira une galaxie d'auteurs et d'œuvres empruntant le même thème, rassemblés sous le sceau du *mythe de Cthulhu*. Nan Madol a si bien servi de socle concret à ce champ fictionnel que certains, dans un redoublement d'enthousiasme mythomane, y ont vu aussi les vestiges du continent disparu de Lémurie, une sorte d'Atlantide du pauvre inventée au XIXe siècle.

Des décennies de recherches archéologiques ont amené des éclaircissements plus rationnels, même s'ils ne sont pas encore

complets. La cité a été construite entre le XIV^e et le XVI^e siècle par une dynastie alors dominante dans l'île : les Saudeleur. Le bref apogée de leur société a échappé à l'histoire universelle car le hasard des navigations n'y a conduit alors aucun des grands découvreurs : quand les marins occidentaux ont débarqué, c'était fini. Servant à la fois de palais-résidence pour l'aristocratie, de temples et de mausolées, les constructions cyclopéennes ne sont pas tombées du ciel : un site d'orgues de basalte existe bien au nord de l'île, qui a servi de carrière aux constructeurs. On n'a pas encore établi avec certitude la méthode employée pour amener les mastodontes volcaniques sur le chantier, mais la découverte récente de chaussées de transport laisse penser qu'on finira bientôt par résoudre ce détail technique, comme pour l'île de Pâques. Quant à l'abandon du site, les raisons classiques ne manquent pas : cyclones, famines, et surtout guerres tribales, la dynastie dominante des Saudeleur étant supplantée par celle des Nahnmwarkis originaire du centre de l'île.



Fin du mythe fantastique donc, mais persistance d'une réelle curiosité médicale. La prévalence d'une maladie visuelle rare, l'achromatopsie, qui est de un pour trente-trois mille dans le monde, atteint près de 10 % des habitants de Pohnpei. Cette maladie génétique qui affecte les cellules de la rétine interdit la perception des couleurs, mais pas des contrastes : les achromates voient le monde en noir et blanc. On explique ce phénomène statistique par un cyclone qui aurait en 1775 réduit la population de l'île à quelques dizaines de survivants, surtout des femmes. Un roi particulièrement prolifique nommé Mwahuele a alors engrossé tant de Ponapiennes que si la population de l'île s'est rapidement reconstituée, les générations suivantes se sont néanmoins reproduites en consanguinité. Il n'en fallait pas plus pour que le gène récessif de l'achromatopsie s'épanouisse en toute quiétude, et sans besoin d'extraterrestres.



CHAPITRE I^{ER}

FORBANS ET ASSASSINS

*Assoiffés de sang et d'or, ces insulaires peu recommandables
voient dans l'île une proie, mais aussi un repaire inexpugnable
où entasser leurs trésors mal acquis.*

*Sur une terre qui ne connaît d'autre loi que leur volonté,
ils donnent libre cours à leurs mauvais penchants.*



Nicolas Mietton

Tibère (42 av. J.-C.-37 apr. J.-C.)

Capri, c'est infini

Tibère est las, terriblement las : des intrigues de sa famille, des courtisans, des sénateurs, du mépris du peuple et, par-dessus tout, du pouvoir qu'il n'a pas vraiment souhaité. En 26 après J.-C., il s'éloigne donc de Rome, erre quelque temps en Campanie avant de s'installer à Capri. Son choix est judicieux puisque l'île reste difficile d'accès, tout en étant voisine du port militaire de Misène et de la route qui mène à Rome. L'historien Suétone écrit que l'empereur « porte ses préférences sur cette île parce qu'elle est abordable d'un seul côté et sur une faible étendue ; partout ailleurs elle est entourée de rochers à pic d'une hauteur immense et par une mer profonde ».

Son séjour se prolongeant, Tibère fait bâtir douze villas qui portent les noms des douze grands dieux de l'Olympe. La plus spectaculaire, située au point culminant de l'île, offre un panorama splendide sur l'ensemble de la baie de Naples. Elle est, bien sûr, appelée la Villa Jovis, en hommage au roi des dieux, Jupiter. L'emplacement des autres demeures ne doit rien au hasard : à la mauvaise saison, l'empereur loge ainsi dans des lieux protégés des tempêtes. Un phare permet de communiquer avec le continent la nuit et d'expédier les ordres du maître du monde par tous les temps.

Toujours friand de ragots, Suétone affirme que Tibère néglige les affaires de l'Empire. En fait, s'il surveille la marche des affaires, l'empereur entend agrémenter sa vie dans ce cadre délicieux, avec les quelques familiers qui partagent sa retraite. Grand amateur de littérature et de poésie, il aime rédiger des élégies compliquées et, le soir, cherche à lire dans les étoiles, assisté de Thrasyllus, son astrologue favori. Tibère a même un « serpent-dragon », probablement un varan, qu'il s'amuse à nourrir avec de la charogne. Somme

toute, des activités honorables, ou tout du moins pardonnables, mais les pires bruits courent bientôt sur lui, colportés par ses ennemis...

Un siècle plus tard, Suétone s'en fera l'écho en déclarant de façon péremptoire qu'« à la faveur de la solitude, il laisse enfin déborder à la fois tous les vices qu'il a longtemps mal dissimulés ». Tibère s'abandonne à son goût pour le vin, ce qui lui vaut son surnom de « Bibère » – « le Pochard ». Obsédé sexuel, il collectionne des ouvrages pornographiques, comme les livres d'Elephantis. Il orne ses villas de statuettes lascives et installe dans sa chambre à coucher un tableau, œuvre du peintre licencieux Parrhasios d'Éphèse, qui représente les complaisances honteuses d'Atalante pour Méléagre et qu'il apprécie particulièrement.

« Inventeur d'accouplements monstrueux », il a à sa disposition pour

les réaliser un troupeau de débauchés des deux sexes, les « spintries », qui se livrent à d'acrobatiques orgies dans un local garni de bancs. Dans des bois et des bosquets consacrés à Vénus, on joue devant lui des scènes champêtres de bergers et de nymphes qui s'achèvent en parties fines. Le vieillard cacochyme aime se baigner en compagnie d'enfants nus qui l'excitent avec leurs caresses et leurs baisers et qu'il appelle ses « petits poissons »... Comme en latin *Caprineus* désigne à la fois le « vieux bouc » et « l'homme de Capri », on imagine les jeux de mots des Romains !

Après s'être vautre dans la débauche, Tibère sombre dans la tragédie et les anecdotes horribles s'accumulent. Un jour qu'il médite seul devant l'horizon, un pêcheur surgit pour lui offrir un beau poisson, après avoir escaladé la falaise à mains nues. Terrifié, le despote paranoïaque fait déchirer le visage du malheureux avec les écailles de la bête. Du haut du vertigineux *saut de Tibère*, les gardes précipitent ses victimes après les avoir torturées et celles qui survivent à leur chute sont assommées à coups de rame. Pour une peccadille, le tyran sénile ordonne de briser les jambes à deux prêtres, ou commande de lier l'urètre à des condamnés ensuite obligés de boire jusqu'à s'en faire crever la vessie.

Ses ordres plongent Rome dans la terreur et la haine contre lui grandit, mais il s'en moque car son astrologue assure qu'il n'a rien à craindre. On connaît sa phrase fameuse : « Qu'ils me haïssent pourvu qu'ils m'obéissent . » Au



printemps 37, après dix ans de retraite, malgré son âge et le psoriasis qui le défigure, il quitte Capri et se dirige vers Rome. Les raisons de ce voyage sont inconnues. Cependant, les mauvais présages se succèdent : le phare de l'île s'effondre, le feu prend dans sa chambre à coucher et son serpent-dragon est retrouvé mort, dévoré par des fourmis. Apeuré, l'empereur fait demi-tour pour regagner son repaire, mais doit faire halte à Misène, pris de malaises. C'est là qu'il succombe, face à son île, le 10 mars, au grand soulagement de tous.

Pascal Varejka

Bertrand d'Ogeron (1613-1676)

La France à Saint-Domingue

À Paris, dans l'église Saint-Séverin où notre homme est enterré, une curieuse inscription du XIX^e siècle le crédite d'avoir jeté « les fondements d'une société civile et religieuse au milieu des flibustiers et des boucaniers des îles de la Tortue et de Saint-Domingue » et d'avoir préparé « ainsi par les voies mystérieuses de la providence les destinées de la république d'Haïti ». Diantre.

Né en Anjou, Bertrand d'Ogeron de La Bouère s'engage dans la marine royale et accède au grade de capitaine. En 1656, alléché par de fausses informations, il part faire fortune en Martinique. La réalité se montrant décevante, il accompagne des boucaniers à Saint-Domingue. Ayant fait naufrage au large de l'île, il se fait un moment boucanier lui-même. Puis il retourne en France chercher de l'eau-de-vie et des *engagés*, sortes d'esclaves temporaires qui doivent travailler trois ans pour payer leur voyage. Ils sont vendus aux enchères à leur arrivée, mais à la différence des esclaves noirs, ceux qui survivent au climat et aux mauvais traitements des planteurs sont libérés au bout de trente-six mois.

Un des engagés ayant atterri à l'île de la Tortue avec une formation d'apprenti-chirurgien en 1666, Oexmelin, a laissé un témoignage très intéressant.

Employé dans une plantation de tabac par le colon qui l'achète, il tombe gravement malade. Son maître refuse de le soigner mais il a la chance d'attirer l'attention d'Ogeron, qui le fait racheter par un maître-chirurgien chez qui il termine sa formation. Une fois libéré de son engagement, Oexmelin rejoint les flibustiers, faisant office de chirurgien de bord. Dans son livre publié en 1688, *L'Histoire des aventuriers flibustiers qui se sont signalés dans les Indes...* il évoque la vie des engagés : « Dès que le jour commence à paraître le

commandant siffle afin que ses gens se rendent à l'ordre [...]. Il est là avec un bâton qu'on nomme une liane ; si quelqu'un s'arrête un moment sans agir, il frappe dessus comme un maître de galère sur des forçats. »

Devenu planteur de tabac à Port-Margot, dans le nord de Saint-Domingue, d'Ogeron fait venir des centaines d'engagés des provinces de l'Ouest de la France. En 1665, grâce à ses appuis et à sa renommée, il est nommé gouverneur de l'île de la Tortue et de la partie française de Saint-Domingue par la Compagnie des Indes occidentales. C'est loin d'être une sinécure, car l'île de la Tortue est alors le domaine des

flibustiers et des boucaniers qui n'apprécient guère la présence d'un représentant de l'ordre établi. Bertrand d'Ogeron doit donc s'affirmer face à eux. En 1670, il doit aussi affronter une révolte des colons, qui acceptent mal l'interdiction de la contrebande avec les Hollandais.

Par ailleurs, les Espagnols, installés à Saint-Domingue depuis près de deux siècles, tentent de s'opposer à l'intrusion des Français, tandis que les Anglais et les Hollandais prétendent eux aussi à une part du gâteau. Les flibustiers constituent en fait la meilleure défense de la colonie : avec le soutien du gouverneur, ils montent des expéditions contre les navires ou les ports ennemis.

D'Ogeron participe à deux de ces raids et se retrouve même un moment prisonnier à Porto Rico.

L'homme de la Providence se préoccupe aussi de pérenniser le peuplement de l'île. En 1667, il demande à la Compagnie de lui envoyer « un certain nombre de filles pour marier ses habitants » – il s'agit de prostituées ou de condamnées de droit commun. À peine débarquées, elles sont « aussitôt vendues et livrées à ceux qui en offrent le plus ». La Providence n'est pas toujours romantique.

Malin, d'Ogeron en profite pour « embourgeoiser » les flibustiers... En 1906, un américaniste qui signe L. L. loue d'Ogeron d'avoir favorisé « l'immigration féminine, par suite, le développement du mariage et de la famille ». C'est touchant.

En 1674, la Compagnie des Indes occidentales est dissoute. L'année suivante, d'Ogeron rentre en France avec un projet de conquête de toute l'île de Saint-Domingue. Mais, malade et épuisé, il ne trouve aucun appui à la Cour et meurt en 1676.



• Philippe Di Folco •

Sir Henry Morgan (v. 1635-1688)

Un sacré boucan

En ce temps-là, l'Île-à-Vache s'appelle encore *Isla Vaca* et c'est une terre de non-droit. À quelques kilomètres s'étendent les côtes d'Hispaniola, colonie espagnole, et de la province de la Jaragua. Mais là aussi, la soldatesque de Sa Majesté Philippe IV se fait rare : il faut dire que depuis quelques années, les Français occupent la partie ouest de la grande île découverte par Colomb et qu'ils nomment « Saint-Domingue », se l'appropriant, via leurs corsaires, et, de là, font la nique aux galions, qui depuis cent cinquante ans, rapportent en Europe les richesses du Nouveau Monde. C'est la guerre en dentelles mais sur les mers, et à travers elle s'affrontent les compagnies maritimes, coincées entre corsaires en service commandé et pirates indépendants. Au milieu de cette anarchie, quelques personnalités émergent, puissantes, indépendantes, craintes et bougrement malignes.

Le Gallois Henry Morgan est sans doute le plus surprenant boucanier du Grand Siècle. Barbadosé, comme on le surnomme, est le personnage le plus craint de toutes les Caraïbes. Nul ne sait où il se cache. Ses débuts ? Avec la restauration de la royauté anglaise, Charles II fait de lui l'un de ses bras séculiers sur les mers, chargé de pourfendre du galion espagnol et de piller leurs avant-postes coloniaux. Un seul mot d'ordre : tous les moyens sont bons !

Morgan, réputé sans pitié, est aussi connu pour son côté tête brûlée : depuis son repaire, il organise de grands raids. En janvier 1669, il prend la tête de dix navires, soit huit cents hommes qui se rassemblent sur l'Isla Vaca afin d'organiser un raid éclair sur la ville portuaire de Carthagène des Indes, dans l'actuelle Colombie : mais auparavant, il faut fêter l'événement ! Tradition oblige, on organise une gigantesque orgie. Comme on vient de capturer deux navires français, on commence par trucher du marin. Puis on fait un grand feu

sur la plage et on fait rôtir tous les cochons présents sur l'île. Le rhum coule à flots. Depuis les navires capturés, on tire du canon, pour bien montrer sa joie.

Effet de l'alcool ? Toujours est-il qu'un boulet mal ajusté atteint l'*Oxford*, le navire amiral de la flotte, met le feu à l'armurerie et qu'en quelques secondes, il ne reste plus rien ! Morgan échappe de peu à cet incident qui coûte la vie à deux cents de ses hommes.

En janvier 1671, au mépris du traité anglo-espagnol signé un an plus tôt, il met le cap sur Panamá et pille la ville. Arrêté, il est conduit en Angleterre où il doit s'expliquer. Charles II lui pardonne car Morgan affirme n'avoir pas eu connaissance du traité. En 1674, il est nommé chevalier. Il faut croire que Morgan s'est muni de quelques richesses dans ses bagages. On dit d'ailleurs que son île renferme un trésor fabuleux, produit de ses rapines.

Durant l'hiver 1675-1676, Morgan échappe une nouvelle fois à la mort sur son île : fraîchement nommé gouverneur de la Jamaïque, il est sur le point de se rendre à Bristol pour accepter sa charge quand un ouragan l'oblige à se réfugier à l'endroit même où, six ans plus tôt, il perdait trois navires. La tempête est si forte que le *Jamaica Merchant* coule à pic, emportant en ses soutes des dizaines de pièces de canons destinées à la défense de Port-Royal contre les Français.

« Ah la vache ! » se serait exclamé Louvois – mais Saint-Simon déclare cette parole du ministre apocryphe. Peu après cet incident, Morgan, renvoyé, sombre dans l'alcool et meurt le 25 août 1688, à la

Jamaïque. À sa veuve, il laisse une rente de soixante dix livres sterling, une misère.

Les navires en question ont été localisés en 2004 par une équipe de plongeurs gallois. En 2014, le gouvernement haïtien a décidé de faire de l'Île-à-Vache un immense parc d'attractions façon *Pirates des Caraïbes*, réservé aux touristes. Pour commencer, il a mis au secret les insulaires récalcitrants. Le fantôme du capitaine Morgan appréciera-t-il le geste ?



Matthieu Frachon

Al Capone (1899-1947)

En terre française

Avec ses quarante-trois chambres, l'Hôtel Robert est le plus vaste établissement de Saint-Pierre-et-Miquelon. Cette caractéristique, déjà remarquable en soi, n'est pas la seule : il s'agit du seul hôtel français à avoir accueilli Al Capone. Ainsi que d'autres gangsters américains, d'ailleurs.

Comment Alfonso Capone dit Scarface – le Balafré – a-t-il pu choisir cette île au climat peu riant pour villégiature ? En fait, c'est du business ! En 1919, lorsqu'est promulgué le Volstead Act, la loi sur la prohibition, les deux cent quarante-deux kilomètres carrés de Saint-

Pierre-et-Miquelon deviennent soudain un petit morceau de terre bien intéressant. À vingt-cinq kilomètres de l'île canadienne de Terre-Neuve et à mille kilomètres des côtes américaines, l'archipel constitue un lieu parfait pour la contrebande d'alcool.

Al Capone entame son règne sur Chicago, en 1925 il en est le maître. La ville est proche du Canada et d'énormes quantités d'alcool transitent par cette filière.

Un autre homme a compris l'intérêt de Saint-Pierre, c'est l'adversaire acharné de Capone, George dit Bugs « le Branque » Moran. Il a un avantage sur Capone : fils d'immigrants français, il parle parfaitement la langue des habitants de l'île. C'est lui qui jette les bases de la négociation avec les Français. Un canal s'ouvre entre Chicago et l'île, c'est le temps des bootleggers, ces trafiquants qui arment des bateaux pour livrer l'Amérique en alcool, comme Henri Morazé et René de la Villefromoy qui communiquent avec les gangsters à l'aide de télégrammes codés.

Capone est plus brutal que son concurrent, prêt à tout. Moran échappe d'ailleurs au Massacre de la Saint-Valentin par lequel Al élimine ses rivaux. La guerre est déclarée et Capone a une longueur d'avance, il contrôle les côtes

américaines. Moran choisit de passer par le Canada, de faire de Saint-Pierre sa plaque tournante. Les Français font la sourde oreille lorsque les autorités américaines se plaignent des « exportations » d'alcool. C'est que l'argent coule aussi à flots sur la petite île, des fortunes se construisent.

Moran, qui méprise la sauvagerie de Capone et son manque de goût, fait de fréquent séjour à l'Hôtel Robert. Il est comme chez lui ici. Il y est mieux considéré que Capone qui achète n'importe quoi, qui se fout de la qualité. Pour Moran, pas question de se faire refiler du *Wood*, cet alcool de bois qui tue les clients. Il fait ouvrir une bouteille au hasard avant chaque transaction et ne veut que du bon : rhum des Antilles, champagne de France. Les affaires roulent, l'île est prospère.

Capone ne passera qu'une nuit à Saint-Pierre ; l'île est un peu trop éloignée de Chicago, elle regorge d'hommes de Bugs. Pas question pour autant de transformer les rues de Saint-Pierre en champ de tir, cela serait contre-productif.

Alors, on se fait violence pour paraître doux, on distribue de l'argent aux enfants, on fait la fête sans tirer les couteaux. Ils sont sympas ces

Américains...

Et ils payent cash.

L'alcool transforme la vie sur l'île. Les pêcheurs deviennent *Rhum runners* (coureurs de rhum), transforment leurs locaux en entrepôts bourrés de barriques de rhum et de caisses de champagne. Les anciens frigos qui conservaient le poisson servent à maintenir le champagne au frais. Des fortunes s'édifient, comme celle de Jean Monnet, le futur père de l'Europe, négociant en cognac.

Moran et Capone font largement prospérer le commerce.

C'est un joli trafic qui s'installe. Le rhum arrive des Antilles, le champagne et le cognac, de France. Le commerce marche, les journaux américains parlent de Saint-Pierre comme du « paradis des gangsters ». En 1923, ce sont trois cent cinquante mille caisses d'alcool par mois qui transitent par l'île, cinq millions de bouteilles de champagne par an, estiment les Américains. Capone et Moran font équiper les goélettes de moteurs rapides, de système de brouillage radio et même de boîtes fumigènes pour échapper aux pirates et aux garde-côtes. L'alcool imprègne l'île, pour le transport les bouteilles sont ôtées des caisses et mises dans des sacs de jute pour étouffer le cling-cling de la cargaison. Comme rien ne



se perd, le bois fait office de combustible pour le chauffage ou de matériau de construction : une villa baptisée la Cutty Sark, une marque de whisky, est entièrement construite avec ces caisses !

Mais tout a une fin. En 1933 le Volstead Act est abrogé, la prohibition est morte. L'île retourne à son industrie traditionnelle, la pêche. Al Capone tombe victime du fisc. Il est emprisonné sur une autre île, dans la baie de San Francisco celle-ci : Alcatraz où il mourra en 1947. Bugs Moran n'est plus qu'un pauvre type qui n'a pas su anticiper la fin de l'âge d'or. Il est arrêté en 1946, pour avoir volé à un garçon de courses la somme de dix mille dollars, petit butin pour lui. Il récidive à sa sortie de prison : un braquage minable, une nouvelle arrestation. Il meurt en prison en 1957.

À Saint-Pierre, des vieux flacons datant de la grande époque sont régulièrement découverts. Au musée, on conserve pieusement le chapeau d'Al Capone.

Jean-Yves Boriaud

Kurt Student (1890-1978)

Sur la ligne de Crète

Pour Kurt Student, l'avènement de Hitler est une divine surprise ! Enfin, il va pouvoir appliquer une théorie qui lui tient à cœur depuis longtemps, lui, cet Allemand exemplaire, pur produit des écoles de guerre prussiennes, officier d'aviation de la Première Guerre mondiale, brillant chef d'escadrille finalement abattu mais sauvé par son parachute. Épisode qui l'a visiblement amené à envisager – c'est un visionnaire – les avantages et les possibilités de cet instrument, et à réfléchir en même temps à ceux du planeur, véhicule souple, discret et, en principe, maniable. Tant et si bien qu'en 1932 il est nommé à la tête des écoles de « techniques aériennes » de l'armée allemande, et, en 1938, dirige les valeureux *Fallschirmjäger* – parachutistes – du grand Reich. Et il entend s'en servir.

Ses paras font merveille au Danemark, en Norvège, en Hollande. Student se sent pousser des ailes et décide de conseiller le Führer : la consécration, pour ses paras, serait de s'emparer, à eux seuls, d'un lieu hautement stratégique, d'où l'on pourrait précipiter la fin de la guerre. Et pourquoi pas la Crète ? Avant Chypre ?

Puis Le Caire ? Le canal de Suez ? Et enfin Alexandrie, sur laquelle foncent les panzers de l'Afrika Korps ? Hitler, qui pense surtout à son inévitable confrontation avec Staline, n'est pas très chaud, mais Goering, qui imagine tirer de larges bénéfices de cette offensive dans laquelle il compte engager sa Luftwaffe, appuie chaudement Student et emporte la décision : va pour ce qui sera l'opération Merkur, prévue pour mai 1941.

Pourtant, les choses sont moins simples qu'il n'y paraît : il ne s'est pas encore pratiqué, dans cette guerre, de véritable invasion aéroportée. Or, c'est bien de cela qu'il s'agit, puisque la Navy contrôle la mer et interdit tout espoir de débarquement. Le pari est quand même un peu risqué car cette opération sans

précédent doit se dérouler dans une île qui ressemble à un long rocher de près de deux cent soixante kilomètres, bordé au nord d'une étroite

bande côtière. Là sont assemblés *Anzacs* – redoutables soldats australiens et néo-zélandais –, Britanniques, réguliers grecs dont l'armée, sur le continent, vient de capituler, et, surtout, de redoutables francs-tireurs crétois qui connaissent admirablement leur île au relief accidenté et n'ont aucune intention de l'abandonner aux Allemands.

L'objectif, donc, ne peut être que les grandes villes du nord – Réthymnon, Iraklion –, belles cités qui ont gardé leur charme vénitien, ainsi que Maleme, l'aéroport de La Canée.

Student fait donc venir, tant bien que mal, les trois millions de litres d'essence nécessaires à l'opération, et quatre mille camions acheminent les soldats et leur matériel jusqu'aux villes mythiques d'Éleusis, Corinthe, Tanagra, d'où les *Junker 52* doivent mener parachutistes et planeurs, en quelques dizaines de minutes, au-dessus de la Crète. Et au matin du 20 mai, effectivement, trois vagues d'assaut partent en direction du nord-ouest de l'île. Objectif du *generaloberst* : établir une tête de pont qui permette à la Luftwaffe de faire atterrir ses avions de ravitaillement. Mais les paras, saupoudrés autour des zones de largage, sont cueillis à l'atterrissage – ou avant – par les armes automatiques des défenseurs. Quant aux survivants, beaucoup sont égorgés par les Crétois avant d'avoir le temps de se regrouper. Nombre de planeurs, en outre, « cassent du bois » sur les sols rocaillieux de Maleme.

Il faudra aux paras de Student s'assurer de l'île oliveraie par oliveraie, *faranghi* – ravin – par *faranghi* pendant onze jours de combats et de massacres pour s'emparer de la bande côtière nord, sans pouvoir, *in fine*, empêcher Australiens, Britanniques et Néo-Zélandais de s'embarquer à Sphakia vers l'Égypte. La bataille est sans pitié : *Anzacs* et *Fallschirmjäger* ne font guère de prisonniers et, affolés par la résistance locale, les Allemands commettent –

comme à Kandanos, près de La Canée – plusieurs massacres. Student, qui a dirigé les opérations depuis Athènes, finit par atterrir à Maleme le 25, pour constater à la fois les progrès de ses troupes et le désastre en termes humains :

« La Crète, reconnaît-il, est le cimetière des parachutistes allemands ! »

Fin mai, la Crète est conquise – mais à quel prix ! Sur vingt mille soldats allemands engagés, on compte six mille morts ou disparus, et sur les huit mille parachutistes largués sur la Crète par Student, deux mille huit cents ont perdu la vie ; si l'on compte les mille six cents blessés graves, on dépasse les 50 % de pertes ! Pour Hitler, qui

n'entend pas gaspiller ses troupes d'élite, c'est trop :

« Le temps des parachutistes est fini », dit-il en personne à Student, « l'arme aéroportée ne vaut que par la surprise. Sans la surprise, il n'y a pas d'avenir pour elle. »

Plus question, donc, de missions du même type sur Chypre, Malte, Alexandrie et Gibraltar.

C'est déjà un tournant pour la guerre : désormais, les paras allemands sont intégrés dans les forces classiques ou les appuient, et on les verra ainsi à l'œuvre aussi bien à Leningrad qu'à Monte-Cassino ou dans les Ardennes mais il se trouvera encore, au printemps 1945, dans les derniers combats d'un Reich humilié, quelques rescapés de l'opération Merkur portant l' *Ärmelband Kreta*, brassard créé le 16 octobre 1942 par Hitler pour distinguer les « héros » de l'opération *Merkur*.

Reconnu criminel de guerre pour ses exploits crétois, Student, dont les Grecs demandent en vain l'extradition en 1947, est condamné à cinq ans de prison à la Libération, puis libéré en 1948 et célébré désormais comme un héros par les parachutistes de la Bundeswehr. Il faudra attendre 1998 – il est mort paisiblement en 1978 – pour que le ministère fédéral de la Défense reconnaisse ses crimes de guerre.

À quelques centaines de mètres de la Maleme d'aujourd'hui, un aigle de bronze en position d'attaque veille sur le cimetière allemand de La Canée et les tombes des soldats allemands que le *generaloberst* Kurt Student envoya à la mort, en ce beau mois de mai 1941, sur les rugueux rivages crétois.

Franck Sénateur

Truong van Thoai (1908-1987)

Le Roi des montagnes

L'archipel de Poulo Condor, littéralement « l'île aux Courges » en malais, est connu depuis longtemps des marins. Situé en mer de Chine, au sud-ouest du Viêtnam, il occupe une position stratégique. Acquis en 1787 par la France dans le cadre d'un traité franco-cochinchinois, il sera transformé en 1862 en bagne insulaire, sur le modèle des îles du Salut en Guyane.

Durant une centaine d'années, il reçoit alors tout ce que la colonie indochinoise compte d'éléments à exclure : droits communs, pirates,

nationalistes puis communistes vietnamiens. C'est là que Truong Van Thoai, *alias* Son Vuong, écrira une des plus belles pages de son histoire...

Il est né en 1908 dans la province de Cong Dong, située dans le delta du Mékong, où son père est un propriétaire terrien comme il en existe tant, dans cette région principalement agricole. Après des études secondaires, il est envoyé dans un monastère étudier les arts martiaux et le chinois. À la mort de son maître, tout juste âgé de dix-sept ans il revient à Saigon et se présente dans un journal pour demander du travail. Étonné par son jeune âge et sa maturité, le rédacteur en chef l'embauche. Il collabore également à un organe de presse anticolonialiste, *La Cloche fêlée*. Sa plume s'affermir, mais les ennuis commencent avec les autorités françaises et rapidement, il ne va plus utiliser que son pseudonyme de Son Vuong, le fils de Vuong.

Il acquiert une certaine notoriété avec des romans patriotiques, dans lesquels les riches se font déposséder de leurs biens, acquis injustement, au profit des pauvres. Un Robin des rizières, en quelque sorte... Des rencontres avec des patriotes, futurs cadres militaires du Sud-Viêtnam, vont le faire passer de la théorie à la pratique.

En 1933, alors qu'il vend ses romans à la sauvette devant la banque d'Indochine, il repère les véhicules des transporteurs de fonds au service des plantations de caoutchouc et, après avoir minutieusement préparé son plan, va, avec l'aide de deux complices, dérober la recette d'une des plus grandes plantations locales : quelque quinze mille piastres, soit cent cinquante mille francs de l'époque !

Plusieurs autres détournements en bonne et due forme vont avoir lieu jusqu'à ce qu'il ne soit arrêté, rapidement jugé et envoyé à Poulo Condor.

Il s'y trouve dans les années où l'apport de détenus politiques, militants nationalistes ou communistes, est à son comble. La population du pénitencier approche les deux mille cinq cents personnes et dans ce fourmillement, sa vivacité d'esprit va faire des merveilles. Il rédige des lettres pour les uns, des plaintes pour les autres, des tracts politiques, jusqu'à ce que l'arrivée du Front populaire en France redistribue les cartes. Près de mille cinq cents détenus politiques sont libérés par l'effet d'une grâce présidentielle : ils seront vite remplacés, durant la guerre qui va suivre.

Avec la défaite, la France abandonne son pouvoir aux Japonais dans cette partie de l'Asie, ce qui va naturellement concerner aussi Poulo

Condor. Comme par un effet de siphon, les derniers entrants sont libérés par les soldats de l'empire du Soleil-Levant, entre août et septembre 1945, et l'archipel se retrouve à nouveau quasi désert avec seulement quelques centaines de condamnés et une poignée de gardiens.

Truong van Thoai sent son heure venue. Lui qui s'est rendu célèbre en remportant un concours de calligraphie pour les condamnés jouit de la plus grande notoriété au milieu de ce petit monde hétéroclite de traîne-misère et d'assassins. À partir d'octobre 1945, il va organiser réunions publiques et meetings, au cours desquels sont partagés les vivres du pénitencier. Il se présente comme leur sauveur et proclame finalement « l'État libre, agricole et fraternel de l'archipel de Poulo Condor » dont il se fait désigner chef du gouvernement, reprenant pour l'occasion son surnom de jeunesse de « roi des Montagnes » !

Altruiste, il adopte comme devise « Tous les hommes sont frères » et ouvre son État à tous... Puis il se marie princièrement, avec les honneurs dus à son

rang, avec une jeune Vietnamiennne du nom de N'guyen Thi Hoa. Un seul détenu ose contester son règne et, fort démocratiquement, il sera exécuté sans autre forme de procès, calmant les velléités des autres...

Le nouveau chef de gouvernement se remet alors à la poésie, avec de plus en plus d'élan patriotique, comme en témoignent ces vers qu'il fait réciter aux enfants tous les dimanches, sur l'appontement, au salut du drapeau : « Depuis quatre-vingts ans nous nous sommes couchés sur des tas d'épines et avons bu du fiel amer. Nous sommes affamés car la race cupide nous a tous dépouillés. Race perfide nous ne voulons plus de votre protection. N'aviez-vous pas honte, nous sommes des hommes comme vous. Vous ravissez notre pays et brimez notre droit. »

Si les vivres ne manquaient pas, faute d'approvisionnement, tout paraîtrait idyllique pour le « roi des Montagnes ». Mais personne ne veut plus travailler et un certain mécontentement commence à se faire sentir... Et voici que le Japon capitule, abandonnant ses conquêtes en Asie du Sud-Est. Les Français reprennent le pouvoir en Indochine.

Sentant le vent tourner, le roi des Montagnes fait d'abord libérer les gardiens et militaires qui étaient jusque-là prisonniers et écrit un long discours dans lequel il promet la neutralité « envers n'importe quel gouvernement », terminant par des propositions de paix envers la République française...

Le 18 avril 1946, deux compagnies d'infanterie coloniale posent le pied sur l'archipel. Il les reçoit en grande pompe, sous le drapeau français fraîchement rehissé. Thé et chums sont prêts à être partagés avec les marsouins médusés, tandis que la population attend le discours de bienvenue qu'il a préparé.

La réaction n'est pas celle escomptée. Destitué *manu militari*, Truong Van Thoai retrouve le chemin des cachots, tout comme les quelque quatre cents détenus qui n'auront profité que de quelques mois de liberté. Mais loin d'être anéanti, Truong Van Thoai fait valoir auprès des nouveaux maîtres des lieux son rôle dans le maintien de l'ordre et pose ses conditions : il réclame son rapatriement sur le continent, mais aussi « un revolver, une machine à écrire et une bicyclette, ainsi qu'un don de quelques milliers de piastres afin de vivre au début de son installation ». On imagine quelle réponse lui est donnée...



Il sera encore impliqué dans le meurtre d'un mouchard, mais l'absence de témoins et la légitime défense lui permettront d'obtenir un non-lieu. Il assistera au départ des Français en 1955, sans pour autant bénéficier de la confiance des Sud-Vietnamiens qui le maintiendront en détention.

Ce n'est qu'en 1968 que le « roi des Montagnes », éphémère chef de « l'État libre, agricole et fraternel de Poulo Condor », retournera à Saïgon après trente-quatre ans de captivité...

• Matthieu Frachon •

Bob Denard (1929-2007)

Le sultan blanc des Comores

« Mon nom est Denard, Bob Denard ! » Ainsi aurait pu se présenter « le sultan des Comores », le mercenaire le plus connu de l'Histoire. D'ailleurs sans lui, qui aurait entendu parler des Comores ? L'archipel,

composé de quatre îles, gît au large du canal de Mozambique, en plein océan Indien et jusqu'en 1975, tout le monde s'en moque.

Se prénommer Robert pour faire profession d'aventurier n'est pas chose aisée. Robert Denard, né en 1929 à Grayan-et-l'Hôpital, en Gironde, adopte le surnom de Bob. Fils de militaire, il a seize ans en 1945 : trop tard pour les exploits guerriers, et l'impression d'avoir raté quelque chose. Alors il s'engage, mécanicien dans la marine, puis la coloniale, comme papa, et naturellement engagé volontaire comme fusilier marin en Indochine. En 1952, il est chassé de l'armée après une bagarre dans un bar : il ne connaîtra pas la déconfiture française de 1954.

Il lui faut de l'aventure, des lieux exotiques ; il part alors pour le Maroc comme conducteur de travaux. Mais le goût de l'uniforme le reprenant, il devient policier. Déjà un peu mercenaire, il enfle une tenue qui n'est pas celle de son pays : le Maroc est un protectorat français et possède sa propre police.

La suite est un peu plus floue : il aurait été accusé d'avoir participé à un complot en vue d'assassiner Pierre Mendès France et condamné à quatorze mois de prison. Ses convictions politiques épousent son besoin d'aventure ; anticomuniste, nationaliste, un homme comme lui ne manque pas de terrains de jeu.

Le monde entend parler de Bob au début des années 1960. C'est le temps des conflits africains, des révolutions, des guerres civiles, des mercenaires.

Officiellement, tous les pays concernés sont indépendants ; officieusement, un

certain Jacques Foccart, conseiller du Président de Gaulle, veille sur la Françafrique. La France ne peut intervenir, mais elle peut donner un coup de main en fonction de ses intérêts. Dans ce cas-là, quelques mercenaires bien employés peuvent se montrer pratiques et efficaces. Denard va donc se battre, au Katanga, au Yémen, au Tchad. Avec Jean Schramme, Denard belle gueule, avec ses allures de condottiere, devient la figure de proue des « affreux », ces soldats de fortune, hommes de main des « services discrets ».

En 1975, Bob prend pied aux Comores. Les îles viennent de proclamer leur indépendance et le Président Ahmed Abdallah établit une république islamique.

La France tousse, car un petit bout de territoire a refusé cette

indépendance : l'île de Mayotte veut rester française. Or, le territoire est stratégiquement bien situé, la France envisage même d'y implanter une base militaire. Le nouveau Président est peu souple, peu disposé à soutenir la France. Alors, on envoie Bob et, un coup d'État plus tard, Ahmed Abdallah se retrouve remplacé par son Premier ministre Ali Solihi.

En 1978, Bob débarque de nouveau aux Comores pour renverser Ali Solihi, devenu moins ami de la France, et le remplacer par Ahmed Abdallah, revenu à une meilleure compréhension des intérêts de Paris. Les quarante-neuf hommes de Denard suffisent à cette révolution de palais dans laquelle Solihi trouve la mort. Le séjour se prolonge pour l'ami Bob qui organise la garde présidentielle, forte de huit cents hommes. Une équipe de mercenaires en fait, payée par le nouvel employeur de Denard : l'Afrique du Sud. Les Comores servent alors de base à l'État sud-africain pour contourner l'embargo sur les armes et organiser quelques coups de main contre ses ennemis du Mozambique ou de l'Angola.

Les temps changent et en 1989, l'Afrique du Sud lâche le mercenaire. Celui-ci tente de convaincre le Président Abdallah de faire des mercenaires l'armée officielle des Comores. Dans la nuit du 26 novembre, la discussion entre les mercenaires et le Président tourne au massacre : Abdallah et son garde du corps sont abattus. Les paras français débarquent et exfiltrent Denard.

Celui que l'on surnomme « le sultan blanc des Comores » tente un dernier coup de force en 1995. Il débarque sur l'île pour un troisième coup d'État. Il renverse le Président Saïd Mohamed Djohar. Mais la France intervient, envoyant



le GIGN : Denard, désavoué, se rend sans combattre sous une pluie

tropicale. Il est ramené en France. Pourtant Djohar ne retrouve pas son siège, Paris installe un homme plus souple à la présidence. Le but atteint, s'est-on débarrassé de l'archaïque Denard ?

L'affreux ne reviendra plus dans ces îles ; il finit sa vie dans son Médoc natal, à tailler ses vignes.

Par Claude Quétel



L'objet

Une vraie monnaie pour un faux roi

Non, ce ne sont pas des jetons de casino. Certes, on imaginerait volontiers un casino des îles Cocos, exotique et lointain, mais il s'agit là des monnaies tout à fait officielles de l'archipel, telles qu'elles ont eu cours jusqu'à la fin du XXe siècle. Pauvre en métal, le royaume s'est rabattu sur le celluloïd. Drôle de monnaie pour une île au drôle de nom et à la drôle d'histoire...

Nous sommes en 1609, à bord du vaisseau britannique *Red Dragon*, trente-huit canons, que commande depuis deux ans le capitaine William Keeling pour le compte de l' *East India Company*. Le caprice des vents déroute son navire et lui fait découvrir un atoll inhabité en plein océan Indien, à mi-chemin entre Ceylan et l'Australie. Deux îles étroites formant un cercle et une vingtaine d'îlots coralliens, le tout ne dépassant pas quatorze kilomètres carrés, vont conférer à cet atoll un pompeux pluriel, d'abord sous le nom de *Keeling Islands* puis sous celui de *Cocos Islands* (*Keeling*). La mention de Keeling ne sert qu'à distinguer ces îles de celles qui portent elles aussi le nom de Cocos (des îles à cocotiers). Le capitaine du *Red Dragon* n'est jamais revenu sur l'atoll qui reste inhabité jusqu'en 1827, date à laquelle un autre navigateur décide de s'y établir. John Clunies-Ross est Écossais,

capitaine au long cours mais aussi marchand. Il débarque avec sa famille au complet, un millier de plants de cocotiers et des travailleurs malais pour faire marcher une exploitation d'huile de coprah.



En 1836, le *HMS Beagle* qui termine un voyage d'exploration scientifique de près de cinq ans fait escale dans l'île. À son bord se trouve Charles Darwin, vingt-sept ans, encore inconnu et qui commence à théoriser sur les merveilles de la nature. Il prend de nombreuses notes mais c'est l'un de ses compagnons de voyage, Symms Covington, qui tient un journal de leur séjour. Il s'émerveille de la limpidité de la mer et de la beauté des coraux, du vert sombre de la forêt des cocotiers, très bas sur l'horizon. Il parle du capitaine Ross comme du « gouverneur » et dénombre soixante à soixante-dix « mulâtres ». On mange des tortues de mer, des bananes, des melons d'eau. On se baigne longuement à la clarté de la lune car sous le soleil, il fait trop chaud.

Toutefois, la capture d'un requin de belle taille vient mettre un terme aux baignades.

La petite population fait souche et s'agrandit sans jamais dépasser quelques centaines d'habitants : elle atteint les cinq cent quatre-vingt-

seize en 2014. La presse, quand elle s'intéresse à cette île lointaine, évoque plaisamment le « roi de l'île Coco », un titre finalement revendiqué par la famille. D'ailleurs, après annexion à la Couronne britannique en 1857, la reine Victoria confirme les Clunies-Ross, en 1886, dans la pleine propriété de leur île. Alors, quand on est roi, pourquoi ne pas battre monnaie ? Celle-ci, aux armoiries de l'île, est libellée en roupies car les îles Cocos dépendent en principe du gouvernement de Ceylan.

La famille royale coule des jours paisibles et ensoleillés dans une grande et belle maison de style colonial, *Oceania House*, toujours visible aujourd'hui. Mais voilà la Grande Guerre. Un télégraphe a été installé sur l'île, reliant l'Australie, l'île Maurice et la Malaisie. Le navire corsaire allemand *Emden* entreprend d'y débarquer le 9 novembre 1914 pour détruire la station télégraphique. Ses canons de cent cinq millimètres sont impuissants dans le duel qu'il doit



engager contre le croiseur australien *Sydney* et ses huit pièces de cent cinquante-deux. L'épave de l' *Emden* va longtemps désoler la plage de cocotiers.

La Seconde Guerre mondiale apporte aussi son lot de calamités, même si les Japonais n'ont pas jugé utile d'occuper les îles Cocos.

Les années passent et la dynastie des Clunies-Ross reste. L'aéroport, tel le pont d'un porte-avions enserré par l'océan, reste jusqu'à 1967 une étape entre l'Australie et l'Afrique du Sud.

Tout change en 1955, lorsque la tutelle des îles Cocos, jusqu'alors des plus laxistes, est transférée à l'Australie, qui n'entend pas tolérer ce qu'elle nomme « un gouvernement féodal ».

Plusieurs décennies de guerre administrative s'ensuivent, jusqu'à ce

que John Cecil Clunies-Ross soit contraint de vendre son atoll pour éviter l'expropriation pure et simple.

Un référendum quelque peu surréaliste a lieu en 1984, au terme duquel deux cent vingt-neuf des deux cent soixante et un inscrits votent pour l'intégration au Commonwealth d'Australie. La nouvelle métropole entend bien exploiter l'extraordinaire potentiel touristique de l'île où un parc national est d'ailleurs créé.

Quant au dernier roi des îles Cocos, il s'est exilé à Perth, sur la côte occidentale de l'Australie. Est-ce la fin de l'histoire ? Pas tout à fait, car son fils Johnny est retourné sur l'île avec ses deux garçons pour y tenter une nouvelle aventure : la pêche de bénitiers géants, les plus grands coquillages au monde, qui ornent avantageusement les aquariums du monde entier.



CHAPITRE II

CONQUÉRANTS ET UTOPISTES

*Par l'épée ou par la douceur, ceux-là veulent s'implanter,
construire des villes et étonner le monde :
ils s'emparent d'une terre lointaine pour y planter leur bannière
et y imprimer leur marque. Avec des résultats contrastés...*



Philippe Di Folco

Leif Eriksson (V. 970-v. 1020)

La saga du Vinland

Grand navigateur, Leif – prononcez *Leifr* – est, comme son patronyme l'indique, le fils d'Erik, et pas n'importe lequel : Erik-le-Rouge, fils de Thorvalds, l'homme qui découvrit le Groenland peu avant la fin du Premier Millénaire. Une première colonie de Scandinaves s'y installe, les terres sont alors vertes, couvertes de forêts : nous sommes en pleine petite ère de réchauffement et les glaciers ont reculé. La « Terre verte » va servir de port d'attache pour de nouvelles aventures. Erik a formé son fils à diriger des expéditions. « Il faut aller toujours plus à l'ouest », lui explique-t-il un jour, alors que les autres marins, femmes et enfants compris, sont sensiblement fatigués, épuisés même par toutes ces conquêtes territoriales. En moins de deux siècles, ceux qu'on appelle les Vikings ont essaimé un peu partout en Europe et les voici aux portes d'un nouveau continent, événement qu'ils ne soupçonnent guère.

Encore enfant, Leif accompagne son père en exil : Erik, chassé de Norvège lors d'un obscur conflit fratricide, a trouvé refuge en Islande ; de là, lui et ses hommes, embarqués sur quatorze drakkars, ont poussé jusqu'au Groenland où ils fondent la petite colonie de Brattahlid, à l'extrême pointe de la péninsule groenlandaise. Un jour de 999, émancipé par son père, Leif décide de revenir en Norvège, pour tenter de rentrer en grâce auprès du roi Olaf, premier du nom. Là, il se convertit au catholicisme, religion qui avait alors gagné les faveurs de toute la communauté régnante viking, au détriment d'une longue lignée de dieux sur lesquels la chronique de l'époque allait s'empresse de jeter l'opprobre. En bon chrétien, Leif est chargé par le roi d'aller évangéliser le Groenland, qualifié

« d'îlot de résistance païenne ».



Leif Eriksson.

Lorsqu'il est de retour à Brattahlid, l'un des marins, un certain Bjarni Herjólfsson, lui raconte que jadis, alors qu'il cherchait des bancs de poissons plus à l'ouest, le vent s'est levé, qu'il a perdu le contrôle de son embarcation, et qu'il a échoué sur une terre inconnue, encore plus verte, couverte de graminées et d'arbustes portant des fruits rouges délicieux. Cette histoire remontant à quatre années pique la curiosité

de Leif.

Un jour, lui et son équipage tentent de rallier par mauvais temps une autre colonie, située plus au nord de la Terre verte. Le navire est alors pris dans une tourmente. Au matin, Leif et ses hommes se réveillent au large d'une côte qu'ils ne reconnaissent pas. Ils s'approchent à quelques milles mais renoncent à débarquer ; ils cabotent approximativement le long des côtes et en concluent qu'il s'agit d'une île.

De retour à Brattahlid, Leif embauche Bjarni, prend trente-cinq hommes et des femmes avec lui, et organise une véritable expédition vers cette « nouvelle île » qu'ils décident d'appeler Vinland – la « Terre des grappes », non de raisin, mais de groseilliers qui y pullulent. Leif prie son père de venir avec eux mais au dernier moment, celui-ci tombe de cheval, et doit renoncer, sa chute étant vue comme signe de malédiction.

Dans un premier temps, Leif aborde sur une île qu'il baptise Helluland (« Terre plate », l'île de Baffin), puis continue à faire ramer ses hommes et arrive à une nouvelle côte, qu'il baptise Markland (« Terre aux arbres »), couverte de conifères, et que l'on identifie aujourd'hui comme étant le sud du Labrador. Au bout de deux jours, touchant Vinland, ils décident de camper sur la terre ferme : les eaux débordent de saumons. L'hiver approchant, Leif divise son équipage en deux groupes qui fondent chacun une colonie, dont l'une s'appelle Leifsbudir : « les Maisons de Leif ». Au printemps, il parvient à regagner Brattahlid et décroche le surnom de « Leif-le-Chanceux ».

En 1962, l'explorateur norvégien Helge Ingstad décide de croire aux sagas de son enfance. Ces vieux poèmes rédigés au XIII^e siècle racontent en effet les exploits de Leif Eriksson et la découverte du Vinland. Après plusieurs années de recherches, Ingstad découvre les restes d'une implantation viking à l'endroit appelé « L'Anse aux Meadows », situé sur la côte sud-est de l'actuelle île de

Terre-Neuve : cette présence scandinave, devenue un site touristique, fait de Leif le premier Occidental à avoir posé le pied en terre d'Amérique. Il a même eu droit à plusieurs statues sur tout le Nouveau Continent.

• Jean-Yves Boriaud •

Philippe de Clèves (1459-1528)

La croisade de Mytilène

Lorsque Philippe de Clèves, seigneur de Ravenstein, quitte la Bretagne, au printemps 1501, il est loin de se douter que s'élance avec lui, dans les eaux tumultueuses de la mer d'Iroise, la flotte de la dernière croisade. C'est que le roi le plus puissant d'Occident vient de le dépêcher, à l'âge de quarante-cinq ans, vers l'Orient, où le Turc « par hostilité de guerre » s'est emparé de « plusieurs bonnes villes et places, comme Lépante, Modon et autres terres chrestiennes ».

L'officier qu'a ainsi désigné Louis XII pour une mission de haute importance, spirituelle et militaire, est ce que sous d'autres cieux on eût appelé un *condottiere*, un soldat de fortune. De luxe, certes, puisque, fils d'Adolphe de Clèves et de Béatrice du Portugal, il est de sang royal, ce qui ne l'empêche pas de proposer ses services au plus offrant. En l'occurrence, au parti français, puisqu'en 1488, il a abandonné celui de l'empereur d'Allemagne Maximilien pour servir Charles VIII puis Louis XII, qui l'a remercié, en dépit de succès mitigés, en le nommant vice-roi de Gênes et amiral de son royaume de Naples et de Jérusalem...

C'est une véritable flotte qu'il emmène avec lui : venue de la « mer du Ponant » – Normandie et Bretagne –, elle se compose de vingt nefes et de huit galères. En réalité, le maître d'œuvre, dans cette expédition, est plutôt l'épouse du roi, Anne de Bretagne, bonne dévote et soumise, comme toute la famille royale, à l'influence de François de Paule, saint charismatique qui ne cesse de prêcher une nouvelle – et décisive – croisade. Elle a même tenu à ce que tienne sa place, dans la coalition, sa monumentale caraque personnelle, la légendaire *Cordelière* qu'elle a fait construire à Dourduff-en-Mer, avec ses deux cents canons, ses mille deux cents hommes d'équipage et son pavillon à croix noire orné des hermines de Bretagne.

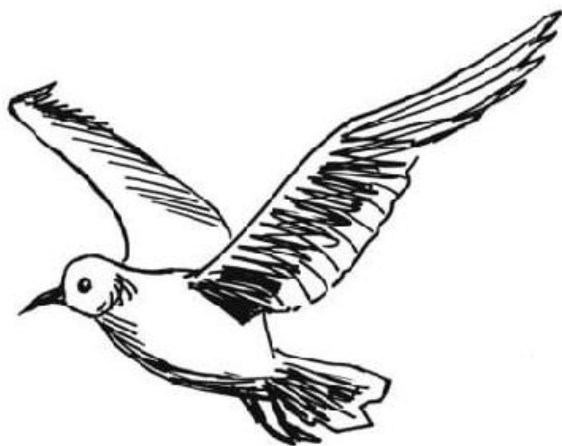
Cette flotte longe donc les côtes d'Espagne, franchit le détroit de Gibraltar, cingle sur Gênes, qui lui détache plusieurs navires. Trente galères vénitiennes la rejoignent alors et l'armada franchit le détroit de Messine le 20 août. Cap ensuite sur Corfou, où est prévu le rendez-vous des coalisés.

Or une tempête disperse la flotte et déroute de Clèves vers la Crète : il ne rejoindra finalement Zante, un peu au sud de Corfou, qu'à la saint-Michel – le 29 septembre. La flotte longe alors les côtes d'Épire, puis celles de Morée, où elle s'arrête devant la vénitienne Modon – l'actuelle Méthone – que les Turcs ont prise et détruite le 9 août 1500, décapitant les hommes et réduisant femmes et enfants en esclavage.

Une fois passés les caps Matapan et Malée – au prix d’une nouvelle tempête – de Clèves est désormais immergé au cœur de l’immense archipel grec, enjeu considérable dans l’affrontement qui oppose à l’Occident un Empire ottoman conquérant. Il mouille le 13 octobre à Milo, où il retrouve les Vénitiens, avant de gagner, à la mi-octobre, au seuil de la mauvaise saison, les abords de l’île qui est le but de l’expédition, Mytilène – l’ancienne Lesbos, base opérationnelle des flottes turques de la région.

Les Croisés y prennent alors position devant les redoutables fortifications turques. L’île est en effet entre les mains ottomanes depuis 1462, quand elle a été arrachée aux Génois. La vieille forteresse, fortement endommagée à ce moment-là, a été réparée depuis par le sultan Bayezid II qui l’a renforcée de deux imposantes tours circulaires défendues par d’énormes canons, spécialité des fondeurs de l’armée turque. Ceux de la *Cordelière*, dont certains tirent pourtant des boulets de pierre géants, ne suffisent pas à ébranler pareilles murailles. Les 24 et 29 octobre, puis le 11 novembre, de Clèves lance ses soldats à l’assaut, mais en vain : la résistance turque, il faut se rendre à l’évidence, est trop forte.

La situation se bloque : les « croisés » s’acharnent mais ne trouvent aucune solution. Les Français sont bien seuls : la bonne volonté des Vénitiens est de plus en plus sujette à caution et les chevaliers de Rhodes n’apportent pas le soutien prévu. Le ravitaillement, en outre, fait défaut, et un mal récurrent – le scorbut ? – décime les équipages. C’en est trop, Philippe de Clèves se résout, la mort dans l’âme, à quitter les lieux. Mais c’est toujours la mauvaise saison, avec



ses terribles tempêtes méditerranéennes aux lames courtes, que connaissent mal les Bretons. La flotte est dispersée, plusieurs navires

coulent, dont celui de Philippe de Clèves, et la *Cordelière* elle-même est endommagée. Tout le monde réussit néanmoins, vers le 20 novembre, à gagner Cerigo – Cythère – où l'accueil est peu chaleureux... Les Français y errent une vingtaine de jours puis, enfin secourus par les Génois, ils regagnent, piteusement, le port de Naples, puis la France...

La dernière croisade a donc échoué. Pour Philippe de Clèves, c'est l'heure de la retraite : il se retire en son château d'Enghien, où il tire la leçon de ses différents échecs militaires pour écrire une savante *Introduction de toutes manières de guerroyer tant par terre que par mer et des choses y servant*.

Heureusement, les chroniqueurs sont là et cette expédition malheureuse va devenir, magnifiée par le plus célèbre d'entre eux, Jean d'Auton, la « croisade de Mytilène », appelée à occuper, dans la propagande de Louis XII, une place décisive.



Louis de Saint-Aloüarn (1738-1772)

Australie française !

Né du côté de Quimper en 1738, engagé dans la marine à dix-sept ans, Louis de Saint-Aloüarn est déjà un marin aguerri lorsqu'il rejoint l'expédition de son ami Kerguelen, dont l'objectif est la recherche du continent austral. Le trois-mâts de Kerguelen porte un nom prometteur – *La Fortune* – tandis que Saint-Aloüarn commande la gabarre *Le Gros Ventre*. Le 16 janvier 1772, ces beaux messieurs quittent l'île de France, l'actuelle île Maurice.

Moins d'un mois plus tard, ils aperçoivent des îles qui, du moins le pensent-ils, appartiennent incontestablement au continent légendaire. Kerguelen baptise aussitôt l'endroit du beau nom de « France australe ».

Les deux capitaines vont-ils mettre le pied sur la terre qu'ils viennent de découvrir ? Que nenni ! Il est vrai qu'accoster ces îles n'a rien d'une promenade de santé : la plupart du temps, la mer y est déchaînée, les vents violents, il y a une forte barre et une brume épaisse, d'immenses rochers abrupts de plusieurs centaines de mètres rendent tout débarquement hasardeux.

Kerguelen et Saint-Aloüarn restent donc sagement au large. Bien des

années plus tard, Kerguelen justifiera sa passivité en faisant porter le chapeau à son ami : « Monsieur de Saint-Aloüarn, faisant attention à l'état de ma mature, me conseilla de rester dans la position où j'étais ». Sur ce, il baptise « îles de la Fortune » un lieu que le grand explorateur anglais James Cook jugera plus pertinent de nommer « îles de la Désolation ».



Louis de Saint-Aloüarn.

Deux enseignes de vaisseau exécutent un périlleux débarquement au fond d'une petite baie et prennent possession du territoire au nom de Louis XV. Mais quand ils reviennent : surprise ! *La Fortune* a disparu ! Sans attendre le retour du canot qui a fait le débarquement, sans convenir de rien avec Saint-Aloüarn, Kerguelen a mis les voiles. Son second va le rechercher pendant une semaine, faire signaux sur signaux, en vain. Kerguelen a regagné seul l'île de France, puis Brest où il parvient le 16 juillet 1772. Il veut annoncer au plus vite sa fabuleuse découverte à Louis XV...

Saint-Aloüarn poursuit donc seul son voyage et le 17 mars 1772, arrive en vue d'une nouvelle terre dont il prend possession au nom de la France. Quand son copain Kerguelen plastronne à Versailles, vantant sa mirifique découverte –

en fait, un sinistre archipel surgelé, peuplé d'éléphants de mer –, Saint-Aloüarn a déjà découvert l'Australie et revendiqué sa propriété au nom du roi de France depuis quatre mois. Il a laissé sur place, dans une bouteille, le document d'usage ainsi que deux pièces de monnaie.

Il poursuit son voyage, mais quelques mois plus tard, le 27 octobre 1772, le malheureux capitaine trouve la mort, probablement terrassé par la fièvre typhoïde. Il avait trente quatre ans ! *Fatalitas* ! Car le seul, le vrai découvreur de l'Australie c'est bien lui et non James Cook ! S'il avait vécu et pu imposer cette vérité, l'Australie aurait fait partie de l'empire colonial français ! Ce sujet ne souffre aucune contestation : d'ailleurs en 1998, les pièces qu'il avait laissées sur place ont été retrouvées par Philippe Godard et en 2008, les autorités australiennes, qui reconnaissent parfaitement l'antériorité de sa découverte, ont fait apposer, au lieu même où elle se fit, une plaque se terminant en des termes que Saint-Aloüarn aurait pu faire siens : « Ce site est désormais protégé comme un des sites de débarquement européen les plus importants de l'Australie occidentale. Prière de ne rien emporter d'autre que des photographies et de ne laisser rien d'autre que les empreintes de vos pieds... »



Marieke Stein

John Adams (1767-1829)

Le dernier mutin de Pitcairn

Chacun connaît l'aventure célèbre des mutins de la *Bounty*, navire marchand parti d'Angleterre en 1787, avec mission de chercher à Tahiti des plants d'arbre à pain censés nourrir à peu de frais les esclaves de la Jamaïque. Mais si la mutinerie est bien connue, le devenir des mutins l'est beaucoup moins.

Rappelons les faits : dès le voyage aller jusqu'à Tahiti, la vie à bord de la *Bounty* est un enfer. Le capitaine Bligh, personnage dur, irascible et soupçonneux, distribue généreusement punitions, brimades et restrictions alimentaires. La traversée étant compliquée par les conditions météorologiques, il se fait vite haïr de ses hommes, y compris de ses officiers. Parmi eux, Fletcher Christian, homme de bonne éducation, supporte particulièrement mal les propos blessants de son supérieur...

Après dix mois d'enfer, Tahiti est en vue : l'escale sur « l'île des Délices »

est un enchantement. Les Tahitiens – et les Tahitiennes... – sont accueillants et généreux. Le climat, les paysages, les fêtes font de cette relâche un paradis, difficile à quitter. Or, une fois chargés les plants d'arbre à pain, il faut bien repartir.

On ne saura jamais quelle ultime vexation met le feu aux poudres : le 28 avril 1789, deux semaines environ après le départ de Tahiti, Christian et quelques matelots se saisissent de Bligh et prennent le navire. Le capitaine et dix-huit hommes – effrayés par les sanctions impitoyables de l'Amirauté britannique à l'encontre des mutins – sont

mis dans un canot, avec quelques vivres et des instruments de navigation. Les vingt-cinq autres restent sur la *Bounty*, désormais commandée par Christian, et mettent le cap sur Tahiti.

L'accueil y est toujours aussi chaleureux, mais Christian sait qu'il est impossible aux mutins de rester à Tahiti, une escale trop connue des navires



britanniques. Or, que Bligh survive ou que le canot se perde, la marine cherchera la *Bounty*, et châtiara les mutins... Où aller, où se cacher ? Il faudrait une île inconnue... mais aussi hospitalière, fertile, inhabitée, avec un point d'eau douce, du gibier... Cet idéal existe-t-il ? Pour le trouver, la *Bounty* reprend la mer, avec à son bord neuf hommes de l'ancien équipage, six Tahitiens, et douze Tahitiennes enlevées par trahison. Les autres mutins choisissent de rester à Tahiti.

Cap au sud-est, la *Bounty* rencontre un rivage enchanteur, dans lequel Christian reconnaît Pitcairn, île découverte par Carteret en 1767. De toute évidence, elle est mal indiquée sur les cartes : on ne peut la trouver que par hasard. On sait aujourd'hui qu'elle est le point du globe le plus éloigné de toute autre terre ! C'est une aubaine. Les mutins accostent et découvrent une terre luxuriante, vallonnée, dont le plateau fertile est invisible depuis la mer.

Une petite société se forme, vivant de chasse, de pêche, de cueillette, de cultures. Le problème, c'est que les travers occidentaux réapparaissent vite : les Blancs se partagent les terres équitablement, c'est-à-dire sans en laisser aux Tahitiens, ramenés au rang d'esclaves. Même chose pour les femmes : les neuf marins en choisissent une chacun, les indigènes se « partageront » les autres.

Dans de telles conditions, les tensions ne tardent pas à se manifester. Une rébellion des Tahitiens, puis une autre des femmes, causent la mort de tous les

Tahitiens et de plusieurs Anglais, dont Christian. En 1793, il ne reste que quatre Blancs, dix femmes et quelques enfants... La paix semble revenue, jusqu'à ce que les insulaires trouvent le moyen de fabriquer de l'alcool d'igname. McCoy, l'un des anciens mutins, s'adonne à ce plaisir jusqu'au délire : il se jette du haut d'une falaise. À partir de ce jour, l'alcool sera interdit sur l'île.

Entre-temps, le capitaine Bligh, excellent marin, a gagné Timor, puis, de là, l'Angleterre. L'opinion (et surtout l'Amirauté) s'émeut du sort de Bligh et de l'indignité de Christian : on affrète une frégate pour retrouver les coupables. La *Pandora* ne trouve pas Pitcairn, mais reprend dix mutins à Tahiti en 1791.

Quatre se rendent d'eux-mêmes et seront acquittés lors de leur procès. Trois sont graciés, trois autres condamnés à mort. Puis, plus personne ne parlera de la *Bounty* jusqu'en 1809.

Cette année-là, l'Amirauté britannique reçoit de Rio de Janeiro une lettre d'un navire américain, le *Topaz*, qui raconte avoir accosté l'île Pitcairn et y avoir parlé au dernier survivant de la *Bounty*. En 1815, un second navire touche l'île ; son capitaine s'émerveille de trouver une colonie de quarante-cinq personnes, où trois générations d'hommes athlétiques, de femmes splendides, sont des modèles d'hospitalité, « de modestie et de réserve ». En effet, John Adams, seul mutin survivant, a donné à sa petite colonie les règles d'une vie morale et saine : ni tabac, ni alcool, ni café, mais des fruits, du travail, des plaisirs simples et des prières. Résultat : une île paradisiaque, peuplée de gens joyeux et hospitaliers, qui fera, pendant des décennies, l'admiration des marins en escale. Le trafic commercial se développe en effet, et Pitcairn se retrouve petit à petit moins isolée. Des échanges se font avec les visiteurs ; certains s'installent à Pitcairn, et y apportent parfois « le triste spectacle de mœurs irrégulières », comme l'écrit Charles Vidil dans son *Histoire des mutins de la Bounty*, en 1932.

En 1831, le gouvernement britannique, jugeant l'île trop petite pour une communauté de quatre-vingt-sept habitants, tente de déplacer la population à Tahiti. Les insulaires se laissent convaincre, mais l'expérience tahitienne dure peu : ils regrettent leur île, leur indépendance, leur vie réglée et religieuse, qui n'est pas, loin s'en faut, celle des Tahitiens ! Plusieurs contractent des maladies, d'autres reprennent goût à l'alcool... Les Pitcairniens décident donc de regagner



leur île, et y retrouvent leur vie heureuse. Un nouvel exode leur est imposé en 1856, et la communauté se scinde alors entre ceux qui s'installent à Norfolk et ceux qui reviennent à Pitcairn. La communauté reprend vigueur : les Pitcairniens sont trois cents en 1860, mille en 1930, mais seulement cinquante aujourd'hui...

Ce qui fait de cette communauté l'une des plus petites au monde.

Marieke Stein

Giuseppe Garibaldi (1807-1882)

La république idéale de Caprera

Une existence itinérante, avec une île pour point d'ancrage, voici la vie de Giuseppe Garibaldi. Né en 1807 à Nice, le jeune Garibaldi s'engage à treize ans comme mousse pour un voyage qui le mène jusqu'à Odessa puis Constantinople ; plus tard, devenu capitaine dans la marine sarde, il parcourt le monde. En 1833, il participe à l'insurrection républicaine de Mazzini : c'est le début d'une vie de luttes pour la liberté, les droits des peuples et la République, luttes qui le mèneront aux côtés des *carbonari* génois en 1834, des insurgés du Rio Grande do Sul au Brésil en 1835, puis des Uruguayens soulevés contre l'Argentine en 1842. À quarante ans, Garibaldi est déjà reconnu dans le monde entier comme le champion de la liberté des peuples et de l'idéal républicain. En 1848, le printemps des peuples le ramène en Italie, où il s'engage en faveur de l'unité italienne. En 1849, c'est pour la République romaine qu'il lutte ; mais, assiégé par les Français et les Autrichiens qui défendent la Rome du pape Pie IX, il doit fuir et s'exiler en Amérique. De là, il repart, et vogue de New York au Pérou, de Manille en Australie, de la Chine à Londres...



Giuseppe Garibaldi.

À son retour en Italie, en 1855, il achète la moitié de l'île de Caprera, petit paradis de seize kilomètres carrés qui fait partie de l'archipel de la Maddalena, au nord-ouest de la Sardaigne. C'est une île fertile et ensoleillée, entourée d'eaux turquoise, ourlée de criques paradisiaques et de falaises imposantes... Garibaldi l'a découverte lors de son exil de

1849. Il commence par y bâtir une modeste cabane de bois au milieu du maquis et des chênes-lièges. Bientôt il la remplace par une maison en pierres, régulièrement agrandie, et complétée par des bâtiments agricoles : étable, grange, four, moulin. C'est que le héros de la liberté est aussi forgeron, éleveur et cultivateur dans l'âme : à Caprera, il s'occupe d'une centaine d'oliviers et d'une vigne productive dont le vin est apprécié. Il élève bœufs, chèvres, cochons, poules, et une soixantaine d'ânes dont l'un est prénommé « Pie IX » !

Avec lui vivent ses compagnes successives et ses enfants, puis ses petits-enfants, ainsi que quelques amis et autres fermiers et bergers. Une véritable petite communauté démocratique, saluée en 1864 par l'anarchiste russe Mikhaïl Bakounine comme « la première république démocratique et sociale ». En 1865, des admirateurs achètent pour lui l'autre moitié de l'île.

Cette vie simple ne peut pourtant suffire à un héros. Plusieurs fois il la quitte, pour poursuivre la guerre en faveur de l'unité italienne. En 1867, il tente une nouvelle fois de mettre un terme au pouvoir temporel du pape et de rendre Rome à l'Italie quasiment unifiée. Mais la France, qui protège toujours le pape, écrase les troupes de Garibaldi, moins nombreuses et moins bien armées, à Mentana, petite ville à l'est de Rome, les 3 et 4 novembre : six cents Italiens sont tués, contre vingt soldats pontificaux et deux soldats français. Victor Hugo, depuis son île à lui, Guernesey, salue alors le grand combattant en lui consacrant un long poème, *Mentana*.

Garibaldi, une nouvelle fois arrêté, est renvoyé à Caprera. L'île ensoleillée devient, comme le Guernesey de Victor Hugo, un lieu où convergent les démocrates du monde entier : tous les vendredis, Garibaldi y reçoit admirateurs et personnalités politiques, révolutionnaires et simples camarades...

Quand éclate la guerre de 1870, le « Lion de Caprera » a soixante-trois ans.

Affaibli par l'arthrite, il mériterait le repos. Pourtant, dès la chute de l'Empire,

l'infatigable combattant propose son aide à la toute jeune République française.

Gambetta accepte. À la tête de l'armée des Vosges, Garibaldi parvient à arrêter les Allemands devant Dijon... Et gagne ainsi la reconnaissance des électeurs de Paris, de Nice, de la Côte-d'Or et

même d'Alger, qui, lors des élections, l'envoient à l'Assemblée de Bordeaux alors même qu'il ne s'est pas présenté !

Mais cette assemblée réactionnaire ne veut pas du grand républicain dans ses rangs : elle l'empêche de parler, puis invalide son élection – provoquant le retrait de Garibaldi puis, par solidarité, la démission de Victor Hugo.

Pour Garibaldi, c'est le début d'une nouvelle retraite à Caprera, qu'il ne quittera plus que brièvement, pour siéger au Parlement italien ; d'anciennes blessures de guerre, les séquelles de la malaria contractée en Amérique latine, une arthrite invalidante et la vieillesse, tout simplement, ont enfin raison de sa fougue. Il vit désormais en famille, dans une relative pauvreté. De temps en temps, il se rend à l'île voisine de la Maddalena pour y acheter des semences, du poisson, et bavarder durant des heures avec les marins...

Il meurt chez lui, le 2 juin 1882. Malgré sa volonté d'être incinéré, il sera enterré dans le petit cimetière familial, sur l'île. La *Casa bianca* est aujourd'hui l'un des attraits touristiques de Caprera : elle a été transformée en musée, où l'on peut admirer quantité d'objets, tableaux, lettres, vêtements, beaux meubles ayant appartenu au héros de l'unité italienne. Dehors, une grande statue de Garibaldi est tournée vers Nice, sa ville natale, et vers la France.



George Graeme Watson-Taylor

(1820-1865)

Le vrai comte de Montecristo

En 1842, Alexandre Dumas fait le tour de la petite île Montecristo. Avec ses vingt-sept kilomètres carrés, ses quelques ruines dont celles du monastère San Mamiliano, ses plages de galets et de sable gris, cette île se présente à lui surtout comme une sorte de piton rocheux désertique sans aucun intérêt. Deux ans plus tard, Dumas s'en sert donc pour situer la cachette du trésor de l'abbé Faria, faisant d'Edmond Dantès un comte et le roman que l'on sait...

On connaît moins, en revanche, les personnes qui, au cours des deux derniers siècles, ont voulu investir dans l'île, et tenter d'en faire quelque chose.

L'un de ces aventuriers est le Britannique George Graeme Watson-Taylor, un riche botaniste fasciné par la Méditerranée. À cette époque, officiellement du moins, l'île est considérée comme déserte. George est le troisième fils du parlementaire britannique du même nom, né en 1771 à la Jamaïque et mort en 1841, soi-disant à moitié ruiné, mais qui laissa en réalité un important héritage, en partie dissimulé à la Couronne, d'environ sept cent mille livres sterling, une fortune à l'époque (17,5 millions de francs-or). George Graeme va passer le restant de ses jours à en dépenser une partie. Diplômé d'un *Master of Arts* ès-sciences naturelles en 1846, il choisit de se marier l'année suivante avec une jeune et jolie Française, Victorine Joudioux. Quelque temps plus tard, le couple s'ennuie en Angleterre et la santé de George se dégradant, ils décident d'aller vivre dans le Sud de la France, puis, de là, d'acquérir une vaste propriété dans le but de créer un grand jardin expérimental.

En 1852, George fait connaître au grand-duc de Toscane son désir d'acquérir l'île Montecristo. Léopold II accepte son offre, d'un montant de cinquante mille

francs. Au cours de cette même année, Watson-Taylor débarque dans la petite baie appelée Cala Maestra où il ordonne la construction d'une belle demeure et où il planifie d'élever différents jardins en paliers. La Villa Royale est achevée en 1854, elle est aujourd'hui toujours visible mais n'a plus rien à voir avec son charme originel. Victorine et George, sans aucun doute des lecteurs de Dumas, transforment leur île en une sorte de « folie », un peu baroque, puisant dans l'imaginaire romantico-oriental de son époque, et acclimatant quantité de plantes exogènes. Pour le malheur de l'île, une espèce qui se révélera hautement invasive y est alors plantée, l'*Ailanthus altissima*, un arbre venu tout droit de Chine. C'est la première tentative sérieuse de colonisation de l'île. Auparavant, des Allemands, des Tyroliens, deux ou trois Français s'étaient essayés à cultiver cette terre plutôt ingrate. George fait venir des chèvres, pour maintenir un savant équilibre entre végétation et besoin d'engrais, caprins qui ont depuis également envahi le petit territoire.

Quoi qu'il en soit, le couple passe une dizaine d'années dans un calme relatif : en 1860, en effet, l'Italie politique commence à se former et la France y prend une grande part. Le gouvernement britannique voit d'un très mauvais œil la présence d'un compatriote sur cette île. Du moins, c'est ce que raconte dans ses mémoires lord Henry Bentick, proche du British Museum, et très lié à George qui était un collectionneur réputé. Parlementaire, Bentick est interpellé en juin 1862 à la Chambre des lords de façon assez violente : on lui demande

d'intervenir auprès de Watson-Taylor pour qu'il « cesse d'agir en faveur des nationalistes italiens, proches des Français, mais plutôt de jouer en faveur de son pays ». En clair, le Foreign Office voudrait transformer George en agent à son service. Très peu pour lui. Bentick prend bien entendu la défense de son ami. Le couple en aura bientôt assez de cette situation explosive. Mais une autre raison semble être à l'origine du départ des Watson-Taylor.

La villa et ses dépendances étaient devenues un véritable palais. George importait des barriques de vin, de l'huile d'olive, plantait des sapins, organisait des fêtes avec l'aristocratie toscane et française. Il avait à son service une vingtaine de personnes, placées sous la direction d'un certain Durante. Celui-ci finit par chercher à séduire Victorine d'un peu trop près. Furieux, George



vk.com/club154894262

convoqua les carabinieri et le fit arrêter. La famille de Durante promit la *vendetta*...

Exit l'Anglais. Mais que va devenir Montecristo, devenue un jardin ? En 1869, Victorine, veuve depuis quatre ans, vend son île au nouveau royaume d'Italie pour la coquette somme de cent mille livres à titre de compensation.

L'île était en effet devenue entre-temps un repaire d'exilés politiques et autres Chemises rouges, qui s'amuserent à détruire les lieux ! Dix ans plus tard, la Villa Royale est transformée en prison...

Pascal Varejka

Julius von Payer (1841-1915)

Une Autriche-Hongrie boréale

Ancien militaire, explorateur et artiste, Julius von Payer découvre en 1873

l'archipel de la Terre François-Joseph, dans l'Arctique, en compagnie de Carl Weyprecht, un Allemand engagé dans la marine austro-hongroise. Une découverte liée au hasard et à une opinion erronée. En effet, von Payer et Weyprecht pensent qu'au-delà du Spitzberg et de la Nouvelle-Zemble, grâce à une extension du Gulf Stream vers le nord, la banquise disparaît pour laisser place à des nappes d'eaux tièdes navigables...

Comme von Payer est un alpiniste chevronné, on lui propose en 1869 de participer à l'expédition polaire allemande menée dans les glaciers du nord-est du Groenland. L'Autriche-Hongrie qui, on l'oublie parfois, possède alors une marine, s'intéresse à l'exploration polaire. Un mécène, le comte Wylczek, finance ces entreprises privées qui bénéficient de l'intérêt et du soutien de l'État : l'équipage appartient à la marine austro-hongroise. La plupart des vingt-quatre marins sont « Dalmates » – ce qui peut aussi bien signifier Italiens que Croates.

En juin 1872, le *Tegetthoff*, commandé par Weyprecht, quitte Brême pour découvrir le fameux « passage du Nord-Est » permettant de relier l'Atlantique au Pacifique. Le bateau, un trois-mâts équipé d'un moteur auxiliaire à vapeur, est spécialement construit pour l'expédition. Sa coque en bois est renforcée de plaque de fer pour résister à la pression de la glace. Il emporte huit chiens de traîneau et des vivres pour trois ans. Après avoir fait relâche en Norvège, l'expédition cingle vers l'Arctique le 3 juillet.

À la fin du mois d'août 1872, le *Tegetthoff* se retrouve pris dans les

glaces au large de la Nouvelle-Zemble, au nord de la Sibérie, et dérive vers le nord avec la

banquise pendant un an. À l'époque, il est impossible de communiquer avec le reste du monde : les bateaux ne sont pas équipés de radio.

Le 30 août 1873, on aperçoit les falaises de l'île la plus méridionale d'un archipel, aussitôt baptisé Terre François-Joseph en l'honneur de l'empereur.

L'équipage hiverne à proximité du rivage en attendant la fin de la nuit polaire.

Le scorbut menace. Au printemps, la chasse à l'ours blanc fournit de la viande fraîche et permet de surmonter le problème. Un seul membre de l'équipage meurt du scorbut, le mécanicien de bord, en avril 1874.

Dès la fin de la nuit polaire, von Payer mène trois expéditions en traîneau à travers les îles. Au cours de l'une d'elles, il fait l'ascension d'un glacier. Avec ses compagnons, il étudie la structure et la configuration des îles, leur faune et leur flore, et rapporte des échantillons de roches.

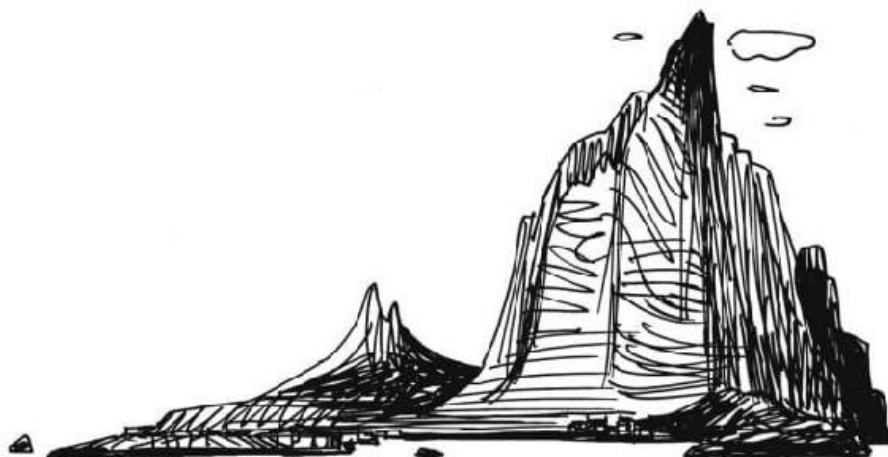
Ils atteignent le point le plus septentrional de l'archipel, à 81° 51' 35" Nord, où ils plantent le drapeau autrichien. En tout, von Payer et ses compagnons parcourent huit cents kilomètres, ce qui leur permet de dresser une carte sommaire de l'archipel.

Mais la glace ne cédant pas et les vivres commençant à se raréfier, Weyprecht et von Payer décident d'abandonner le navire le 20 mai, pour faire route vers le sud avec les trois chaloupes de sauvetage et les traîneaux. Il leur faut quatre-vingt-seize jours d'efforts exténuants pour atteindre l'extrémité de la banquise. Ils mettent alors leurs chaloupes à l'eau et le 18 août, ils atteignent la Nouvelle-Zemble où ils ont la chance d'être recueillis par un bateau russe qui les conduit en Norvège.

Ils rentrent en Autriche le 25 septembre 1874. Malgré tous ces déboires, von Payer et Weyprecht sont accueillis en héros. Mais ils sont convaincus que le passage du Nord-Est est impraticable. Maigre consolation, ils rapportent la première description des aurores boréales.

En 1876, von Payer publie un récit de l'expédition, illustré par ses propres dessins et aquarelles. Par la suite, il abandonne l'exploration et se met à la peinture. Il est le premier artiste à représenter l'Arctique

et ses œuvres remportent un certain succès dans divers salons. Seule déception : l'Autriche-



Hongrie ne revendiquera pas officiellement l'archipel sur lequel flotte son drapeau.

Nicolas Mietton

Élisabeth d'Autriche (1837-1898)

sissi à Corfou

À l'été 1888, Sissi aspire à se retirer du monde. Dégoûtée depuis bien longtemps par la cour de Vienne et ne trouvant plus rien à dire à son mari, elle est en outre démoralisée par la perspective prochaine du mariage de sa fille.

Toutefois, quitter définitivement l'Autriche est plus facile à dire qu'à faire, car elle ne sait pas encore où se fixer.

En 1861, elle a brièvement séjourné à Corfou, à son retour de Madère, où elle a été soignée pour une tuberculose provoquée par ses démêlés avec sa belle-famille. Depuis cet épisode, plus d'un quart de siècle s'est écoulé, mais sa haine de la Hofburg reste intacte. Sa nouvelle passion pour la Grèce antique et l'archéologie l'aide à larguer les amarres, encouragée par le baron Warsberg, consul d'Autriche à Corfou. Fêru de l'*Odyssée*, ce vieux cuistre excentrique conduit sa souveraine sur les pas d'Ulysse, dans tous les lieux et par tous les temps. En octobre 1888, ils arrivent ainsi à Corfou.

Élisabeth est toute disposée à aimer l'antique Corcyre où, selon la

légende, Ulysse a été retenu captif par Nausicaa, avant qu'elle ne le libère de ses sortilèges. La capitale des îles Ioniennes a ensuite été romaine, byzantine, vénitienne, française et anglaise ! Par une heureuse coïncidence, Shakespeare, l'un des auteurs préférés de Sissi, a choisi de situer l'action de sa *Tempête* à Corfou.

La lumière y est enchanteresse, comme l'écrira plus tard Hugo von Hofmannsthal : « La première impression de ce pays est austère [...]. Sec, nu, dramatique... comme un visage terriblement émacié, il baigne dans une lumière telle que l'œil n'en a jamais contemplé [...]. La lumière est extraordinairement vive et pourtant douce... »

Dès le 12 novembre, Sissi doit partir car on lui annonce la mort de son père, un deuil qui précède de peu le suicide de son fils Rodolphe à Mayerling, en janvier suivant. Ces terribles épreuves sont pour elle une raison supplémentaire de regagner Corfou et elle charge le baron Warsberg de lui trouver une retraite.

Leur choix se porte sur la villa Braila, jolie demeure de couleur rose, à colonnades, au sommet du village de Gastouri et dont les terrasses s'étendent vers la mer. Une forêt de chênes et d'oliviers couvre un promontoire d'où l'on contemple, au loin vers l'est, la crête violette des montagnes albanaises.

La villa Braila est démolie pour laisser place à un colossal palais de style pompéien, que Sissi appelle l'Achilleion, en hommage à Achille, le héros de l'*Iliade*. Afin de meubler dignement l'intérieur, elle commande à prix d'or des marbres et des bronzes en Italie, que l'empereur François-Joseph paie sans sourciller. Achille et le malheureux Rodolphe ont chacun leur statue dans le parc, tout comme Heine, le poète favori de la souveraine.

Son professeur de grec, Constantin Christomanos, nous a laissé dans de touchants Mémoires une description de son séjour à Corfou. Petit bossu tombé sous son charme, il boit ses paroles qu'il couche le soir sur le papier.

Elle l'enjôle – « Quand les Hellènes parlent leur langue, c'est de la musique... » – et lui fait les honneurs de la villa : « C'est à l'Achille mourant que j'ai consacré mon palais, parce qu'il personnifie pour moi l'âme grecque et la beauté de la terre et des hommes... » Tôt levée, drapée dans sa robe noire de deuil, elle se promène dans la campagne, le visage dissimulé sous une voilette, avec son ombrelle et son éventail de cuir, accompagnée de Christomanos. Un jour, le nain et la déesse déambulent quand un cri s'élève. « Quelqu'un est mort, c'est la plainte

mortuaire des Grecs », dit le lecteur à sa maîtresse.

Est-ce cet appel lugubre qui rompt le charme ? Au grand désespoir de son entourage, Sissi reprend sa course et quitte l'Achilleion où elle ne revient qu'épisodiquement. « La pensée d'abandonner un endroit m'émeut et me le fait aimer... Je fais comme Ulysse, car les vagues m'attirent », dit-elle en prenant congé de son lecteur.

Elle songe à se défaire de sa villa corfiote, mais la vente n'interviendra qu'en 1907, neuf ans après son assassinat. Constantin Christomanos, pauvre ver luisant



amoureux d'une étoile, la rejoindra quatre ans plus tard, en 1911.

Stéphane Mahieu

Auguste Lutaud (1847-1925)

Le roi de l'île d'Or

Il n'est pas toujours besoin d'une île lointaine pour se créer un modeste royaume. L'histoire de l'île d'Or, située à l'est de Saint-Raphaël, à quelques encablures du cap Dramont, en témoigne. Rien ne distingue cet îlot aux belles couleurs rougeâtres des autres roches du littoral de l'Esterel jusqu'à sa vente aux enchères en 1897 par l'État, déjà désireux d'améliorer sa trésorerie. Le gain sera modeste : l'îlot est acheté pour deux cent quatre-vingts francs par un architecte de Saint-Raphaël, Léon Sergent. Le futur royaume fait son entrée dans la petite histoire lorsque dans la première décennie du XXe siècle il passe dans les mains d'un médecin qui possède une résidence à Valescure, Auguste Lutaud, à l'issue d'une partie de cartes perdue par l'architecte et dit-on arrosée.

Né en 1847 à Mâcon, Auguste Lutaud est un médecin renommé, spécialiste d'obstétrique et de gynécologie. Il a la réputation d'un excentrique. Il a beaucoup voyagé en Amérique, se rendant entre autres au Pérou, ce qui l'a rapproché d'Angelo Mariani, créateur du célèbre vin Mariani, le vin tonique à la coca. Outre des ouvrages de médecine et de voyages, il a publié en 1884 sous le pseudonyme de Docteur Minime *Le Parnasse hippocratique*, « recueil de poésies fantaisistes tirées de différents auteurs plus ou moins drolatiques sur des sujets hippocratiques de genres divers hormis le genre ennuyeux ». Le livre connaît un certain succès et Albert Robida en illustre la réédition.

Notre docteur a-t-il rêvé sur les côtes du Pacifique d'une île dont il serait monarque ? L'heureuse partie de cartes lui en offre en tout cas l'opportunité, et à deux pas de chez lui... Il commence par construire une belle tour sarrasine, carrée et crénelée, en pierre rouge et de quatre étages. Le décor est planté et il peut s'autoproclamer roi de l'île d'Or sous le nom d'Auguste Ier, le 19 décembre

1910, au cours d'une fête à laquelle participent son ami Mariani, le peintre Carolus-Duran et des notables de la région. Une fillette, coiffée d'une couronne et choisie comme marraine, déclame : « Grand souverain de l'île d'Or/ Pour vos sujets soyez un père/ Que votre règne soit prospère/ Pendant de bien longs jours encore/ Vive le roi de l'île d'Or ! »

Les fêtes se succèdent jusqu'à la guerre de 1914 : le roi reçoit Jean Aicard, l'auteur de *Maurin des Maures*, son frère cadet Charles Lutaud, gouverneur général de l'Algérie, et le général Gallieni. Il prend comme chef du protocole Xavier Paoli, commissaire principal à Paris qui est chargé de la protection des personnalités, ce qui s'impose, et, insularité oblige, se choisit un ministre de la Marine. Un consul auprès de Sa Majesté britannique est également nommé.

Prudent, il ne bat pas monnaie au sens strict, mais frappe des médailles en argent sans valeur faciale dont la curiosité fait souvent le désespoir des numismates qui tentent de les identifier : l'avvers représente l'île et sa tour avec une légende latine et le nom du roi, et le revers s'orne d'un blason et d'une devise en caractères arabes – n'oublions pas que la tour est sarrasine – et porte la date de 1328 selon le calendrier de l'hégire, soit 1910. Des vignettes font office de timbres postaux. Le drapeau du royaume s'orne d'un croissant et d'une étoile.

Après un règne pacifique, Sa Majesté décède en 1925 et est inhumée

sur l'île où une plaque perpétue sa mémoire.

Au cours du débarquement de Provence, en août 1944, la plage de Dramont est un des théâtres de combat et la tour est gravement endommagée. Un nouveau propriétaire, ancien officier de marine, la restaure dans les années 1960.

Le royaume heureux d'Auguste Ier a le privilège de diviser les tintinologues : L'île d'Or et sa tour ont-elles inspiré l'île Noire d'Hergé ? Certes une ressemblance dans la silhouette générale existe, mais la tour est assez différente de celle, ronde, du château en ruines de Ben More, abritant les faux-monnayeurs.

D'autres lieux en réclament d'ailleurs la paternité, comme le phare de l'île Noire dans les Côtes-d'Armor.



Frédéric Chef

Gaston et André Durville (1887-1971

et 1896-1979)

Les apôtres du naturisme

C'est dimanche, Maupassant canote jusqu'à l'île du Platais, en aval de Paris.

Il débarque à l'improviste chez son maître Émile Zola. Joris-Karl Huysmans, Léon Hennique, Henry Céard prennent l'apéritif. Les soirées de Médan battent leur plein. L'auteur de *L'Assommoir* vient de s'acheter un petit bois insulaire devant sa maison, s'est offert un chalet, *Le Paradou*, pavillon norvégien de l'Exposition de 1878 démonté à grands frais. Pour le rejoindre quand il robinsonne, une barque baptisée *Nana* – parce que tout le monde montera dessus – le relie au continent de Villennes-sur-Seine et au *railway*. On se

passionné pour les travaux littéraires du naturalisme en vogue. Les nuits sont parfumées de feuillages et d'amitié. Cézanne y vient peindre sur le motif.

En 1927, Zola est mort depuis vingt-cinq ans. Sur l'île du Platais, les haut-parleurs inondent de musique les mille gymnastes qui s'ébattent sous le soleil dominical. On mange végétarien, on ne boit pas d'alcool, on se promène en petite tenue sur le stade, on se déshabille dans des bungalows en fibrociment.

Douze hectares de l'île viennent d'être acquis par les membres d'une secte –

selon les mauvaises langues –, un camp « naturiste », cité sportive nommée Physiopolis par les autres. Gaston et André Durville, médecins, tiennent depuis 1914 une clinique façon médecine douce dans le XVI^e arrondissement. Le naturisme qu'ils prônent est une affaire sérieuse, importée d'Allemagne. Il fait

« de beaux corps et de splendides cerveaux », écrivent-ils. La Société naturiste est fondée. La jet-set parisienne se presse au grand air de Villennes, découvrant les joies du javelot, du volley-ball, du yoga, la caresse de l'air et du gazon. « Ici, c'est la santé, c'est la paix. Les gens sont nus, les peaux sont de bronze, les dos

sont larges. Des groupes disciplinés d'hommes, de femmes, d'enfants, tous beaux, tous forts, travaillent leurs muscles en chantant l'hymne à la nature », professent les deux frères dans *Fais ton corps*, l'une des œuvres de propagande cosignées avec la revue *Naturisme*, lancée en 1930. Dans cette aventure, les deux frères sont indissociables. Gaston est la tête pensante. André, le muscle propulseur. Michel Simon, adepte, se promène en slip comme les autres. Ces

« mœurs écoeurantes » inquiètent les bien-pensants. Le cache-seins reste pourtant de mise. Le maire de Médan veut interdire cette tenue scandaleuse du maillot deux-pièces. En quelques décennies, on est passé sur le Platais du naturalisme au naturisme. Vêtements et préjugés sont tombés. Il y a de l'attentat à la pudeur dans l'air tiède de Seine-et-Oise.

Les deux médecins hygiénistes veulent aller plus loin. Ils cherchent un site plus isolé, propice à la pratique du naturisme au long cours de l'année. Ils jettent alors leur dévolu sur l'île du Levant, au large de la côte des Maures, dans le Var.

Il y fait beau presque toute l'année. L'île est propriété de l'État, hormis

soixante-cinq hectares qu'ils acquièrent. Ils y installent en 1931 leur paradis terrestre.

Construisant des bungalows, ils mettent trois cents parcelles en vente.

Héliopolis, cité du Soleil, est née. Le succès est immédiat. Véritable village de nudistes, cette partie de l'île attire les jeunes, qui « s'enthousiasment de plus en plus pour l'Hygiène, le Nu, la Lumière et le Soleil », clairoignent les deux frères.

La croisade se poursuit. Ces deux missionnaires rêvent d'une vie « rustique où les amateurs d'air et de soleil viendront dans le calme d'une nature splendide, se reposer des fatigues de la civilisation artificielle des villes ». Le « nudo-naturisme » attire les citadins. La règle : se promener tout nu. Les thuriféraires exposent leurs muscles à la caresse du soleil méditerranéen. Les autres, récalcitrants, voient un « naturisme de troupeau » dans cette nouvelle pratique selon laquelle se promener dans le plus simple appareil devient la norme. Le sport s'efface au profit d'un certain farniente à l'ombre des arbousiers. Les revues *Vers la sagesse*, *La Vie saine*, *La Vie sage*, mises en orbite par les Durville, ne sont pas du goût de tout le monde. Le préfet interdit leur libre exposition aux étalages des kiosques. Les frères, infatigables propagateurs du

nudisme, puisent leurs préceptes dans la culture chrétienne dont ils sont les éducateurs en paréo ou dans la tenue d'Adam...

Sur l'île du Platais, les principes fondateurs sont progressivement dévoyés.

L'après-guerre voit l'apparition de l'apéritif et de la viande au menu. Les continentaux envahissent la vaste piscine Art déco qui regarde la Seine depuis peu. Le maillot bikini, « première bombe an-atomique », y fait fureur depuis 1946. Les Physiopolitains, peu à peu, se détournent de cette langue de terre inondable où l'électricité ne fera son apparition qu'en 2003. Quelques Robinson y prolongent encore un style de vie à la mode Durville, coupés des faussetés urbaines.

À l'île du Levant, en revanche, l'esprit naturiste souffle encore chaud.

Refuge des homosexuels en partie détruit par le sida des années 1980, il a connu les nuits folles d'une convivialité à la grecque. Le maillot de bain est toujours interdit sur le site, le topless y est toléré. Du paradis initial – qui perdure – les habitants du village d'Héliopolis veulent conserver cette « quiétude loin des villes ».

La baronne Wagner (?-1934)

L'impératrice des Galápagos

Le 21 novembre 1934, les lecteurs du *Matin* découvrent à la troisième page du journal un entrefilet intitulé : « Le drame mystérieux des Galapagos ».

Quelques lignes seulement, simple rebondissement d'une affaire qui fait déjà beaucoup parler : « On précise maintenant que les deux cadavres trouvés à l'île de Marchena (archipel des Galapagos) sont ceux de M. Nuggerud, yachtman norvégien, et de M. Alfred Rudolph Lorenz. M. Lorenz passa également quelques temps dans l'île Floréana avec la baronne Éloïse Bosquet de Wagner-Wehrborn. » Le journal rappelle ensuite que la baronne en question, une Autrichienne, et son ami, un certain Philippson, n'ont pas donné de nouvelles depuis le 23 mars 1934.

Ce silence ne lui ressemble pas, pourtant. On peut même avancer que madame la baronne maîtrise parfaitement l'art de briser la quiétude. Surtout celle qui régnait sur l'île Floréana avant son arrivée.

Sur place vivent tranquillement deux couples et un enfant. Le Dr Friedrich Ritter, d'abord. À quarante-trois ans, inspiré par les aventures de Robinson Crusoé, ce médecin berlinois, grand admirateur de Nietzsche, a tout quitté, avec Dore Strauch sa compagne, en 1929, pour Floréana. Ils y cherchent la solitude et fuient la vie moderne pour s'adonner à la méditation et à la philosophie, loin de leurs contemporains. Mais il y a un monde entre les rêves que la lecture de Robinson Crusoé peut faire naître et la réalité brute d'une nature hostile. Dore et Friedrich ne peuvent s'offrir le luxe de couper totalement les ponts avec le genre humain. Des navires de passage acceptent volontiers de prêter main-forte, si besoin, à ces naufragés volontaires ou de transmettre un courrier en Europe. Et puis, contrairement à Crusoé, on sait parfaitement où se trouve le Dr Ritter.

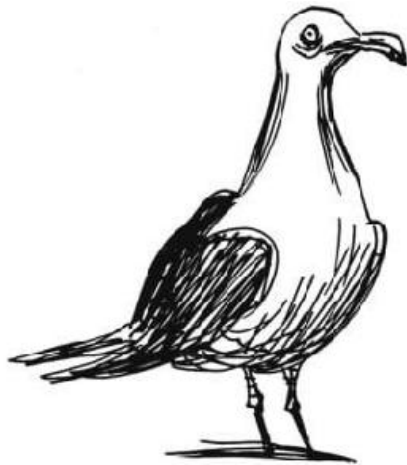
Quelques journalistes se sont déjà rendus sur l'île, intrigués par cet original.

L'histoire amuse de nombreux lecteurs et suscite parfois quelque envie ; Ritter doit d'ailleurs dissuader les candidats au départ en répondant poliment aux lettres qu'il reçoit d'Europe. Un couple tout de même vient perturber le calme de Floréana. Il s'agit des Wittmer, Heinz et

Margret, Allemands eux aussi, convaincus que le climat de l'île pourra sauver leur fils tuberculeux. Ritter les tolère plus qu'il ne les accueille. D'ailleurs, aussi misanthrope, bougon et taciturne soit-il, que peut-il y faire ? Après tout, il n'est pas le propriétaire de l'île. Et puis, les Wittmer sont discrets, les relations seront cordiales, sans plus.

En mai 1933, la population de l'île double encore. Voici donc la baronne Wagner-Wehrborn qui débarque, accompagnée de ses deux amants : Rudolf Lorenz et Robert Philippson. À peine a-t-elle posé le pied sur l'île qu'elle se proclame impératrice de Floréana ! Le Dr Ritter pourrait pouffer dans sa barbe et se délecter du spectacle de cette mondaine qui parle et rit très fort, sans avoir manifestement conscience de l'endroit où elle a mis les pieds. Mais la baronne annonce qu'elle a décidé de bâtir « l'hôtel du Paradis », un refuge pour tous ceux qui, avides de solitude, voudraient eux aussi fuir le monde. Ritter a dû serrer les poings et pester contre l'importune. Mais que faire, là encore ?

La baronne et ses deux amants s'installent et commencent à organiser la venue de leurs riches convives. Las, personne ne vient. Ce n'est pas faute de publicité pourtant : la baronne a pris soin d'envoyer des communiqués de presse pour vanter son Eden. Mais rien. Au bout de quelques mois, l'enthousiasme s'est tassé. Et puis, les deux amants se jalourent. Un jour, le couple Wittmer reçoit la visite de l'un d'eux, Lorenz. Il est à cran, annonce qu'il a décidé de partir et leur demande s'il peut attendre chez eux le passage d'un navire. De plus, il apprend à ses hôtes que la baronne et Philippson, eux, ont déjà quitté l'île de leur côté, à bord d'un yacht anglais. Bizarre, Heinz Wittmer n'avait remarqué aucun bateau au mouillage. Plusieurs semaines se passent et le Norvégien Nuggerud, qui avait fait halte sur l'île, accepte, moyennant vingt dollars, d'emmener Lorenz sur une terre plus civilisée. Leurs deux cadavres seront retrouvés sur une petite île inhabitée à quelques miles de Floréana. Curieux, Wittmer se rend, après le départ de Lorenz, à l'hôtel du paradis. Tout y est saccagé. Aucune trace bien sûr de la baronne ni de Philippson. Personne n'en entendra plus jamais parler. Que



s'est-il passé ? A-t-elle tenté de fuir cette île de malheur à bord d'un navire qui aurait fait naufrage ? A-t-elle mis fin à ses jours avec son amant en sautant de la falaise ? Ont-ils été assassinés ? Par Ritter ? Lorenz ? Nul ne le sait.

Georges Simenon a romancé cette histoire dans son livre *Ceux de la soif*. Il est resté évasif quant à la résolution du mystère. Alors, si même le roman échoue à trouver le mot de cette énigme, qui le pourra ?

Pierre Mollier

Antoine Fornelli (1919-1999)

Le roi de Tanna

Dans l'immensité de l'océan Pacifique, quelques poussières de terre. Petits cailloux perdus sous le soleil. En 1967, Hugo Pratt crée un héros de l'exotisme renaissant avec la première apparition de *Corto Maltese*. Il ignore qu'au même moment, cette Océanie où il situe sa somptueuse *Ballade de la mer salée* devient le cadre d'une véritable aventure. Tanna est l'une des quatre-vingt-trois îles des Nouvelles-Hébrides...

Né à Lyon en 1919, Antoine Fornelli a déjà une vie bien remplie. Jeune soldat en 1940, il vit la débâcle de la poche de Dunkerque, s'engage dans le maquis, puis combat en Indochine. Un peu baroudeur, homme d'ordre, Tony –

comme l'appelle bien sûr ses amis – n'aime ni les communistes, ni le général de Gaulle « qui a bradé l'Algérie ». Revenu à la vie civile, il fonde une famille, a quatre enfants et s'installe comme armurier. Mais

cette vie bourgeoise lui paraît un peu terne et il se surprend parfois à rêver d'autres horizons. L'aventure vient par un canal inattendu. En lisant *Le Chasseur français* il découvre une petite annonce proposant une plantation en Mélanésie. Il vend son armurerie et part pour les Nouvelles-Hébrides. Il s'installe d'abord sur l'île principale d'Éfaté où il exploite la cocoteraie achetée dans *Le Chasseur français*.

Quelque temps après, toujours curieux, il découvre l'île de Tanna, au sud de l'archipel, un rocher volcanique de 40 kilomètres sur 19 dont le cratère – le mont Tukosmera – culmine à 1 084 mètres. Peu à peu, il y noue des contacts amicaux et confiants, notamment avec des chefs traditionnels. On l'y voit de plus en plus souvent. Dans les années 1940-1950, Tanna a connu un courant identitaire prônant la méfiance vis-à-vis du colonisateur européen – et notamment des très actives missions chrétiennes – et un retour à la coutume et à la religion traditionnelle.

En cette année 1974, de plus en plus impliqué dans l'île où l'on sent bien que la future décolonisation va redistribuer les cartes, Antoine aide ses amis à créer un mouvement pour représenter les intérêts de Tanna. Face à l'incertitude de la situation politique du « Condominium » franco-britannique, les Tannais craignent de passer sous la domination d'autres îles. Fornelli fonde l'« Union des Travailleurs autochtones » qui rassemble rapidement plus de mille trois cents membres (alors que la population totale de Tanna n'atteint pas les trente mille habitants). Avec ce premier succès, tout s'accélère.

La nation Tanna prend conscience d'elle même, Tony crée un drapeau qui devient l'étendard du mouvement indépendantiste Forcona (de *Four corners*, les quatre coins... de l'île). Plusieurs chefs coutumiers se rallient à la cause. On organise pour le 22 juin 1974 un grand rassemblement à l'issue duquel Antoine Fornelli doit être publiquement intronisé *Yani Niko* – c'est-à-dire chef et porte-parole – de Tanna. Ensuite on proclamera l'indépendance.

Mais les autorités coloniales commencent à s'inquiéter. Le 8 juin 1974, elles envoient un escadron de gendarmerie qui bouscule les chefs coutumiers et s'empare des symboles de l'indépendance. Le 23 juin, au nom de la jeune nation de Tanna, Antoine Fornelli adresse une lettre ultimatum à la reine d'Angleterre et au président de la République française. C'est une sommation : elle donne huit jours aux deux grandes puissances pour restituer les emblèmes de la nation et quitter l'île. Le 29 juin Antoine Fornelli est arrêté, condamné à un an de prison pour coup d'État et interdit de séjour dans l'île.

Sa peine purgée, il retournera plusieurs fois à Tanna, devenue une composante du nouvel état mélanésien du Vanuatu. Peu après avoir confié à la caméra sa belle aventure, « le roi de Tanna », comme il se laisse appeler, meurt en Nouvelle-Calédonie, le 13 octobre 1999, à l'âge de quatre-vingts ans.

Au fond de leur cœur, bien des Tannais conservent encore aujourd'hui le souvenir nostalgique de ces folles semaines où l'île essaya de prendre en main son destin et du héros inattendu qui porta son rêve.



Hélios Azoulay

Jacques Brel (1975-1978)

Belles Marquises

Les Marquises : quelques miettes de pain tombées de la poche de Dieu sur l'infini bleu du Pacifique. C'est là que Jacques Brel décidera de croire en la guérison.

Pourtant, en réanimation, au réveil de l'intervention bruxelloise du 16 novembre 1974, après l'ablation du lobe supérieur gauche, Brel avait balbutié un prophétique : « ... At... Atlantique... »

Un demi-poumon en moins, mais le souffle est là. Et le sera toujours.

Pressant sa convalescence, il s'enfuit de Belgique pour les Canaries. Là, accompagné de la dernière de ses biches, Maddly Bamy, il retrouve France, sa fille de vingt et un ans. Amarré à Porto Rico, l' *Askoy*, un voilier de dix-neuf mètres, qu'il avait acheté quelques mois plus tôt à Anvers, s'impatiente.

Brel, plus Rimbaud que jamais, doit partir. Droit devant. Dans deux jours, France, Maddly et Jacques fêteront 1975 dans un monde de bleus, ciel et mer.

Après presque un mois d'une traversée éprouvante, l' *Askoy* reprend son souffle à Fort-de-France. Sa fille, elle, est débarquée et retourne en Europe : impossible de voyager à trois. Brel l'avoue : il ne comprend rien aux enfants.

C'est encore plus simple d'être Vasco de Gama.

Les Antilles ne sont pas son ailleurs. Après quelques mois à traîner en mer des Caraïbes, dorénavant seul avec Maddly, ils franchissent le canal de Panamá, vers l'océan Pacifique.

Nous sommes en novembre 1975 quand l' *Askoy* jette l'ancre dans l'anse de Tao-Ku, devant Atuona. C'est dans ce village, le seul de l'île d'Hiva-Oa, que Paul Gauguin avait fui une ultime fois, que l'on avait retrouvé à sa mort sur son chevalet un paysage breton... Les Marquises.

D'une beauté sévère, architectonique, Hiva-Oa, abrupte et voluptueuse, ne compte pas plus de mille deux cents habitants. Et même pas cent *Popaa* – les Blancs.

Enfin seul, à des milliers de kilomètres de tous ces journalistes qui le poursuivent, attendant sa mort, l'annonçant parfois, Brel se pose enfin. Il écoute Mozart, Schubert, lit Daudet, La Bruyère, Maupassant et s'exalte pour Henry Miller, l'auteur de *Tropique du Cancer*.

Il achète une maison. À une vingtaine de mètre au-dessus du niveau de la mer, entre la gendarmerie et le cimetière, à portée de cloche de l'église, la demeure est modeste : un salon, un bureau, une chambre, une cuisine, une salle d'eau. C'est tout.

Jacques cultive son jardin. Pour de vrai ! Au milieu des frangipaniers rose et rouge, des hibiscus blancs, des vierges d'or jaunes, des citronniers, des avocatiers, des mandariniers et des cocotiers, Brel introduit la tomate olivette et le navet sous des latitudes qui leur étaient jusqu'alors inconnues...

Mais une fois ailleurs, il faut encore aller plus haut. Hiva-Oa possède le luxe d'un aéroport, contrairement aux îles voisines. Brel revend l'*Askoy* et s'achète un avion. Un oiseau de plus ici, un Twin Bonanza, un Beechcraft modèle D50.

On peut y monter à huit et une fois le plein fait, voler plus de six heures.

En hommage à son meilleur ami, son meilleur frère, le coucou est baptisé *Jojo*. Il l'avait enterré en septembre 1973 à Paris. Jojo, « six pieds sous terre ».

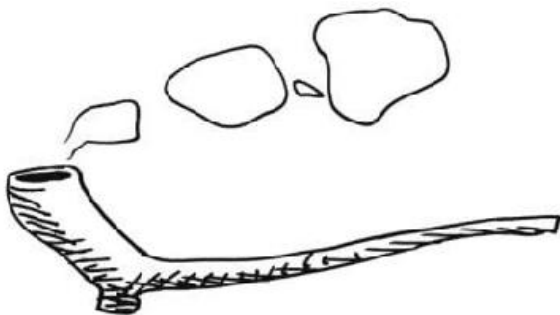
Cancer.

Avec les Marquisiens comme avec les *Popaa*, Brel s'entoure volontiers ou reçoit à dîner mais se montre aussi froid que possible avec ceux qui le voient

« en billet de banque »...

Si Brel se surprend à rendre visite aux religieuses de l'île, il continue de bouffer du curé. De la terrasse de chez lui il apostrophe le facteur et Mgr Hervé-Marie : « Salut, les pédés ! » Ce n'est pas parce qu'il inscrira son nom dans le ciel de la pochette de son dernier trente-trois tours, qu'il compte l'emporter au Paradis.

Car Brel écrit de nouvelles chansons. À la fin de l'été 1977, il revient un moment à Paris, où il enregistre les douze titres nés au bout du monde. Et si Brel



n'a plus « qu'un seul soufflet » et s'épuise vite à chanter, il se se donne en entier, entre bravade et pudeur. « Veux-tu que je te dise gémir n'est pas de mise/ Aux Marquises. »

À deux pas de la tombe de Gauguin, Brel repose ailleurs.



La caricature

Un tampon des îles de Crozet

Un pingouin en blouse tenant une grosse éprouvette avec une inscription sur la tête, ça n'existe pas. Et pourquoi pas ?

Ce curieux dessin, qui s'inscrit dans un cercle comportant la mystérieuse mention

« 34e Crozet 97 Ornitho-thermo », est une auto-caricature : son auteur s'est lui-même animalisé, dans une figuration qui a pris la forme d'un tampon apposé sur une enveloppe. Inutile de crier au fou : il n'y a là que le parfait respect d'une tradition bien ancrée aux TAAF.

Les TAAF ? Ce sont les Terres australes et antarctiques françaises, administration englobant les possessions dépourvues de population permanente que conserve la France dans l'hémisphère Sud : la Terre Adélie, vaste part de tarte découpée depuis le pôle Sud dans l'Antarctique, ainsi que les îles subantarctiques des Kerguelen, Crozet, Amsterdam et Saint-Paul, auxquelles s'ajoutent depuis 2008 les îles Éparses de l'océan Indien, qui entourent Madagascar.



Dans les îles froides et en Terre Adélie, plusieurs bases abritent des « hivernants » relevés chaque année : quelques militaires et techniciens, mais surtout des scientifiques étudiant avec passion ces écosystèmes extraordinaires. Chaque campagne annuelle est numérotée, d'où l'ordinal « 34e » pour l'année 1997. Quant au motif, ce n'est pas exactement un pingouin, car il n'y en a pas dans l'hémisphère austral, mais un manchot royal. Et même un « alfred », ainsi qu'on désigne cet oiseau dans le langage propre aux îles Crozet, en référence à la base Alfred-Faure, anciennement Port-Alfred, autour de laquelle cet oiseau vit en colonie dense, mais aussi en souvenir du pingouin Alfred, dans les vieux *Zig et Puce* d'Alain Saint-Ogan...

Le scientifique est narquois et les distractions sont rares aux îles subantarctiques, sous les quarantièmes rugissants et les cinquantièmes hurlants... Le courrier y est soigné, d'autant que la philatélie circumpolaire demeure une importante source de financement des TAAF.

De là cette « tradition du tampon » qu'explicite Alexandra Marois dans son livre *Les îles Kerguelen, un monde exotique sans indigènes* : « Chaque année, toute fonction sur base doit idéalement être représentée par un nouveau tampon. On demande aux hivernants de dessiner eux-mêmes

leur blason, qui sera gravé en métropole et dont l’empreinte sera ensuite apposée sur le courrier partant de l’île. Ainsi, chaque année, la plupart des groupes laissent une trace de leur passage, que les philatélistes avertis vont s’empresser de se procurer. »

L’ornitho-thermo est bien sûr un ornithologue, qui s’applique tout spécialement à étudier comment le manchot royal utilise son énergie pour résister au froid.

Ce qui n’exclut pas l’humour ni l’autodérision, deux bons moyens de combattre la déprime taafienne.



CHAPITRE III

ERMITES ET NAUFRAGÉS

*Volontairement ou non, ces insulaires de l'extrême
survivent à l'écart du monde, tirant leur subsistance
des moindres rogatons. Retirés loin des routes maritimes,
sur une émergence minuscule, ces solitaires sont à la fois
bricoleurs et philosophes, modestes pêcheurs
et mythes littéraires universels.*

Philippe Di Folco

Pedro Luis Serrano (V. 1499-v.

1565 ?)

Le Robinson espagnol

Situé au cœur de l'archipel San Andrés, Providencia et Santa Catalina, il est un îlot perdu appelé le « banc de Serrana ». Une soixantaine de personnes y vivent actuellement à temps partiel, pour le tourisme. La Colombie possède cette zone, située à quelques milles du Nicaragua, et plus proche en réalité de Cuba.

Ancien volcan, le banc de Serrana ressemble vu du ciel à un atoll brisé en deux : n'affleure à la surface qu'un mince filet de terre qui se déroule en une longue bande curviligne mais irrégulière, composée de cinq ou six malingres massifs coralliens. C'est là qu'en 1526, une patache espagnole se brise. Un seul rescapé : le jeune Pedro Serrano qui, tant bien que mal, s'accroche à un morceau de récif et attend que la tempête s'apaise.

Pedro est le capitaine d'un équipage affecté au transit entre la Carthagène des Indes et La Havane : de courts voyages qui, en principe, ne nécessitent que l'emploi d'embarcations à fond plat. Mais le navire de Pedro, pris en pleine bourrasque, prend l'eau ; obligé de gagner le banc voisin, agrippé à quelques morceaux de bois, il nage en direction d'une ligne de cocotiers, le voici à terre.

Enfin, façon de parler : en quelques heures, il explore la totalité de ce lieu étrange où nulle âme ne vit. Aucun relief. Du sable, des palmiers, du sable...

Pedro appelle au secours. Personne. Même les oiseaux sont rares. Soudain, il a soif, grand soif même. Par chance, il aperçoit un tonneau roulant sur la grève : il est rempli d'eau douce ; faisant de nouveau le tour du banc, il ramène et stocke sur la portion la plus large de l'île une collection d'objets, rescapés du naufrage.

Au bout de trois jours, Pedro se fait une raison : il est perdu, seul, sur cette bande de sable longue de quelques kilomètres. Il doit survivre, apprendre à se

nourrir s'il veut rester en vie. Son régime alimentaire va se composer essentiellement de noix de coco, d'oiseaux, de leurs œufs, mais surtout de poissons et du sang de tortues marines qui viennent pondre aux alentours. Grâce aux restes de l'épave, il bâtit en quelques semaines un petit fortin composé d'une tourelle d'observation, d'une réserve de bois qu'il pourra brûler s'il discerne un navire et d'une impressionnante collection de récipients pour capter l'eau de pluie : coquillage géant, carapace de tortue, tronc de cocotier, etc.

Au bout de plusieurs mois, voici que débarque un beau matin un homme, lui aussi rescapé d'un naufrage ! Quand il voit Pedro, il le prend pour le diable : barbu, échevelé, pratiquement nu, Pedro est effrayant. Au début, rendus méfiants, ne parlant pas la même langue, ils finissent par s'entendre et décident de bâtir un plus grand logis. Ils utilisent des blocs de récif corallien et maçonneront une plus haute tour au sommet de laquelle ils préparent un foyer prêt à se transformer en phare pour signaler leur présence à tout navire de passage. Ils attendent. Tous les jours, ils entretiennent leur petit abri, chassent, pêchent, nagent, prennent garde aux requins qui infestent la rade, et les semaines, les mois passent, puis les années.

Huit ans, huit années pendant lesquelles Pedro et son ami, qu'il a baptisé Credo, n'ont jamais perdu espoir. Un jour, enfin, ils aperçoivent les voiles d'un galion. Le feu de détresse prend, la fumée s'élève : c'est gagné, le galion vire de cap. Mais Pedro, lorsque la barque rejoint la plage, est très triste : son compagnon est épuisé ; de fait, Credo mourra sur la route de Panamá.

Quelques années plus tard, Pedro est devenu un homme riche et respecté. Il émigre à Vienne et raconte à l'Empereur son histoire de survivant qui fascine bientôt toutes les cours européennes. Cette histoire est parfaitement authentique : elle a été consignée par le capitaine du galion sauveteur et Pedro aux archives de Séville. Plus tard, la marine espagnole a nommé ce banc « Serrana » en son hommage. En 1711, un journaliste anglais du nom de Daniel Defoe entend parler de cette histoire. Les gazettes locales viennent en effet de découvrir le témoignage d'Alexander Selkirk, qui lui, après un moins long séjour, est rescapé des îles Juan Fernández, histoire qu'elles comparent à celle de Serrano. Defoe a bientôt une idée de roman. Quelques années plus tard, le mythe est en marche,



The Life and Strange Surprising Adventures of Robinson Crusôé devient l'un des premiers best-sellers des Temps modernes.

Frédéric Chef

Alexander Selkirk (1676-1721)

Le vrai Robinson Crusôé

Más a Tierra – « la plus proche de la terre » – est une île de l'archipel Juan Fernández, à six cent soixante-quatorze kilomètres des côtes chiliennes. Réserve mondiale de biosphère, ses reliefs d'anciens volcans se découpent sur des vallées profondes aux parois escarpées. En 1704, un marin écossais, Alexander Selkirk, y débarque malgré lui suite à un différend avec le capitaine du *Cinq-ports*, qui fait route vers la côte péruvienne. Le bateau fera naufrage peu de temps après.

Selkirk, miraculé qui s'ignore, s'apprête à vivre une histoire hors du commun.

Garde-manger, l'île est peuplée de chèvres, que le citadin de Largo apprend à cuire, découper puis assaisonner à la douce mélancolie des isolements forcés.

À la hache, le naufragé entreprend la visite de cette prison de 47,9 kilomètres carrés à travers la jungle, jusqu'à cette crête en échine de dinosaure culminant à neuf cent quinze mètres d'altitude. Pas âme qui vive ; une tabatière, une bible, des instruments de marine agrémentent cette multitude de jours chômés entre les séances de pêche aux

crustacés, tortues et autres coquillages assez indigestes.

Les lions de mer, capables de vous arracher une jambe d'un coup de mâchoire, pullulent. Pas moyen d'en faire ses amis. La solitude devient vite insupportable.

Un jour, un bateau jette l'ancre au large de l'île. Selkirk entrevoit sa libération. Mais ses occupants font feu sur lui : pas question de monter à bord !

Les Espagnols, du reste, sont ses ennemis jurés. Le temps passe. Les vêtements d'homme civilisé tombent peu à peu en lambeaux. Selkirk, paradoxalement, crée les bases d'une microsociété dont il est le seul membre. Une première, en quelque sorte. Il occupe ses journées d'esclave de lui-même à prier à voix haute pour ne pas perdre l'usage de la parole, à dresser des chèvres, à rêvasser. Que faire d'autre ? Attendre. Le 1er février 1709 – près de cinq ans après sa prise de fonction sur cette île déserte –, Selkirk est visité pour de bon. Woodes Rogers,

corsaire, frappé par cette apparition d'homme sauvage couvert de peaux de bêtes, est reçu avec les honneurs. Le « gouverneur » de l'île le guérit du scorbut et lui offre l'hospitalité. Rogers, marqué par cette aventure, la raconte à l'écrivain britannique Richard Steele, qui la publie dans *The Englishman* en 1718. L'histoire de ce naufragé passionne la foule des citadins.

Daniel Defoe, écrivain, tombe sur ce reportage, l'adapte à sa fantaisie et aux exigences de la fiction. Racontée à la première personne, l'histoire de Robinson Crusoé, qui, ayant plaqué les siens pour faire fortune au long cours, sera naufragé et passera vingt-huit ans sur une île déserte, se nourrit largement de la vie bien réelle de Selkirk. Defoe dépayse cette histoire à l'embouchure de l'Orénoque, allonge la souffrance de son personnage, le faisant vieillir et rencontrer Vendredi, le sauvage, qu'il convertit au christianisme, à qui il apprend l'anglais et qu'il enrégimente sous sa bannière. En 1719, Robinson Crusoé, cette vraie fausse biographie, paraît en Angleterre. Le public européen s'arrache vite la confession de ce naufragé qui faillit devenir un sauvage et qui est réhabilité, en quelque sorte, par un cannibale. Cette histoire de solitude passe pour le premier roman moderne, gorgé de réflexions philosophiques. Un mythe est né, celui du Robinson : l'homme seul face à la société.

Après avoir pleinement vécu sa robinsonnade et pour de bon, Alexander Selkirk poursuit son existence. De retour parmi les hommes,

s'étant marié, le monarque absolu de Más a Tierra devient célèbre en Écosse. On est parfois prophète en son pays. Il s'ennuie de nouveau. Et ferme. Cette fois-ci, parmi ses semblables. Il reprend la mer comme un implacable destin. Quartier-maître sur le *Weymouth*, il périt noyé au large des côtes de l'Afrique. Son corps est confié à la mer le 12 décembre 1721.

Une des trois îles de l'archipel Juan Fernández porte, depuis 1966, le nom d'Alejandro Selkirk. Le marin écossais n'y mit pourtant jamais les pieds. Pas tout à fait inhabité, cet îlot abrita une colonie pénitentiaire entre 1909 et 1930.

Deux cents prisonniers politiques y vécurent comme des Robinson. Más a Tierra, quant à elle, dont Selkirk fut l'éphémère souverain, s'appelle île Robinson Crusoe. La fiction, parfois, rattrape la réalité.



Frédéric Chef

Joseph Kabris (1780-1822)

Le prince tatoué de Nuka-Hiva

Bordelais, Joseph Kabris s'embarque sur le *Dumouriez* comme mousse à l'âge de quatorze ans. Son capitaine court sus aux ennemis de la Révolution, les Anglais. L'austère apprentissage de la mer s'effectue. Après avoir participé au pillage d'un galion espagnol, le jeune corsaire est l'otage de la perfide Albion. Il passe quinze mois à bord du *Forton*, bateau-prison amarré au large des côtes britanniques. Trahissant sa patrie, Kabris prend du service dans les armées royales. En 1795, il est matelot à bord du *London*, baleinier qui fait route vers les îles de Feu et double le cap Horn. La pêche est bonne dans les parages de l'archipel Mendocça. Soudain, une violente tempête engloutit le navire

et son équipage. Bon nageur, Joseph Kabris réussit à gagner la côte et à s'échouer sur Tahuata, la plus vaste des îles Marquises. Selon un récit autobiographique en partie controversé, Kabris est remis entre les mains du roi de l'île de Nuka-Hiva, pour être sacrifié aux dieux. Comme dans un film en technicolor, la jeune fille du chef se prend de pitié pour le malheureux, qui échappe de justesse à la soupe aux aromates. Elle en tombe amoureuse, ils filent le parfait amour et se marient.

Une autre version, plus probable, fait de Kabris un déserteur. Herman Melville, en 1842, s'échappera d'un baleinier pour atterrir, lui aussi, à Nuka-Hiva. L'île, paradis terrestre, séduira tour à tour Stevenson, Segalen et Jacques Brel. L'auteur de *L'Île au trésor* la décrit ainsi : « Le rivage s'élançait en pics et ravins ascendants ; il retombait en falaises et en éperons ; sa couleur passait par cinquante modulations d'une gamme perle, rose et olive ; et il était couronné de nuages opalescents. »

Kabris, quoi qu'il en soit, s'acclimate parfaitement à cette île et trouve sa place parmi les indigènes, dont il apprend la langue par rudiments. La famine pousse notre aventurier vers la peuplade Taïpi, la plus guerrière de l'île. Les

lecteurs du roman éponyme de Melville connaissent le penchant de ces rudes autochtones pour la chair humaine. Contre toute attente, ayant gagné la confiance du chef, que les sujets n'abordent qu'avec la plus grande déférence après s'être dévêtus, il en convoite la fille. Il l'épouse en secondes noces sur la montagne des Palissades et devient vice-roi de l'île. Cinq cents hommes armés de massues garnies de dents de requin et d'os, de javelots et de frondes entourent les jeunes mariés. Le roi, en guise d'approbation et en signe de virilité, décide de le faire tatouer dans sa chambre à écorcher. Un quart de masque le désigne en tant que gendre, un soleil sur les paupières lui donne le titre de juge. Un insulaire lui décore le reste de l'épiderme, transformant notre Bordelais en œuvre d'art primitive. Kabris raconte la séance d'intronisation : « Cette opération qui dura trois jours s'exécuta avec un os d'oiseau qui contenait dans son intérieur un jus d'herbe extrêmement acide [...]. L'inflammation fut grande, causée par la tension considérable de la peau ; ce qui les obligea de me laisser quatre jours et quatre nuits exposés au grand air pour prévenir la gangrène qui attaque toujours ceux qui en usent autrement. »

Kabris cesse alors d'être un *Farani* – un Français –, pour entrer dans la peau d'un *Enana* – un être humain. Il est le premier Européen à recevoir ces tatouages tribaux, réservés à l'aristocratie, et complétés

au fur et à mesure de sa progression dans la hiérarchie insulaire. Les gravures qui le représentent font pâlir d'envie les tatoués d'aujourd'hui. Tortues, boucliers, yeux, lézards, requins racontent une vie passionnante parmi les cannibales, dont Kabris décrit les mœurs dans son *Précis historique et véritable...*, qu'il remaniera à plaisir pour exciter les imaginations et amplifier sa légende.

Entré dans la peau d'un Marquisien, il coule des jours tranquilles à Nuka-Hiva jusqu'à la visite d'Adam Johann von Krusenstern. En 1804, le navigateur enlève le « Français sauvage » qui a perdu ses manières civilisées. Kabris, au terme d'une odyssée fabuleuse, parvient au Kamtchatka, à Saint-Petersbourg et à Moscou, puis à Calais, où il est déposé le 26 juin 1817. À Paris, il se donne en spectacle, exhibant ses tatouages pour financer son retour. Cette « curiosité des îles » ne reverra pourtant jamais son royaume. Un amateur rêve d'acheter la peau



de Kabris ou de le faire empailler. Le corps du grand juge de Nuka-Hiva, pleine peau, repose à Valenciennes depuis 1822.

Jean-Yves Boriaud

Gabriel Auguste Jugan (?-1855)

L'infortune de mer

Entre l'un des officiers les plus prestigieux de la marine du Second Empire et l'un des plus beaux bâtiments de celle-ci, cela aurait pu être une belle rencontre.

D'un côté, en effet, on a un vaisseau de prestige, issu des célèbres

chantiers de Lorient. Sa gestation, certes, n'a pas été simple. La construction du vaisseau, décidée en 1827, cesse, faute de crédits, en 1832, pour ne reprendre qu'en 1840.

Là, tout s'accélère et les travaux se terminent dès l'année qui suit. Le lancement, le 16 février 1841, est d'ailleurs magnifique, même si le bateau ne doit pas aller bien loin : désarmé, il reste à quai, dans le port de Lorient, jusqu'au 22 mars 1854 : la guerre de Crimée a éclaté, et la France entend jouer sa partie sur mer, aux côtés de ses alliés anglais, piémontais, turcs, contre l'ennemi russe. Et le 10 avril, la *Sémillante*, ainsi nommée en hommage à une prestigieuse frégate qui connut la gloire, aux Indes, entre 1803 et 1808, sort enfin de son premier port pour rallier Brest.

Tout se passe fort bien mais dans l'enthousiasme du moment, on omet de saluer au passage Notre-Dame-de-Larmor en Ploemeur, comme le veut l'usage, des coups de canon attendus... Malgré cet impair, mal vécu par les matelots, la *Sémillante* gagne donc Brest, puis Cherbourg, d'où elle part le 12 mai rejoindre l'escadre de la Baltique ; elle en revient en septembre, pour repartir bientôt à la guerre. Mais en décembre, son commandant, Le Mauff, meurt du choléra devant Constantinople, et c'est un marin chevronné qui lui succède, le capitaine de frégate Jugan, fort de trente années de navigation.

Entre donc en scène Gabriel Auguste Jugan, fils du capitaine de vaisseau Nicolas Joseph Jugan. Pour lui, ce commandement est une consécration.

Commander à quarante-huit ans un vaisseau de la taille de la *Sémillante*, c'est en

effet une vraie reconnaissance pour cet enfant de Rochefort qui, dans sa carrière de marin, n'a manqué aucune étape : après le collège – royal – d'Angoulême, il embarque sur la *Marne*, puis l' *Isis*, pour un rugueux apprentissage vers Terre-Neuve. C'est un surdoué de la Royale : enseigne à vingt et un ans, lieutenant de vaisseau à vingt-sept, il prend du service sur le *Bellone* et la *Galathée* avec un tel succès tel qu'on le juge digne, à trente-deux ans, de la Légion d'honneur. À

trente-sept ans, il est sur le *Marengo*, quatre-vingts canons, avant de recevoir, à trente-neuf ans, ses galons de capitaine de frégate, et de se voir confier, à quarante et un, le commandement du *Souverain* et de ses cent vingt canons.

L'Empire – le second – a besoin d'hommes tels que lui pour ses

ambitions maritimes : rien d'étonnant donc à ce qu'il fasse appel à ce plébéien d'élite pour suppléer à la disparition de l'aristocratie commandant Le Mauff de Kergal.

L'armée française de Crimée manque sérieusement d'équipements militaires qu'il faut lui faire parvenir par les moyens les plus rapides. Or la *Sémillante*, solide trois-mâts équipé de seulement soixante canons mais capable d'emporter plusieurs centaines de tonnes de fret, a, pour cette mission, le gabarit idéal. Le 14 février 1855, à onze heures, elle quitte donc le bassin de l'arsenal de Toulon, son nouveau port d'attache, emmenant deux cent quatre-vingt-treize hommes d'équipage et trois cent quatre-vingt-treize fantassins avec leur équipement : quatre canons, seize mortiers, mille obus, mille cinq cents bombes, des barils de poudre... En tout, quatre cents tonnes de matériel.

La brise, d'ouest sud-ouest, est forte, et les prévisions, pour la suite immédiate du voyage, sont plus inquiétantes encore. Mais il y a urgence : les troupes de la coalition piétinent devant Sébastopol et Jugan doit impérativement gagner Constantinople, sa première étape, par la voie censée la plus rapide, c'est-à-dire par le sud de la Sardaigne et le cap Matapan. Le vent, qui fraîchit de manière inquiétante, rend toutefois cette voie de plus en plus aléatoire. Jugan hésite mais il n'a guère le choix : la solution de repli, pour lui, est de se dérouter, pour se mettre à l'abri, sur les bouches de Bonifacio, larges d'une dizaine de kilomètres, qui séparent le nord de la Sardaigne du redoutable archipel des Lavezzi, au large de la Corse, chapelet d'îlots et d'écueils au ras des flots, dispersés sur deux cents hectares. Jugan, pour gagner au mieux la mer

Tyrrhénienne, s'enfonce donc dans ce dangereux goulet, tandis que la tempête se mue en un ouragan compliqué d'une brume opaque qui dérobe bientôt le bateau à tous les regards.

Le 15 février, en milieu de journée, le chef du phare sarde de la Testa aperçoit pourtant la silhouette fantomatique d'un trois-mâts à sec de toile qui, venu du nord-ouest, lui semble foncer vers une plage voisine, Reina Maggiore, tel un navire sans gouvernail. Mais au dernier moment, la frégate hisse sa trinquette, vient sur bâbord, repart vers le nord et disparaît, en direction des Lavezzi. Jugan, manifestement, ne peut plus rien, avec sa malheureuse trinquette, contre les vents et les terribles courants de la passe qui projettent son navire, à la vitesse de douze nœuds, en plein brouillard, vers les rochers corses.

C'est alors que sur l'îlot de Lavezzi, le berger Limieri, dont Alphonse

Daudet fera « un vieux lépreux, aux trois quarts idiot », perçoit, à midi, « un grondement large et sourd pareil à celui d'un tonnerre venant de sous terre ». La *Sémillante* vient de se fracasser sur un écueil, à peine signalé par une bouée, l'Acciarino.

Du navire, on ne récupère, les jours suivants, que des madriers – qui serviront à la construction de la RN 198, de Bonifacio à Bastia –, et la proue, aujourd'hui au musée maritime de Bordeaux.

Quant aux passagers et aux matelots, broyés ou noyés, aucun ne s'en tire : jusqu'au 20 mars, on ne retrouvera, sur les six cent quatre-vingt-cinq victimes, que cinq cent quatre-vingt-douze corps, que l'on ne pourra identifier. Si ce n'est celui de l'aumônier, grâce à ses chaussettes noires, et celui du commandant Jugan, que l'on reconnaîtra à son pied bot.





Monument construit aux Lavezzi en hommage aux naufragés.

• Philippe Di Folco •

Narcisse Pelletier (1844-1894)

L'aborigène vendéen

Le Vendéen Narcisse Pelletier est âgé d'à peine treize ans quand il embarque, le 16 août 1857, à bord du voilier *Saint-Paul* commandé par Emmanuel Pinard, un puissant trois-mâts qui mouille dans le port de Marseille.

Le mousse part pour un long périple à destination du Pacifique et va connaître une série d'aventures dignes d'un roman de Jules Verne.

Le *Saint-Paul* décharge d'abord une cargaison de vins dans le port de Bombay, puis poursuit sa route vers Hong Kong, où il prend à son bord trois cent dix-sept travailleurs chinois, à destination de Sydney, transit commandité par le Service des mines australiennes. Au bout de quelques jours, sur l'océan Indien, une mer d'huile s'installe. Le navire est immobilisé, l'eau commence à manquer, puis les rations de biscuits. Le mousse craint pour ses abattis : Narcisse se souvient de terrifiants récits où en cas de disette... Mais Pinard ne perd pas courage. Il réussit à manœuvrer vers une nouvelle route, certes plus dangereuse, mais offerte aux vents, obligé de barrer entre les différentes îles Salomon pour atteindre la mer de Corail, quand, bientôt, c'est la catastrophe : le voilier heurte un récif appelé Heron, à hauteur de l'île Rossel, au beau milieu des Louisiades.

Une partie de l'équipage descend sur Heron pour chercher de l'eau mais les marins sont immédiatement massacrés par les autochtones qui, à l'aide de leurs pirogues, menacent le navire. Face au danger, Pinard choisit d'abandonner le navire aux Chinois, et s'enfuit, de nuit, avec une dizaine de ses hommes, dont Narcisse, à bord d'une chaloupe. Nul ne sait ce que devinrent les Chinois...

À bord du frêle esquif, on se nourrit de mouettes et de rares poissons, et ce, pendant douze jours de dérive. Narcisse doit même boire sa propre urine.

Finalement, la chaloupe accoste au large de la péninsule du cap d'York, sur une petite île, au beau milieu du détroit de Torres, après avoir parcouru sept cent

cinquante milles – mille deux cents kilomètres. D'après les différents récits ultérieurs, Narcisse semble être le seul survivant : il est découvert, gisant, par deux femmes aborigènes, qui l'emmènent avec elles, le soignent, et puis le font adopter par la tribu : il est baptisé « Amglo ».

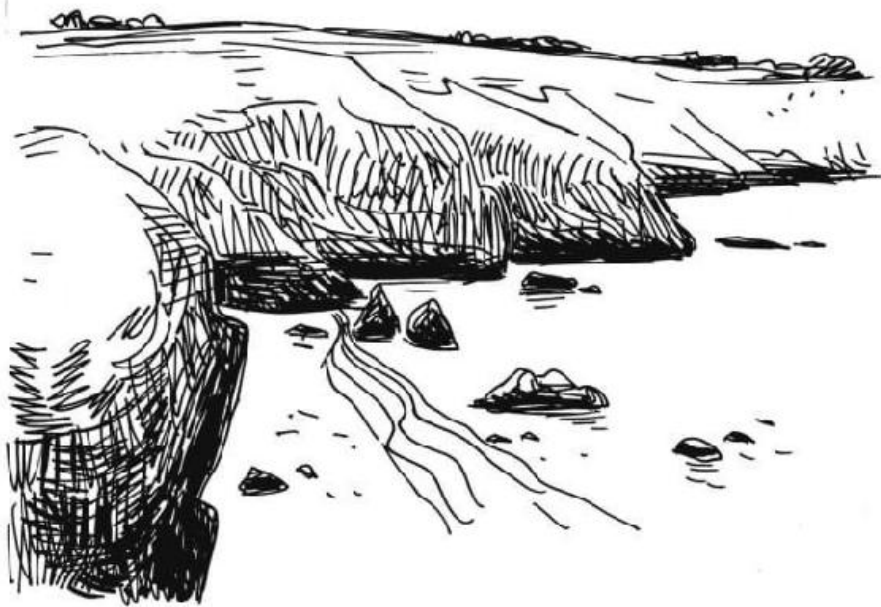
Cette tribu appartient au groupe Utaalnganu : Narcisse en apprend les codes, les usages, la langue ; il est initié, et finit par se marier. Le

11 juillet 1875, le navire perlier *John Bell*, commandé par Joseph Frazer, vient mouiller au large de l'île de Night, situé dans le Queensland. À terre, les marins tombent sur un groupe d'aborigènes accompagné d'un Blanc. Averti, Frazer propose d'échanger le Blanc contre un peu de marchandises. Le père adoptif de Narcisse-Amglo, le nommé Maadman, le persuade d'accepter l'échange. Plus tard, Narcisse racontera qu'il aurait été en fait kidnappé par les marins anglais. Rendu à cap d'York, au port de Somerset, Narcisse est placé sous bonne garde mais ne parvient pas à communiquer avec ses geôliers. Le secrétaire général de la colonie d'Australie, Arthur Macallister, est prévenu de cette étrange découverte.

Au cours d'un entretien, Narcisse finit par se souvenir de quelques bribes de français. La presse britannique commence à s'emparer de cette affaire : on publie des gravures, représentant les différentes cicatrices, marques rituelles et piercings qui couvrent son corps, visage inclus. On affirme qu'il a deux, voire trois enfants. On dit beaucoup de choses, mais Narcisse, lui, ne dit rien.

Le 14 mai, Narcisse embarque à bord du *Brisbane*, et rejoint Sydney le 25.

Le consul de France le rejoint alors et pose avec lui face à un photographe. Le 13 décembre, il arrive à Toulon, où l'attend son frère qui l'emmène à Paris. Le 2 janvier, il est avec toute sa famille, à Saint-Gilles-Croix-de-Vie. Toute la ville le célèbre, aux cris de « Longue vie à Pelletier », une messe est célébrée, on lui propose un nouveau baptême, pour renouveler celui prononcé ici même trente-quatre ans plus tôt.



Quelques mois plus tard, un dirigeant de cirque l'approche pour qu'il devienne « le géant anglo-australien revenu des sauvages » : il refuse. En 1880, il se marie avec Louise Désirée Malibou. Le couple n'aura pas d'enfants. Affecté au poste de responsable des signaux, Narcisse travaille au port de Saint-Nazaire.

Il pense très souvent à sa famille aborigène. Une forme de dépression chronique le gagne. Quatre ans plus tôt, le journaliste Constant Merland avait tenté de raconter ses aventures, publiées sous le titre accrocheur de *Dix-Sept ans chez les sauvages : les aventures de Narcisse Pelletier*, mais, à la lecture de ce texte, l'on découvre très peu de détails sur son long séjour. L'une des raisons que Narcisse ne cesse d'invoquer à son silence est la suivante : il a promis à sa tribu de ne jamais révéler les secrets initiatiques.

Un siècle plus tard, les anthropologues citent le récit de Pelletier comme unique au monde : il est le seul à avoir connu de près le peuple Utaalnganu, aujourd'hui totalement disparu. Muré dans un profond silence, Narcisse meurt le

jour de ces cinquante ans : il fut enterré avec les oreilles percées décorées de deux coquillages.

Nicolas Carreau

François Édouard Raynal (1830-

1898)

Le naufragé des Auckland

Dans les années 1840, le jeune François Édouard Raynal quitte son Tarn-et-Garonne natal, pour gagner de quoi vivre et si possible de quoi aider ses parents.

Il a le goût des voyages et s'embarque donc comme mousse à bord d'un trois-mâts de quatre cents tonneaux en partance pour l'Inde.

Après avoir essuyé ses premières tempêtes et s'être débarrassé de son mal de mer, Raynal prend goût à l'aventure et au danger. Après l'Inde, c'est la Guadeloupe, puis l'île Maurice. Et bientôt le voilà chercheur d'or en Australie.

En 1863, l'un de ses amis basé à Sydney lui propose de prendre part à une nouvelle affaire. Sa mission : se rendre sur l'île Campbell, au sud de la Nouvelle-Zélande, y chercher une hypothétique mine d'étain argentifère et y monter une exploitation.

Raynal accepte et embarque à bord du *Grafton*, une petite goélette, commandée par le capitaine Thomas Musgrave, trente ans, un Américain fort sympathique et très bon navigateur. S'ajoutent à l'équipage deux matelots : un Anglais d'une vingtaine d'années, répondant au nom de George Harris et un Norvégien, Alexandre Mac-Larren, surnommé Alick. vingt-huit ans. Et enfin un cuisinier, un Portugais de vingt-trois ans, Henri Forgès. En une quinzaine de jours, l'équipage gagne l'île Campbell. Mais la visite se révèle décevante. Pas de mine. L'équipage repart donc pour Sydney non sans faire une halte aux îles Auckland situées sur le chemin du retour. Le 1er janvier 1864, le *Grafton* longe la côte de l'île Adams, au sud de l'archipel des Auckland. Soudain le vent forcit, la mer grossit, il faut s'abriter dans la baie. L'équipage mouille les deux ancres pour passer la nuit, mais le vent souffle de plus belle et au milieu de la nuit, la

première ancre lâche. Puis la seconde. C'est un ouragan qui souffle à présent !

Le bateau est jeté contre la falaise et s'échoue sur les rochers. Au prix d'efforts considérables, tout l'équipage parvient à gagner le rivage.

Mais contrairement à la figure classique du naufragé, ils ne se sont pas réveillés la joue sur le sable, les pieds chatouillés par le ressac, complètement démunis. Le bateau s'est échoué, certes, et très gravement endommagé, mais il n'a pas encore sombré et le petit

groupe pourra se servir à loisir des outils et matériaux disponibles à bord. Et surtout, l'équipage va faire preuve d'une solidarité et d'une ingéniosité à toutes épreuves. Et en matière d'épreuves, les marins ne seront pas déçus.

Il faut d'abord songer à s'alimenter. Or l'île n'offre que peu de ressources alimentaires, sinon des phoques ou des lions de mer : « Une chair noire, grossière, huileuse, qui flattait aussi peu l'odorat que le goût », raconte Raynal dans le récit du naufrage.

Et puis, le vent : il ne s'essouffle jamais. Il faut construire un abri. Oh ce ne sera pas une vulgaire cabane bancale, mais une authentique chaumière ! Pour le toit et les murs, les naufragés enchevêtrent de petits paquets faits de longues herbes fortes liées par une cordelette assurant une étanchéité parfaite. Mais il fait froid et une cheminée ne serait pas de trop. Qu'à cela ne tienne ! On cherche des pierres plates aux alentours de la maison. Mais ici, pas de ciment. À l'initiative de Raynal, les naufragés récupèrent donc sur le bord de mer de grandes quantités de coquilles, les font calciner une nuit durant et en obtiennent de la chaux. Voilà pour le mortier... et donc la cheminée !

Raynal pousse un peu plus loin encore l'idée qu'il se fait du confort.

Pourquoi ne pas fabriquer du savon ? Aussitôt dit... Raynal filtre de l'eau dans la cendre, obtient un peu de soude et de la chaux. Mélangées et bouillies avec de l'huile de phoque, il obtient un savon parfaitement valable pour lui et ses compagnons.

Il a ensuite l'idée de fabriquer sa propre bière, mais se ravise en prenant conscience que l'alcool pourrait anéantir la belle et indispensable entente qu'ils ont su maintenir jusque-là. Cette perspective lui donne une autre idée : mettre en place une petite constitution qui préserverait le groupe des dissensions. Les



naufragés acceptent l'idée avec enthousiasme. Thomas Musgrave, le capitaine, est le plus vieux, le plus sage et endossera le rôle de « chef de famille », il devra maintenir l'ordre avec douceur et trancher les différends. Il peut bien entendu être destitué par la communauté en cas d'abus d'autorité. Les autres assureront à tour de rôle une semaine de tâches domestiques.

Parce qu'il n'est pas question de se laisser aller ! Le naufrage n'empêche pas

– ordonne même ! – de tenir sa maison et de servir le dîner dans des assiettes propres !

Par cette discipline, cet embryon de constitution et l'esprit de solidarité, les naufragés des Auckland ont survécu un an sur leur île sans trop de dommages.

Las d'attendre les secours, ils confectionneront avec le même allant un canot qui sera la voie de leur salut. Tous rentreront sains et saufs. L'histoire inspirera fortement Jules Verne pour l'écriture de son *Île mystérieuse*.

Frédéric Chef

Tom Neale (1902-1977)

Le Robinson volontaire de Suvarrow

« J'avais cinquante ans quand je partis vivre seul à Suvarrow, après trente années de bourlingue à travers le Pacifique... » C'est par cette phrase que débute *Robinson des mers du Sud*, fabuleuse invitation à

partir pour les îles désertes lancée par Tom Neale.

Suwarrow ? « [...] une île de corail inhabitée du Pacifique Sud. Elle mesure huit cents mètres de long sur trois cents mètres de large et se situe à deux cents milles de l'île habitée la plus proche », ainsi que l'auteur du récit la décrit lui-même.

Tom Neale frôle la cinquantaine lorsqu'il songe à réaliser un rêve de jeunesse : enfiler la défroque de Robinson Crusoé, vivre en solitaire sur une île absolument déserte. South Island, berceau néo-zélandais de son enfance, l'a prédisposé au contact maritime. Neale est quatre années durant marin, avant de louer sa force de travail au plus offrant. Il visite enfin les îles entraperçues depuis les bastingages : Puka Puka, Moorea, les Samoa, les Tonga... En 1943, Tom Neale, gérant d'un comptoir sur une des îles Cook, fait la connaissance de Frisbie, auteur de *L'Île du désir*. L'aventurier lui parle de Suwarrow, archipel minuscule de cinquante milles de circonférence, dont le récif est submergé à marée haute. Anchorage, l'île maîtresse, est couverte de palmiers et n'a jamais véritablement été habitée. À l'écart des routes, les bateaux s'en détournent. Tom Neale sait-il qu'un de ses compatriotes, Henri Mair, mit le pied à Suwarrow en 1876 et confessa y avoir découvert, dans un nid de tortue, des pièces d'or ?

Stevenson s'inspirera de l'anecdote pour écrire *L'Île au trésor* l'année suivante, bien avant d'investir la région et d'y finir ses jours...



Tom Neale.

Un soir, l'excitation du rhum et le sentiment de l'urgence absolue décident l'ancien marin à réunir le maigre bagage des naufragés, pour s'acheminer vers cet îlot. Embarqué à Rarotonga, il se fait déposer en octobre 1952 avec Tom-Tom et Madame Chaparde, ses deux chats, sur l'atoll de Suvarrow. Biscuits, tabac en suffisance, thé, bocaux de verre

pour conserver les aliments, lames de rasoir, tubes de dentifrice et fictions littéraires – Conrad, Milton, Dickens, Maugham et autres excipients du rêve sont du voyage. Des aliments de base pour tenir jusqu'aux premières récoltes du jardin d'Éden, aussi. Une cabane de garde-côtes, relativement confortable, avec garde-manger et réservoir d'eau potable attend Tom Neale de toute éternité. Le tour du propriétaire renseigne Neale sur les espèces végétales d'Anchorage : les miki-miki, papayers, cocotiers et autres pandanus. Pas variée, la nourriture : le lait de coco des robinsonnades se révèle monotone. Il faudra cultiver la terre, et pour ce faire, la déplacer patiemment. Pas d'abeilles sur l'atoll. Tom Neale fécondera lui-même les tomates et autres espèces avec un pinceau, à la manière de Darwin. La faune ? Des cochons sauvages qui détruisent vos efforts de culture. Des crabes de cocotiers qui vous sectionnent les doigts. Des sternes, heureusement – leurs œufs sont délicieux –, des poissons-perroquets où se tailler des filets. Tom Neale cuisine le poisson à la manière tahitienne, mariné dans du vinaigre avec des oignons.

Et à part ça, que fait notre Robinson de ses journées ? Il tend des pièges aux cochons, relit *De profundis* d'Oscar Wilde, élève des poules, recherche les épaves à bord de *Canardeau*, la frêle embarcation avec laquelle il règne sur les eaux territoriales de son paradis terrestre, si fragile. Entre deux séances de contemplation des couchers de soleil – une tasse de thé à la main – et les inévitables accès de mélancolie, Tom Neale habite le temps d'une manière absolument libre et personnelle. « Je n'avais aucune raison de ne pas être heureux », écrit-il. De temps à autre, une tempête, un cyclone qui arrachent des palmiers détruisent le travail de six mois de patience agricole et relativisent la place de l'homme dans l'univers. La réserve de tabac s'épuise. Un drame absolu.

« J'aurais donné n'importe quoi pour apercevoir un yacht. » Vœu exaucé ! Une corvette déverse quelques amis, des pêcheurs, qui interrompent dix mois de solitude. La dépression perd du terrain. Bernard Moitessier, le navigateur, rendra

quant à lui cinq visites à ce voyageur immobile. « Pour moi, l'île ne représentait pas une aventure, mais quelque chose d'infiniment plus profond... Tout un mode de vie. » Cette existence, une crise aiguë d'arthrite la met en péril. Tom Neale, paralysé du dos, est sauvé de justesse par des visiteurs qui s'inquiètent pour lui.

Il rentre au bercail.

Devenu magasinier de la Cook Island Trading Company, il s'ennuie

ferme et déperit. Il hait chaque minute passée loin de Suvarrow et oppose « avec nostalgie cette misérable existence de commerçant à la vie libre et si enrichissante connue sur l'île ». Il sera de retour trois fois et passera près de vingt ans chez lui, à Anchorage, malgré les tracasseries administratives des embusqués qui l'empêchent de poursuivre son rêve : vivre « à la cadence voulue par Dieu quand celui-ci créa le soleil pour nous tenir chaud et les fruits pour être cueillis [...] ». Tom Neale le confesse : Suvarrow aura permis de mener

« l'expérience la moins ordinaire et la plus enrichissante de mon existence ».

Depuis sa mort en 1977, l'île de Suvarrow est restée inhabitée. C'est désormais un sanctuaire, que visitent parfois les plongeurs, priés d'entretenir l'eldorado créé par Tom Neale...



Philippe Godard

Jacques Talrich (1927- ?)

L'heureux gagnant

Jacques Talrich naît en 1927 dans la roulotte de ses parents qui, en bons forains qu'ils sont, sillonnent la France du nord au sud à

longueur d'année.

Quand il revient s'établir dans son pays natal, la trentaine franchie, il a derrière lui un passé de baroudeur à travers les possessions françaises d'outre-mer, pour avoir guerroyé, au fil de ses engagements successifs dans l'armée, de l'Indochine à l'Afrique du Nord en passant par l'AOF. Des guerres coloniales entrecoupées d'intermèdes civils qui l'ont vu exercer différents métiers, dont ceux de placier en assurance-vie et de voyageur de commerce pour le compte d'une société commercialisant des huiles alimentaires.

En ce mois de janvier 1962, il vit dans une petite maison proche de Thiviers, en Dordogne. Le vieux garçon qu'il est resté n'est pas encore parvenu, faute de moyens financiers, à exaucer son rêve d'acquérir une ferme digne de ce nom.

Pour l'heure, il doit donc se contenter d'élever quatre chèvres dont il transforme le lait en fromage, ainsi que des canards dont il vend le surplus au marché.

Chaque soir, sa vieille mère, qui habite à moins d'un kilomètre, pousse la complaisance jusqu'à venir lui préparer son dîner, avant de bavarder avec lui au coin du feu.

Cette vie étriquée va basculer un beau soir, alors qu'il écoute une émission de radio. La station qui la diffuse propose en effet à ceux de ses auditeurs que tenterait une aventure majeure de concourir pour mériter de partir sur une île déserte à l'autre bout du monde et d'y vivre en totale autarcie pendant trois semaines, avec la possibilité d'y faire souche ! Seule mais rédhibitoire condition : avoir entre vingt-cinq et trente-cinq ans. Et notre homme vient tout juste d'entrer dans sa trente-cinquième année...

Libre de toute contrainte d'ordre familial – après tout, sa mère pourra bien s'occuper quelque temps des chèvres et des canards – il décide de tenter sa chance et répond par voie postale à une longue liste de questions destinées à cerner la personnalité des postulants. Présélectionné, il doit encore affronter par téléphone une seconde série de questions, avant d'être convoqué au siège de la station de radio, boulevard Haussmann à Paris, en même temps que les neuf autres candidats retenus pour disputer le dernier round. Et c'est finalement lui qui gagne, à l'issue d'une âpre compétition faisant intervenir psychologues et spécialistes avant l'heure des sports extrêmes. Il prend l'avion pour la Polynésie française avec, pour unique bagage autorisé, un sac fourre-tout dont le poids est limité à

trente kilos, mais dans lequel il parvient néanmoins à caser tout un nécessaire de survie.

Entre-temps, la nature de sa destination finale lui a été révélée. Il s'agit de la petite île de Mehetia, la plus à l'est des îles du Vent, à deux cent cinquante kilomètres de Papeete, la capitale de Tahiti ; une île tant soit peu inquiétante puisqu'elle est le siège de fréquents séismes et qu'elle affecte la forme caractéristique d'un stratovolcan dont la dernière éruption a laissé des traces dans la tradition orale des Polynésiens, qui l'ont habitée jusqu'au début du XIXe siècle.

Voici donc Jacques Talrich dans la salle d'arrivée de l'aéroport de Tahiti-Faaa, un peu héberlué, avec son fichu sac de toile en bandoulière. L'homme chargé de l'accueillir l'entraîne sur l'îlot de la quarantaine pour l'initier, deux jours durant, au délicat maniement du poste de radio-transmission dont il disposera : chaque jour, à heure fixe, il devra faire le récit de ses aventures, qui sera relayé ultérieurement à l'intention des auditeurs du lointain Hexagone.

Jacques Talrich découvre aussi Kazan, le berger malinois appelé à lui tenir compagnie.

C'est un dragueur de mines de la marine nationale qui se charge de le déposer sur son île avec son maigre barda et le chien. Débarquement malaisé et à la limite périlleux, dans la mesure où ce cône volcanique, qui culmine à quatre cent trente-cinq mètres et présente un diamètre d'un kilomètre et demi, n'est protégé par aucun récif-barrière et ne comporte aucune plage. Les côtes sont

hérissées d'énormes blocs de lave aux arêtes tranchantes, sur lesquels la mer se brise avec fracas. Les derniers habitants de l'île ont laissé derrière eux quelques animaux – cochons, chèvres et volailles – qui sont retournés à l'état sauvage.

Comme Talrich a eu la bonne idée d'emporter un fusil, un lot de cartouches et de quoi allumer du feu, l'ordinaire du futur Robinson, au moins, est assuré, d'autant mieux que l'île va également se révéler riche en fruits, oranges, citrons, papayes et *urus* – nom vernaculaire des fruits de l'arbre à pain. L'océan est censé regorger d'excellents poissons et les rivages d'escargots de mer et de crabes.

Au cours de son séjour, aucune épreuve ne lui est épargnée : chutes et blessures quasi quotidiennes, trombes d'eau dévastant sa demeure, escalades périlleuses pour atteindre puis explorer l'impressionnant cratère en nid-de-poule couronnant l'édifice volcanique, angoissante

intrusion dans des grottes situées au pied des falaises qui ceignent certains secteurs de l'île, contournement partiel de celles-ci par la mer avec le risque permanent d'être drossé contre des blocs de lave par de gigantesques vagues, franchissement de forêts où la végétation forme par endroits des écheveaux de lianes presque inextricables, glissades impressionnantes le long d'anciennes nappes de cendres instables, harassant transport jusqu'à sa cabane des cochons abattus, panne momentanée de son émetteur radio avec le risque, évité de justesse, de voir se déclencher l'opération

« Sauvetage d'urgence » qui aurait mis un terme prématuré à sa rude mais si enrichissante aventure...

Au bout du compte, Jacques Talrich émerge pourtant sain et sauf de tous les traquenards. Après avoir un instant hésité, il choisit finalement de regagner le monde civilisé au terme des trois semaines convenues et il rejoint Paris, pour satisfaire aux exigences publicitaires de ses sponsors. Une gloire passagère l'y attend, dont le point culminant sera la publication d'un livre intitulé *Mon île, mon chien et moi* qui connaîtra un franc succès. Puis il regagnera son Périgord vert où il pourra enfin, ses droits d'auteur aidant, acquérir la ferme de ses rêves.

Et c'est des souvenirs exotiques plein la tête qu'il reprendra sa vie pastorale au pays de la truffe noire et du foie gras.





Le document

Un décret sur madagascar

Imprimé à l'encre grasse sur un feuillet de beau papier vergé, pour être diffusé à travers les départements, ce décret de la Convention est daté « du 11e jour du 2e mois de l'an second de la République française, une & indivisible » : autrement dit, du 11 brumaire an II, ci-devant le 1er novembre 1793.

En cette période intense de la Révolution, les textes n'y vont pas par quatre chemins et celui-ci porte un titre fort clair, puisqu'il est « relatif aux mendiants condamnés à la déportation ». Un citoyen doit vivre de son travail et les conventionnels, après avoir prévu de déporter les prêtres en Guyane, s'intéressent à ces autres oisifs qui prétendent parasiter la Nation. La solution est simple : les mendiants « seront transportés à la partie du sud quart sud-est de l'île de Madagascar, au lieu ci-devant dit le Fort-Dauphin, qui se nommera de ce jour le Fort de la Loi »...

Deux semaines plus tôt, il est vrai, les mêmes conventionnels ont pris des mesures énergiques contre la mendicité, dans le décret du 24 vendémiaire an II : « Toute personne qui, huit jours après la publication de la loi, sera convaincue d'avoir demandé de l'argent ou du pain dans les rues, ou voies publiques, sera réputée mendiant, arrêtée par la gendarmerie, ou les gardes nationales, et conduite au juge de paix du canton. » Mais que faire de ces misérables, si nombreux dans les villes de la République ? « Il est inhumain de laisser languir dans une prison les déportés », s'insurge le Dr Gouly, honorable représentant du peuple envoyé à Paris par les citoyens de l'île de France – l'actuelle île Maurice, encore possession française à

l'époque. Pas question, pour autant, de prendre ces mendiants dans sa circonscription : « Les colonies en général ne sont déjà que trop infestées de ces mauvais garnemens », prévient-il, avant de donner

D É C R È T

D E L A

N.º 1826.

CONVENTION NATIONALE.

Du 11.^e jour du 2.^e mois de l'an second de la République
Françoise, une & indivisible,

*Relatif aux Mendians condamnés à la
déportation.*

LA CONVENTION NATIONALE, après avoir entendu son comité de marine & des colonies, interprétant les lois relatives à la déportation des mendiants & autres condamnés par jugemens des tribunaux criminels & révolutionnaires, décrète :

A R T I C L E P R E M I E R.

Les mendiants condamnés à la déportation, & autres qui le sont & seront par suite de jugemens des tribunaux criminels & révolutionnaires, seront transportés à la partie du sud quart sud-est de l'île de Madagascar, au lieu ci-devant dit le fort-dauphin, qui se nommera de ce jour le fort de la Loi.

I I.

Le Conseil exécutif donnera les ordres les plus précis à l'île de France, pour faire réparer les bâtimens existant au

A

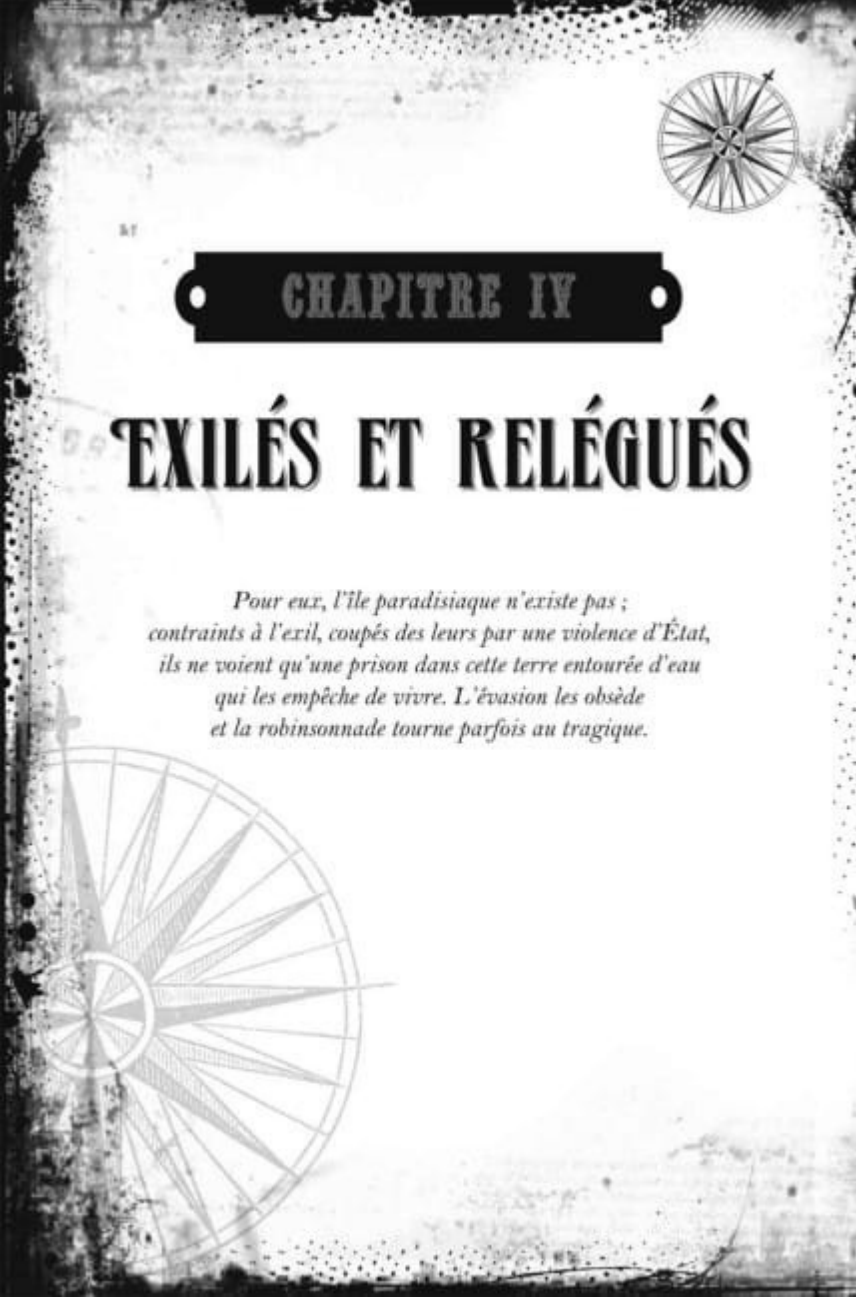
la solution à ses collègues : « Vous devez déporter les mendiants incorrigibles dans un lieu où ils puissent vivre en travaillant. »

À Madagascar, où tout reste à construire, le transport ne coûtera rien, puisque les navires reliant la métropole à l'île de France sont systématiquement escale à Fort-Dauphin, devenu Fort de la Loi – aujourd'hui Tôlagnaro. Il suffira de déposer là les mendiants. Ce territoire

« renferme tout ce qui est essentiel pour faire vivre les déportés, même pour les y faire prospérer s'ils se corrigent et s'adonnent au travail seulement quatre heures par jour », assure Gouly, qui se lance dans l'un de ces beaux discours qui ont fait la gloire de la Convention. Rousseau, Diderot et Bernardin de Saint-Pierre l'inspirent directement quand il décrit le séjour idyllique que promet aux miséreux la Grande Île de l'océan Indien : « Dans la partie de cette île dont il est question, la République possède, en vertu de chartes passées par l'ancienne Compagnie des Indes avec les chefs et les anciens du pays, trois lieues environ de territoire ; il est si fertile que le riz, le cambare blanc [l'igname], les patates, les haricots rouges et quantité d'excellents fruits y croissent sans culture, et ne coûtent que la peine de les cueillir. Le cochon sauvage, le gibier de toute espèce, le poisson y abondent et sont aussi bons, pour ne pas dire meilleurs qu'en France. Les bœufs, les cabris y prospèrent, et sont à très bas prix ; le climat en est sain et tempéré... »

N'en jetez plus, l'assemblée est convaincue et vote sans autres débats ce texte philanthropique qui, tout en débarrassant la métropole de ses gueux, leur donne accès à un tel pays de Cocagne.

Les revers maritimes de la France révolutionnaire et la perte provisoire de ses colonies ne permettront pas d'appliquer ce décret qui, au moment où plusieurs représentants du peuple commencent à réclamer l'abolition de l'esclavage, tend principalement à trouver une nouvelle main-d'œuvre gratuite aux planteurs... Sous les dehors fleuris d'un discours utopique, le député Gouly vient d'inventer les bagnes coloniaux, tels qu'ils seront institués au XIXe siècle.



CHAPITRE IV

EXILÉS ET RELÉGUÉS

*Pour eux, l'île paradisiaque n'existe pas ;
contraints à l'exil, coupés des leurs par une violence d'État,
ils ne voient qu'une prison dans cette terre entourée d'eau
qui les empêche de vivre. L'évasion les obsède
et la robinsonnade tourne parfois au tragique.*

Jean-Yves Boriaud

Julia Livilla (18-42)

Les errances d'une princesse impériale

S'il est des vies marquées par l'insularité, celle de la noble Julia Livilla est à coup sûr de celles-là. Née en effet dans la petite île grecque de Lesbos, « l'île d'émeraude », elle mourra, exilée, dans une autre île, italienne celle-là, la sinistre Pandataria, notre moderne Ventotene.

Pourquoi Lesbos ? Un peu par hasard : sa mère y accouche sur le chemin de la Syrie, où son père Germanicus, en qui bien des gens voient le futur empereur, doit prendre son commandement provincial. Romaine depuis peu – 79 avant J.-

C. –, c'est toujours, comme dans son prestigieux passé grec, une île d'intellectuels, de poètes et d'historiens qui fascine les Romains. Il en est même un, à l'époque, dont s'est entiché l'empereur Tibère au point de lui avoir donné, comme sauf-conduit à travers l'empire, ce simple mot de sa main : « Cet homme est Potamon, fils de Lesbonax. Si quelqu'un osait lui faire tort, qu'il voie s'il est de force à me faire la guerre. » Et précisément, la toute jeune Livilla est la petite-nièce de cet ombrageux Tibère, à qui Germanicus doit – en principe – succéder.

Mais ce glorieux père meurt de « maladie » en 19, à l'âge de trente-quatre ans, dans la ville d'Antioche, capitale de la province de Syrie. Mère et fille rentrent donc à Rome : elles sont accompagnées du jeune Caius Julius, frère de Livilla, attachant garçon que les soldats surnomment « Petite Botte », Caligula, ainsi que des deux sœurs de Livilla, Agrippine et Julia Drusilla.

À Rome, le jeune Caligula mûrit étrangement : au vu et au su de tous, il tombe éperdument amoureux de ses sœurs. Sa préférée est Drusilla, âgée de treize ans, dont il fait bientôt sa maîtresse : il ne s'agit pas d'un accident, ni même d'une passade, puisque leur liaison durera de 29 jusqu'à sa mort en 38.

Passion perverse ? Ou volonté de s'identifier à la coutume pharaonique des amours fraternelles ? Caligula montre en tout cas des signes ostensibles de ses

sentiments en accablant sa sœur-amante d'honneurs : contre tous les usages, il la désigne en octobre 37 comme héritière de l'Empire. Quand, épuisée, Drusilla meurt, à 22 ans, en juin 38, Caligula qui l'a veillée le temps de sa « maladie », refuse qu'on emmène son corps pour la crémation et s'enfuit de Rome pendant plusieurs semaines.

Lui reste Livilla, elle aussi, d'ailleurs, sa maîtresse, à qui il a fait épouser en 36 un officier de carrière, Marcus Vinicius. Mais en 39, soit un an après la mort de sa sœur, sans doute lassée de cette étrange

proximité avec son impérial amant, elle fomente avec quelques complices un complot qui ne vise rien moins qu'à le déposer et à le remplacer par Marcus Aemilius Lepidus, veuf de sa sœur Drusilla

– et lui aussi, selon la *vox populi* –, son amant. Le complot échoue, Marcus Aemilius Lepidus est exécuté mais Caligula, qui n'a pas le cœur de tuer sa sœur, se contente, à son encontre, d'une mesure – bénigne – d'éloignement. Elle est donc envoyée, en villégiature obligatoire, dans l'une des *Isole Pontine*, bien pratiques pour le pouvoir impérial : à une vingtaine de milles au large des côtes du Latium, elles permettent d'éloigner suffisamment les personnalités encombrantes, tout en les tenant à l'œil. En 2 avant J.-C., c'est là qu'Auguste, pour cinq années, avait assigné à résidence son incontrôlable fille Julia, dont les débordements gênaient un père attaché à imposer à l'aristocratie romaine un pénible retour aux valeurs anciennes de la Ville. Livilla va y rester deux années, dans une demeure certes de bon aloi, non loin d'une côte déchiquetée qui, si elle fait les délices des touristes-plongeurs d'aujourd'hui, apparaît alors comme bien propre à décourager toute tentative d'évasion.

À la mort de Caligula, finalement assassiné dans une galerie souterraine de son palais, le 24 janvier 41, elle rentre à Rome, où règne désormais son oncle Claude. Mais le naturel revient au galop, ses frasques se multiplient, au point de défrayer les chroniques du temps et de provoquer l'ire de Claude, qui ne se fait pourtant aucune illusion sur les femmes de son entourage, et c'est le retour dans les *Isole Pontine*.

Les temps ont changé et Claude – poussé par son épouse Messaline qui, vu les mœurs de la famille, craint cette rivale – n'a pas les complaisances de Caligula : Livilla, « incestueuse », criminelle et incorrigible débauchée, y est



mise au secret. Claude ordonne sa mort mais on va la laisser simplement mourir dans sa cellule, de faim et de soif. Étrange châtement : condamnée pour ses débauches, elle subit la même peine que les championnes romaines de la chasteté, les Vestales, qui, lorsqu'elles sont prises en faute, sont enfermées, sans vivres, dans une cellule proche de la Porte Colline, au « Champ Scélérat », et ainsi abandonnées définitivement aux forces infernales, ce qui évite à la Ville de se souiller de leur sang.

Jean-Yves Boriaud

Sénèque (V. 1-65 apr. J.C.)

Ô Corse, île d'amour...

Les empereurs romains, pour se défaire de personnalités embarrassantes, recourent fréquemment à une demi-mesure, qui leur épargne de se salir les mains et leur permet de tenir à distance, pour une durée indéterminée, les impudents : la relégation. Ces « relégués » ont un statut équivoque : on ne confisque pas leurs biens mais on ne leur donne aucune assurance sur la date de leur éventuel retour. Ainsi Auguste a-t-il envoyé en 8 après J.-C. le poète Ovide se morfondre sur un îlot des bords de la mer Noire, d'où il ne rentrera jamais. Et ainsi procède également l'empereur Claude, en reléguant, en 41, un politicien ambitieux, le jeune Sénèque, sur le rivage d'une île austère, la Corse. Les modalités juridiques de cette relégation sont légères, puisqu'il lui est permis de communiquer avec ses parents et amis romains, ce dont il ne se prive pas.

Pourquoi l'a-t-on envoyé dans cette île qui, avec les *Isole Pontine*, au large du Latium, et la Sardaigne, fait partie des zones de relégation classiques à cette période ? La tradition veut qu'il ait été une victime de Messaline, l'épouse de Claude, qui aurait souhaité l'éloigner en raison de sa trop grande proximité avec Julia Livilla, sœur et maîtresse de Caligula, l'empereur précédent, et qui tentait visiblement de la supplanter.

Toujours est-il que la Corse, aux yeux des Romains, n'est pas un lieu de villégiature. Pour le géographe Strabon, à l'époque d'Auguste, c'est « un pays affreux à habiter, vu l'âpreté du sol et le manque presque absolu de routes praticables qui fait que les populations, confinées dans les montagnes et réduites à vivre de brigandages, sont plus sauvages que des bêtes fauves ». Pire ! Les Corses font même de mauvais esclaves, comme on le constate jusque sur les marchés où «

on peut [...] observer la physionomie étrange de ces hommes farouches comme des bêtes des bois ou abrutis comme des bestiaux, qui ne

vk.com/club154894262

supportent pas de vivre dans la servitude, ou qui, s'ils se résignent à ne pas mourir, lassent par leur apathie et leur insensibilité les maîtres qui les ont achetés, jusqu'à leur faire regretter le peu d'argent qu'ils leur ont coûté ». La Corse où l'on fait des razzias de – mauvais – esclaves est donc une île de brigands, comme sa voisine la Sardaigne où l'empereur Tibère, en 19 après J.-

C., exile plusieurs milliers de juifs, accusés de prosélytisme, afin d'y endiguer le brigandage et – accessoirement – d'y travailler dans les mines. De fait, la présence romaine, en Corse, est surtout représentée par deux colonies, Mariana et Aléria. Et encore s'agit-il de colonies de vétérans des armées romaines, dont la réputation n'est guère flatteuse...

Rien d'étonnant, donc, à ce que Sénèque, dans des opuscules qu'il fait parvenir à Rome, porte sur l'île un jugement peu amène : « La Corse sauvage est prise entre d'abrupts rochers ; terre affreuse, où il n'est que déserts sur une terre désolée. L'automne n'y donne pas de fruits, l'été aucune moisson, et le temps des frimas n'y livre aucun présent de Pallas. Le printemps chargé de pluie ne s'y enorgueillit d'aucune production, et aucune herbe ne pousse sur ce sol maudit.

Pas de pain, ici, et pas d'eau à puiser ; rien pour le bûcher ultime. Il ne s'y trouve que deux choses : l'exilé et l'exil. » Ce que décrit ainsi Sénèque, c'est ce que l'on appelait alors un *locus horribilis*, par opposition au *locus amoenus*, lieu d'agrément, avec prairies, cascades et frais ombrages propres à réjouir l'âme du Romain cultivé. On en est bien loin, ici, dans ce lieu où la nature même faillit puisque les saisons n'apportent rien de ce que l'on est en droit d'attendre de leur cycle. Et pas même de quoi monter un bûcher correct pour les morts ! Et jusqu'à la langue des Corses qui ne peut que choquer les oreilles civilisées et ferait presque perdre à Sénèque son latin : « Les termes latins viennent difficilement à un homme entouré de barbares dont le langage discordant, pénible même pour des barbares un peu civilisés, frémit incessamment à son oreille. »

Est-ce à dire qu'il faille prendre pour argent comptant ce terrible tableau de la Corse ? L'exilé Sénèque n'a qu'un objectif : rentrer à Rome, en tâchant d'émouvoir ceux qui, là-bas, ont le pouvoir de

l'absoudre. De là deux *Consolations* que le jeune homme adresse, de Corse, l'une à sa mère Helvia, censée pleurer l'exil de son fils aimé, et l'autre à Polybe, affranchi influent de

l'empereur Claude qui vient de perdre son fils. Toutes deux, vouées, bien sûr, à une publicité dépassant largement leur destinataire, recèlent l'essentiel des tares prêtées à la Corse par Sénèque qui, relayant les lieux communs sur l'île, dresse, de sa terre d'exil, le tableau pitoyable d'une contrée sauvage et rétive à la civilisation dont il convient, par simple souci d'humanité, de l'exfiltrer au plus vite.

Sénèque, pardonné par Claude à la mort de Messaline, rentre finalement à Rome en 49, pour se trouver immédiatement plongé dans une trépidante vie de cour, à l'opposé, bien entendu, de son loisir forcé des années 40. De là un étrange changement de statut – littéraire – pour cette Corse de tous les dangers, quand, dans cette *Octavie* dont il est sans doute l'auteur, son propre personnage se laisse aller aux douceurs de la nostalgie : « J'étais plus heureux, à l'abri de l'envie, dans ma retraite solitaire, lorsque la mer de Corse m'entourait de ses flots ; j'étais le maître de tous mes instants, et mon esprit, librement et sans trouble, se livrait à ses chères études. Avec quel ravissement je contemplais le ciel, chef-d'œuvre de la nature, et la gloire de son éternel auteur, et le cours mystérieux des astres, et l'harmonie du monde... » Autre lieu commun, bien sûr : celui du philosophe urbain accablé du regret de cette campagne, si propice à la méditation cosmologique – ici, bien sûr, celle des stoïciens... Campagne que l'on peut encore imaginer aujourd'hui, à Luri, devant la tour génoise où les Corses se plaisent à voir la « Tour de Sénèque »...

Nicolas Mictton

Les îles des Princes (IXe SIÈCLE)

L'archipel du goulag byzantin

Au large de Constantinople s'étend dans la Propontide un archipel de neuf îles, disposées suivant une ligne parallèle à la côte de Bithynie. Prinkipo, l'une des plus grandes, est accueillante et couverte de forêts de pins. Andérovithos et Proti ont un aspect plus austère, mais offrent de somptueux panoramas sur la mer. Depuis longtemps, de paisibles monastères sont installés dans l'archipel, protégés par les souverains byzantins qui les comblent de dons et les aperçoivent au loin, depuis la demeure impériale du Palais Sacré.

En août 797, ces îles discrètes entrent dans la grande histoire de

l'empire d'Orient quand l'impératrice Irène fait crever les yeux à son fils pour l'écarter à jamais du pouvoir. Afin de régner sans partage, elle se débarrasse aussi de sa petite-fille, Euphrosyne, l'héritière du trône, qui est reléguée dans le monastère de Prinkipo. Ensevelie sous un voile et officiellement morte au monde, l'enfant ne se doute pas qu'elle reverra bientôt son aïeule.

En effet, après un règne calamiteux, Irène est détrônée à l'automne 802 et exilée à son tour à Prinkipo. Euphrosyne et sa grand-mère n'ont toutefois guère le temps de converser car l'impératrice déchu est bientôt reléguée à Lesbos, où elle meurt dans la misère en août 803. Son corps est ramené à Prinkipo pour y être inhumé.

L'usurpation d'Irène a plongé l'Empire dans le chaos et les îles de la Propontide deviennent le théâtre d'un carrousel de princes déchus. En 813, l'armée d'Orient se révolte contre l'empereur Michel Ier qui abdique et se soumet au bon vouloir de son vainqueur, l'usurpateur Léon V. Outrée de tant de faiblesse, l'épouse de Michel lui prédit en vain le sort misérable qui les attend, lui et leurs deux fils, relégués dans l'île de Proti, où ils doivent se faire moines.

Léon ordonne de surcroît qu'on châtre les deux jeunes garçons, afin de les empêcher pour toujours de remonter sur le trône, mais sa cruauté lui porte malheur. En effet, le 25 décembre 820, alors qu'il écoute la messe, une troupe d'assassins le tue sauvagement. Son cadavre, coupé en morceaux, est jeté dans une barque pour être enterré à Proti. Sa veuve et ses quatre fils l'accompagnent dans ce dernier voyage macabre, à jamais enfermés dans l'île où ils disparaîtront sans laisser de traces.

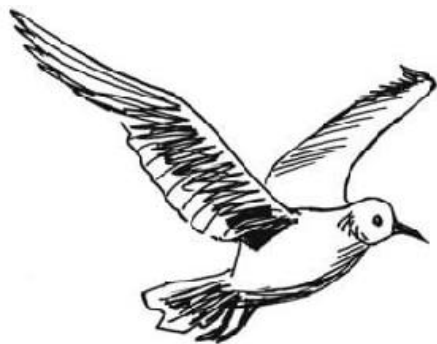
Paradoxalement, on peut sortir de l'archipel... Ainsi l'assassin de Léon, Michel II le Bègue, brute inculte mais rusée, cherche-t-il à légitimer son pouvoir chancelant. À cette fin, il jette les yeux sur la princesse Euphrosyne, la petite-fille d'Irène, enfermée à Prinkipo depuis vingt-trois ans, et la sort de son couvent pour l'épouser. Le scandale est énorme à Byzance et c'est pour cela que, devenue veuve en 829, Euphrosyne regagne sans bruit le monastère de Prinkipo.

Non loin de là, en 840, l'ex-empereur Michel Ier s'éteint dans le silence de Proti. Jamais il n'a proféré une plainte, même en voyant, de la fenêtre de son austère cellule, les toits du Palais Sacré briller au soleil couchant. Par une singulière ironie de l'Histoire, son fils, le moine-eunuque Ignace, quitte Proti et revient à Byzance en 846, lorsqu'il accède au patriarcat. Après trente-trois ans passés dans son île, il est d'une piété remarquable mais son rigorisme exaspère les

autorités qui le déposent en 856.

Le patriarche-eunuque est à nouveau banni, cette fois dans l'île d'Andérovithos où on le soumet à d'abominables tortures pendant dix ans. Faim, froid, insultes et coups... rien n'y manque : il est même enterré vivant dans un tombeau, sous la surveillance d'un garde-chiourme particulièrement sadique. On croit rêver en songeant que ce prisonnier abreuvé d'injures est le chef de l'Église établie ! Émus, des ecclésiastiques et des hauts fonctionnaires en appellent secrètement au pape pour le faire libérer. Rome et Byzance s'écharpent au sujet du captif.

Finalement, en 867, à la faveur d'un énième coup d'État, le pauvre Ignace est rétabli dans sa dignité. À sa mort, dix ans plus tard, il est canonisé par les églises grecque et latine, juste récompense pour tant de souffrances endurées avec tant d'abnégation.



Après ce saint homme, l'archipel de la Propontide accueillera d'autres hôtes illustres mais il a, d'ores et déjà, gagné le nom d'« îles des Princes » qui lui est resté...

Nicolas Mietton

marie stuart (1542-1587)

le fantôme de lochleven

Le 17 juin 1567, dans l'estuaire du Firth of Forth, une foule déchaînée insulte une femme hagarde et en larmes : Marie Stuart, naguère reine de France, pour peu de temps encore reine d'Écosse, maintenant traitée de sorcière et de putain, et menée sous bonne escorte vers une destination inconnue. Accusée d'avoir trempé dans l'assassinat de son époux, et d'avoir épousé le meurtrier, le comte de Bothwell, elle a été renversée et capturée par ses nobles révoltés qui, en attendant de

statuer sur son sort, ont décidé de l'enfermer dans l'îlot de Lochleven.

Les lords écossais n'ont pas choisi l'endroit au hasard. Dans un cadre sauvage, l'île est nichée au cœur d'un lac et séparée du rivage par un bras d'eau d'environ huit cents mètres. La forteresse qui s'y dresse est austère, avec un donjon carré, percé d'ouvertures étroites, dont le seigneur – le *laird* – Guillaume Douglas, est le demi-frère du comte de Moray, le principal ennemi de la reine.

On est loin de la demeure royale d'Holyrood, à Édimbourg, sans même parler des châteaux de la Loire de jadis. Dès son arrivée, Marie est consignée dans une chambre basse, à peine meublée, où la fille et la nièce du *laird* couchent pour mieux la surveiller. Toujours en larmes, elle cesse de s'alimenter et donne le jour, en juillet, à des jumeaux mort-nés, fruit tragique de ses amours avec Bothwell. Comme elle est soumise au secret le plus strict, les ambassadeurs de France et d'Angleterre s'alarment et s'activent en sa faveur. Pour les empêcher de lui rendre sa couronne, les lords décident de brusquer les choses.



Marie Stuart à Lochleven.

Le 26 juillet, trois d'entre eux se présentent à Lochleven afin de lui faire signer son abdication en faveur de son fils Jacques – un bébé d'un an et demi.

Elle doit aussi désigner Moray comme régent. La captive commence par refuser, mais cède devant leurs menaces. Trois jours plus tard,

pour célébrer l'avènement du nouveau roi, le *laird* fait tirer au canon et allumer un feu de joie dans la cour.

Goguenard, il en informe sa prisonnière qui le maudit amèrement.

Elle souffre de troubles psychosomatiques, en partie dus à la porphyrie dont elle est atteinte, et qui la plongent parfois dans des crises de démence. Son corps, couvert de boutons, devient jaunâtre, et elle est persuadée d'avoir été empoisonnée. De fait, nombreux sont les lords qui aimeraient se débarrasser discrètement d'elle et certains protestants fanatiques rêvent même de la faire exécuter publiquement, par la hache ou le feu.

Le 15 août, le régent Moray se présente à Lochleven, entouré d'une pompe royale et chevauchant la haquenée de la reine déchuée qui s'en irrite fort. Au dîner, il se montre irrespectueux puis l'entraîne dans le jardin où il la couvre d'injures. Peu de temps après, Marie Stuart apprend l'exécution des complices de Bothwell qui a fui l'Écosse. Sous le coup de la colère, elle fulmine d'imprudentes menaces qui sont rapportées aux lords, confortés dans leur volonté de la tenir sous clé. En décembre, le Parlement se réunit et Moray fait publier les « lettres de la cassette » que l'ex-reine a écrites à Bothwell et qui prouvent sa complicité dans le meurtre de son mari.

Au fil du temps cependant, sa situation s'améliore. Son charme légendaire agit sur les deux gamines qui partagent sa chambre et maintenant l'adorent. Le jeune frère du *laird*, George Douglas, tombe amoureux d'elle et rêve de la libérer. Démasqué, il est chassé du château, mais trouve le moyen de correspondre avec la prisonnière, aidé par sa mère, la vieille lady Douglas, qui s'est également adoucie. Avec le retour des beaux jours, le *laird* autorise imprudemment sa captive à se promener en barque sur le lac. En mars, George Douglas tente une première fois de la faire évader, déguisée en blanchisseuse, mais le batelier la reconnaît à ses mains soignées et la reconduit au château. Pas découragé, le 5 mai suivant, George échafaude un nouveau plan qui, cette fois, réussit.



Marie a donc réussi à quitter son îlot-prison, mais, obligée de fuir l'Écosse, doit gagner l'Angleterre où sa cousine Élisabeth la retiendra captive pendant près de vingt ans... avant de lui faire finalement subir le sort tragique que l'on sait.

Mohamed Sadoun

Ranavalona (1862-1917)

Les trois exils de la reine de Madagascar

En ce mois de mars 1897, un convoi de sept cents personnes s'ébranle du palais Rova à Antananarivo. Il y a là quelques dignitaires, des dames de compagnie et surtout une armée de portefaix qui ploient sous les lourdes charges. Au milieu, la reine Ranavalona III de Madagascar est juchée sur une chaise à porteurs. Quelques jours auparavant, Alfred Durand, administrateur des colonies de son état, était venu lui signifier l'abolition de la royauté et son exil sur décision du gouverneur, Joseph Gallieni.

Les mauvaises nouvelles succèdent aux vexations depuis un certain temps déjà – Madagascar réduite du rang de royaume indépendant à celui de protectorat, puis simple colonie française après la révolte des *Menalamba*, les drapeaux malgaches retirés, elle-même forcée à présenter ses respects au gouverneur en tant que sujet français – mais de là à devoir quitter son île en pleine nuit comme une réprouvée ! Sur le long chemin qui la mène au port de Tamatave, ses larmes ne cessent de couler malgré les vivats de son peuple. Ce même peuple qui acclamait deux ans plus tôt son discours appelant à la résistance face aux troupes françaises. Une foule immense avait communié ce jour-là

avec sa souveraine, malgré les défaites militaires qui succédaient aux abandons de souveraineté imposés. Sept jours de marche sont nécessaires pour mettre un point final à une dynastie vieille de plusieurs siècles, une dynastie dans laquelle les reines ont été plus nombreuses que les rois. En effet, le navire de guerre *La Pérouse* attend Ranavalona pour la mener sur l'île de La Réunion. Une petite île en face de la Grande Île.



Deux ans se sont écoulés. L'ancienne reine mène une vie discrète, à Saint-Denis, dans une maison bourgeoise à demi cachée par de magnifiques flamboyants aux fleurs rouges comme la terre de Madagascar. Les débordements de foule qui avaient accompagné son arrivée sont lointains maintenant. Et pourtant, un nouvel exil se prépare. La France est en effet aux prises avec l'Angleterre en Afrique. Antagonisme qui se soldera par la cinglante défaite de Fachoda cinq plus tard. Pour l'heure, Gallieni redoute un soulèvement des Malgaches encouragé par la perfide Albion. Ranavalona doit être éloignée. Ce sera Alger.

Cette ville située à des milliers de kilomètres, tenue fermement par les armes et l'administration françaises, tient son nom des quelques îlots qui entouraient la cité corsaire avant la modernisation du port. *El Djézair* – « les îles » en arabe – a donné Alger puis Algérie. Après la Grande Île et la petite île, des îles disparues, englouties dans la jetée d'un port, attendent donc la reine déchue. Elle embarque le 1er février 1899 sur le *Yang-Tsé* pour son deuxième exil.

En septembre 1938, Ranavalona s'apprête à connaître son troisième et dernier exil. En fait d'exil, il s'agit plutôt d'un retour sur l'île de ses ancêtres. La colonie est bien installée, la France et l'Angleterre sont alliées face au danger nazi. La reine ne représente plus une quelconque menace. Il est grand temps pour elle de rentrer au pays. Elle est pourtant décédée vingt et un ans plus tôt et repose au cimetière chrétien de Saint-Eugène depuis lors. En effet, c'est à Alger que l'ancienne reine a rendu son dernier souffle à l'âge de cinquante-cinq ans. Si l'accueil des colons algérois avait été plutôt frais à son arrivée, ils avaient fini par s'habituer à cette dame frêle et tranquille qui alimentait à peine la chronique mondaine. Quelques personnalités du monde politique ou du spectacle, friandes de personnalités exotiques, se pressaient pour la rencontrer lors de ses passages en métropole. Le navire *Ville de Reims* la ramènera sur la Grande Île. Elle y trouve une sépulture définitive dans le caveau des reines, aux côtés de celles qui l'ont précédée sur le trône.

Ironie de l'histoire, une autre famille royale fera le chemin inverse quelques années plus tard. À la suite d'un discours de soutien aux nationalistes, le sultan du Maroc Mohammed ben Youcef sera également exilé d'île en île, d'abord en



Corse puis à Madagascar. Contrairement à Ranavalona, il pourra rentrer dans son pays pour y proclamer l'indépendance. La reine de Madagascar est née trop tôt mais elle reste aujourd'hui un des symboles de l'identité malgache.

Hélios Azoulay

georges goursat dit sem (1863-1934)

les chiens d'oxia

« *Hav ! Hav !...* »

En France, nous entendons « Ouaf ! Ouaf !... » Les Turcs, eux, entendent

« *Hav ! Hav !...* » C'est ainsi qu'on aboie dans les rues de l'Empire ottoman.

C'est ainsi qu'aboient les quatre-vingt mille chiens de Constantinople.

Publié en 1839 par Frédéric Lacroix, le *Guide du voyageur à Constantinople et dans ses environs* met en garde les promeneurs inconscients qui s'attarderaient nuitamment dans les quartiers de Stamboul où la racaille quadripède, avide de chair franque, pullule. « Il est donc prudent, lorsqu'on prévoit qu'on rentrera après le coucher du soleil, de s'armer d'un bâton vigoureux pour disperser ces terribles ennemis. » Et l'auteur de rappeler l'histoire de ce capitaine de la marine marchande frappé d'apoplexie à la suite d'un repas arrosé, et dont, au matin, on ne retrouva que les os à demi-rongés.

En 1910, à quelques décennies de ces contes canins cauchemardesques, la situation a totalement changé. C'est la première

chose qui surprend le dessinateur Sem lorsqu'il arrive. Ayant délaissé les mondanités parisiennes pour rejoindre un ami dont le yacht est amarré à Constantinople, le célèbre dessinateur s'étonne d'une absence : plus un seul toutou dans les ruelles de la ville...

Très vite, notre voyageur apprend que, par mesure d'hygiène, moins d'un an après leur arrivée au pouvoir, les Jeunes-Turcs ont décrété l'éradication des chiens des rues. Et de nouvelles légendes circulent... Déportés sur un roc en mer de Marmara, à quelques kilomètres au large au sud-est de la capitale, des dizaines de milliers de chiens livrés à eux-mêmes, meurent de faim, de soif, s'entre-dévorent...

Cependant, contrepoin serein des récits dantesques que l'on colporte, celui du ministre de l'Intérieur ottoman, croisé lors d'un dîner, rassure Sem. Son Excellence le promet : les braves bêtes, nourries aux frais du Parlement, coulent des jours heureux sur une île paradisiaque. Ouf !

Sem veut le croire... Jusqu'au soir de cette rafle dont il est témoin une nuit dans les faubourgs de la capitale.

Sous le turban, des têtes d'assassins : armés d'énormes pinces en fer longues d'au moins un mètre, trois Kurdes happent au hasard. Par le cou, par une patte, par la peau du ventre. Tenaillant à l'aveugle dans un tas de chiens, les traînant dans la poussière, les trois brutes jettent les animaux sanguinolents dans une sorte de charrette attelée à des buffles. Voilà le véritable sort réservé aux chiens de Constantinople. « Comme de simples Arméniens » raconte Sem. Déjà.

Quelques temps après, encore traumatisé par l'effroyable violence du martyr subi par ces pauvres bêtes, notre dessinateur convainc son hôte d'ordonner à son capitaine un détour par la mystérieuse île d'Oxia. Nous sommes le 12 juillet 1910.

La mer est calme. Le bateau glisse serein en mer de Marmara. Il fait trop chaud. Sem, entre deux sommeils, entre deux cauchemars, attend dans sa cabine qu'on le prévienne. L'île est à quelques milles des côtes. Ce ne sera pas long.

Ça y est ! On l'appelle ! Sem grimpe sur le pont. C'est le dernier arrivé.

D'abord, il y a l'odeur. La mort jusqu'à la nausée. Le mouchoir qu'ils ont tous sur le nez ne sert à rien.

Oxia est une petite île, gros rocher aride à pic de la mer, inquiétant accord monumental posée sur une mer indifférente.

La marche du yacht ralentit...

Ça grouille. De partout. Sur la plage par milliers. Ils sont là. Les chiens de Constantinople. Tous là. Des dizaines de milliers, qu'on a jetés ici par bateau, à coup de fouet, pour qu'ils y crèvent. « Comme de simples Arméniens. »

Sur les rochers avec lesquels ils se confondent de loin, ils crèvent de soif.

Pas d'ombre. Ou boivent l'eau de la mer. Sur les rochers desquels ils se détachent parfois, ils crèvent de faim. Ou se disputent les charognes.

La plus mauvaise idée vient du capitaine, qui ordonne de faire donner la sirène. Les chiens répondent. Oxia hurle. Attirés par l'appel, les bêtes se jettent à l'eau et se dirigent vers le bateau. Ils sont juste là. On entend leurs griffes impuissantes sur la coque glissante du navire. Épuisés, ils se noient, les yeux grands ouverts de cette confiance qu'ils ont encore en l'Homme.

Le bateau fait demi-tour. Pour la première fois, les dessins ne suffisent plus.

Sem écrit son premier récit : *L'Île aux chiens*.

On estime à soixante mille le nombre de chiens morts sur l'île d'Oxia en 1910.

On estime à un million deux cent mille le nombre de victimes du génocide arménien.

Avant que l'on décide de déporter les chiens sur l'île d'Oxia, le docteur Remlinger, de l'Institut Pasteur, avait proposé aux autorités turques une

« décanisation » aux alternatives « plus rationnelles et plus humaines » : des chambres à gaz en périphérie de la ville. Déjà.



Shoichi Yokoi (1915-1997)

Le dernier soldat du Mikado

Lorsqu'il prend pied sur l'île de Guam, au mois de février 1943, Shoichi Yokoi, sergent de l'armée impériale japonaise, est à la veille

de ses vingt-huit ans. Tailleur de son métier, ce natif de la petite agglomération rurale de Saori, proche de la grande ville de Nagoya, a été arraché à la vie civile en 1941 et incorporé dans la 29e Division d'infanterie chargée d'assurer le maintien du joug nippon au Manchukuo, en Mandchourie, dans ce secteur nord-est de la Chine annexé par le Japon en 1931.

Placé à l'extrémité méridionale de l'arc insulaire des Mariannes, Guam est un territoire américain d'outre-mer depuis l'année 1898, au cours de laquelle cette île montagneuse, la plus vaste de l'archipel, a été ravie aux Espagnols.

Longtemps jugée d'un faible intérêt stratégique, elle n'est à cette époque dotée que d'un minimum de défenses et n'abrite qu'une petite garnison qui vit en bonne intelligence avec la population, issue du mélange des premiers colons espagnols et d'Indiens de l'ethnie Chamorros. Dans cette partie de l'océan Pacifique connue sous le nom de Micronésie, depuis la fin de la Première Guerre mondiale, le Japon règne en maître sur le restant des îles Mariannes, ainsi que sur l'archipel des Carolines et celui des Palau. Il est donc important, pour le haut commandement militaire nippon, de prendre possession de Guam...

Préparée dans le plus grand secret, l'invasion de l'île va débiter dans les premiers jours du mois de décembre 1941, trois jours exactement après l'attaque surprise de Pearl Harbour, aux îles Hawaiï. Pilonnée par l'aviation du Mikado, submergée par les vagues d'assaut lancées en différents points de l'île, la garnison américaine est rapidement contrainte à la reddition. Et les Japonais s'efforcent de transformer Guam en place forte inexpugnable. C'est dans ce

contexte que le sergent Yokoi est transféré sur l'île et affecté au service de l'intendance.



J. K. CASANAVE

Soichi Yokoi sur Guam.

Or, la fière Amérique, un moment sonnée, réagit et lance une gigantesque opération de reconquête. Avec les Philippines, également envahies par l'armée nippone, Guam figure au premier rang des territoires visés, l'US Air Force ayant réalisé qu'il s'agissait d'une base idéale pour mener des raids aériens sur le Japon. L'opération de reconquête va durer du 21 juillet au 10 août 1944 et n'engage pas

moins de vingt mille hommes. Opposant une résistance acharnée, les forces japonaises perdent dix-huit mille hommes avant d'amorcer un repli stratégique vers la partie montagneuse située dans le centre-nord de l'île, sous les ordres du général Hideyoshi Obaka qui juge encore possible d'y établir une ligne de défense tenable. Mais les *marines* ne sont pas disposés à lâcher leur proie et la bataille du mont Barrigada sonne bientôt le glas des derniers espoirs japonais.

Dès lors, l'alternative est simple : mourir les armes à la main, ce que vont faire cinq mille combattants, ou prendre le maquis pour survivre en menant à l'occasion des actions de guérilla, solution à laquelle se rallient quelques francs-tireurs estimés au nombre de cent trente. Shoichi Yokoi est de ceux-là, lui qui dira plus tard : « La seule chose qui m'a donné la force et la volonté de survivre aura été la foi que j'avais en moi-même et la certitude que je n'encourrais aucune disgrâce pour avoir choisi de continuer à vivre, dès le moment que j'avais préservé mon honneur de soldat en refusant de me rendre. »

Sachant qu'ils n'ont rien à attendre de bon de la part des vainqueurs, après les atrocités perpétrées à l'encontre de la garnison américaine en 1941, ces jusqu'au-boutistes s'éparpillent dans l'extrême nord de l'île, et notamment dans la haute vallée de la rivière Talofoto où une vraie jungle leur offre d'innombrables possibilités de cachette. Dans les premiers temps, Shoichi fait partie d'un trio qui connaît bien des vicissitudes. En désaccord sur l'emplacement de leur cachette puis sur la façon d'aménager celle-ci, sur la collecte, le stockage et la préparation des maigres ressources alimentaires, ils en viennent à se quereller et se séparer, tout en maintenant quelques contacts très épisodiques.

Shoichi se retrouve donc seul, au cœur d'une bambouseraie située à proximité des gorges de cette rivière Talofoto dont les chutes deviendront,

beaucoup plus tard, l'une des principales attractions touristiques de l'île. C'est là qu'il va entreprendre le creusement d'un véritable terrier : un orifice d'accès d'une extrême étroitesse, dissimulé par un écran de feuillages, une échelle grossière conduisant à l'entrée d'un goulet prenant naissance deux mètres cinquante plus bas et, à l'extrémité de ce dernier, un havre en forme de caverne, étayé par des bambous. Et c'est dans ce réduit creusé de ses mains qu'il va passer la bagatelle de vingt-huit années ! S'imposant un mode de vie adapté aux circonstances, il ne s'aventure au-dehors que la nuit, pour grappiller sa pitance...

La rivière est là pour lui fournir, trop parcimonieusement hélas, crevettes d'eau douce, petits poissons, anguilles et batraciens, capturés au moyen de nasses tressées. Exceptionnellement, il lui arrive aussi de poignarder un cochon sauvage tombé dans une des trappes disséminées à l'entour de son gîte souterrain. Son ordinaire se compose de noix de coco, de papayes, des fruits de l'artocarpe, de différentes plantes et racines comestibles et, bien sûr, de pousses de bambou.

Son métier de tailleur lui permet par ailleurs de se confectionner une garde-robe rudimentaire à partir de différentes fibres végétales, ou des quelques pans de toile à sacs qu'il a eu la bonne idée de récupérer avant de prendre le maquis.

Revenant de ses sorties, il s'applique à effacer ses empreintes, dans la crainte que quelque coureur des bois ne vienne à les repérer...

Au plan sanitaire, infesté qu'est son antre de poux et d'autres vermines, il se prémunit contre les maladies et les affections cutanées en se baignant longuement, chaque nuit, dans la rivière et en se frictionnant de la tête aux pieds avec du sable alluvionnaire. Comme bien des prisonniers en d'autres circonstances et sous d'autres cieux, il conserve une juste idée de la fuite du temps en faisant chaque jour une incision sur un gros bambou situé en plafond de son repaire. Il ignore qu'en 1955, il a officiellement été déclaré « tué au combat ». En revanche, la disparition de ses deux compagnons d'exil, morts de faim dans le courant de l'année 1967, ne lui échappera pas et c'est lui-même qui creusera une fosse pour ensevelir leurs cadavres décharnés.

Les années vont ainsi défiler, d'une désolante monotonie, jusqu'à ce 24 janvier 1972 où, ayant commis l'imprudence de s'aventurer de jour jusqu'à la rivière pour y inspecter ses nasses, il est aperçu par deux chasseurs qui le

prennent pour un voleur recherché dans la région et le poursuivent. Il tente bien de leur échapper et, une fois rejoint, leur livre une lutte aussi courte que désespérée, tant il est affaibli par toutes ces années de privation. « Par pitié, donnez-moi la mort tout de suite », ne cesse-t-il de dire dans sa langue, persuadé que les pires sévices l'attendent. Aussi est-il grandement surpris des égards que lui témoignent les policiers auxquels il est d'abord confié. Après leur avoir narré son incroyable histoire, il les conduit dans sa cache où ils récupèrent son vieux fusil rouillé, deux grenades encore en état de marche, son poignard, ses hardes et quelques ustensiles de sa fabrication.

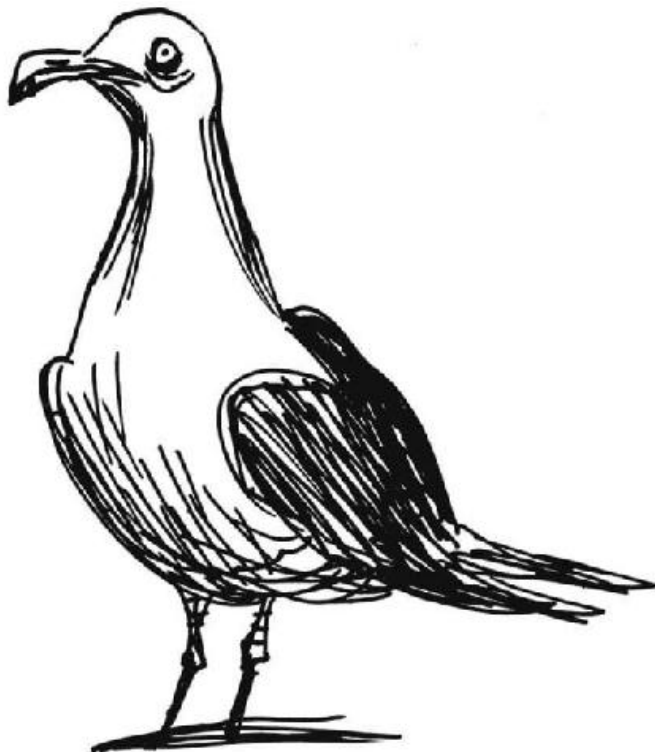
La nouvelle de sa résurrection ayant fait la « une » de tous les journaux du monde, il est accueilli en héros dans sa patrie retrouvée où ses révélations stupéfient : « Si, si, je savais pertinemment que mon pays avait capitulé et que la guerre était finie depuis 1945. J'étais en effet tombé par hasard sur un des tracts que des avions avaient largués sur l'île pour que d'éventuels irréductibles comme moi sachent qu'ils pouvaient regagner sans crainte le monde civilisé...

Pourquoi suis-je cependant resté dans mon trou à rats ? C'est difficile à expliquer... Sans compter que ce message tombé du ciel ne m'avait pas pleinement rassuré, il faut savoir que j'ai connu une enfance difficile. Plusieurs membres de ma famille ont été très méchants avec moi et je ne tenais pas à les revoir. »

Toujours est-il que Shoichi Yokoi devient du jour au lendemain une star de la télévision, un héros national invité dans les plus grandes universités du pays.

Son histoire inspire un livre à succès, puis un film dont le tournage lui vaut de retourner dans sa jungle de Guam et de se glisser à nouveau dans son terrier, avec l'émotion qu'on imagine. Définitivement requinqué, il va même convoler en justes noces avec une prénommée Mihoko, de plus de vingt ans sa cadette.

Mais sa plus belle satisfaction restera de très loin sa rencontre avec l'empereur Akihito devant qui il se prosternera avant de lui présenter son vieux fusil rouillé et de lui déclarer : « Me voici donc de retour dans mon cher pays et je vous prie de bien vouloir m'excuser de n'avoir pas pu le défendre plus efficacement. Mais ma détermination à servir Votre Majesté demeure intacte. »



Shoichi est mort le 22 septembre 1997 à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il repose dans le cimetière de Nagoya, au pied de la stèle que sa vieille maman avait fait ériger en 1955 lorsqu'on lui apprit que, comme tant d'autres soldats, son fils était tombé au champ d'honneur...

● Par Guillemette Odicino ●



Le film

Les naufragés de l'île de la tortue

« Robinson, démerde-toi » : voilà un concept des plus surprenants pour une agence de voyages ! Bienvenue dans *Les Naufragés de l'île de la Tortue*, perle rare du cinéma français. Pas vraiment de naufrage ni aucune tortue en vue. C'est normal, c'est un film de Jacques Rozier, le réalisateur d' *Adieu Philippine*, *Maine océan* et *Du côté d'Orouët*, le cinéaste des escapades, qui aime annoncer une couleur pour dériver vers une autre. Un flibustier, avec une caméra en guise d'épée...

Les Naufragés de l'île de la Tortue commence donc dans une agence de voyages parisienne. Jean-Arthur Bonaventure (Pierre Richard) et son acolyte Gros Nono (Maurice Risch), deux employés de la dite agence, ont l'idée d'un nouveau concept, « Robinson Crusoé », une formule de voyage non organisé au descriptif simple : « Trois mille francs, rien compris ! »

Bye-bye les complexes quatre étoiles, les visites guidées, les jeux apéros et les moniteurs attentionnés : bonjour la débrouille sur une île déserte. Alors que les deux concepteurs sont envoyés en reconnaissance par leur patron, et que Gros Nono laisse finalement partir son petit frère Petit Nono (Jacques Villeret) à sa place, les premiers clients débarquent déjà. Ils vont rapidement déchanter : ils ne s'attendaient tout de même pas à une telle robinsonnade...

Attention, on ne plaisante pas avec la vie sauvage : enivré par les embruns, Bonaventure – un nom qui pourrait être celui d'un pirate dans la Bibliothèque verte – se prend pour un conquistador, fait marcher sa petite troupe de touristes des journées entières dans la jungle, les force à jeter leurs valises à la mer et les fait trimer comme des forçats.

Tournée avec les moyens du bord – un budget et un scénario épais comme un ticket SNCF, une poignée de débutants (Villeret, Patrick Chesnais et Jean-François Balmer) engagés au petit bonheur la chance de l'amitié –, cette comédie loufoque et rêveuse n'a que faire de l'efficacité :

temps morts ou dilaté, creux et vagues, elle ressemble aux vraies vacances (toujours un peu loupées) et finit, de plus, en cul-de-sac, ce qui est une autre manière d'envisager l'horizon !

Le tournage fut à l'image du film : singulier et évasif. Le producteur, Claude Berri, avait pourtant prévenu Pierre Richard : « Attention, avec Rozier, on ne sait pas quand on commence et encore moins quand ça

fini ! » Mais l'acteur est une star, il a du pouvoir et trois mois de liberté dans son calendrier. Tenté par l'aventure, il plonge. Voilà la petite équipe qui met le cap sur la Guadeloupe et la République dominicaine. Et, à la manière des clients du film, elle découvre la méthode Rozier : « Acteurs et techniciens, démerdez-vous ! » avec une caméra qui ne cesse de tourner sans que Rozier ne dise jamais « Coupez ! » – laissant les interprètes flotter et improviser. Ils sont épuisés. Certains, même, quittent le tournage, comme les clients mécontents... Un jour, Jacques Villeret et Pierre Richard attendent ainsi, sur le port, pendant trois heures, qu'un bateau les conduisent sur un îlot désert. Où Rozier les filme cinq minutes regardant la mer, et sans un seul plan sur l'île elle-même. Pourquoi alors un tel trajet, ose demander Pierre Richard, alors que la mer est la même au pied de leur hôtel... La réponse de Rozier a la beauté de l'évidence d'un coucher de soleil aux Caraïbes : « Peut-être, mais dans vos yeux, ce ne serait pas pareil. »

Le cinéaste, en constante mobilité, sait aussi s'adapter aux déplacements des autres : parce que son acteur principal doit repartir d'urgence en France, il invente une nouvelle fin au film, qui sera tournée à Paris, et la situe... en prison. En tout, d'allers en retours et de plages en plages, le tournage dure huit semaines. Des milliers de mètres de pellicule dont Rozier extrait un film de trois heures. Il le propose aux sélectionneurs du festival de Cannes, un peu ébahis devant un tel objet en liberté. Qu'à cela ne tienne, le réalisateur débarque tout de même sur la Croisette avec son film sous le bras et organise une projection rue d'Antibes. Les spectateurs, eux aussi, sont décontenancés. Rozier fait des coupes, reprend le montage et arrive péniblement à une version de deux heures vingt. Quand, en 1976, deux ans après la fin du tournage, le film sort, enfin en salle, c'est le naufrage. Pourtant, les critiques sont plutôt bonnes – depuis, elles sont devenues énamourées – et son acteur principal, Pierre Richard, véritable star à l'époque, se rend chez Drucker pour défendre ce film où, enfin, ses grands yeux bleus de candide maladroit ont d'inquiétantes lueurs d'ailleurs.

Jacques Rozier mettra dix ans avant de tourner son film suivant, son chef-d'œuvre, *Maine océan* : l'histoire de deux contrôleurs de la SNCF qui partent à l'aventure. Sur l'île d'Yeu...



L'équipage

La frégate *Folle Histoire* fait escale tous les trois mois en librairie, chargée des trésors rassemblés par le cap'tain **Bruno Fuligni** : par ailleurs haut fonctionnaire et de maître de conférences à Sciences Po, il a publié plus de vingt livres sur l'histoire politique française, dont son *Tour du monde des terres françaises oubliées* (Éditions du Trésor). Après avoir fait paraître chez le même éditeur *Un libertin chez les Esquimaux*, manuscrit inédit du marin Georges Péan, il vient de publier *Royaumes d'aventure : ils ont fondé leur propre État* (Les Arènes). Sont également à la manœuvre :

Hélios Azoulay, compositeur, clarinettiste et directeur musical de l'Ensemble de Musique Incidentale. Essayiste, il a publié *Scandales ! Scandales !*

Scandales ! (Lattès) et *Tout est musique* (Vuibert). Avec Pierre-Emmanuel Dauzat, il vient de publier *L'enfer aussi a son orchestre* (Vuibert).

Jean-Yves Boriaud, professeur de langue et de littérature latines à l'université de Nantes, spécialiste de l'Antiquité et de la Renaissance, a publié *Machiavel* (Perrin), une biographie qui s'ajoute à ses nombreux travaux et traductions.

Nicolas Carreau est journaliste à Europe 1 et aux *Inrockuptibles*. Adepté de curiosités historiques, il aime chasser le mystère et les affaires non résolues.

Il a publié récemment *Les légendes du Masque de fer* (Vuibert).

Frédéric Chef est né à Langres en 1967. Professeur de lettres, il est notamment le scénariste de la bande dessinée *Villain, l'homme qui tua Jaurès*

(Altercomics). Il a participé à l'ouvrage collectif *La Tortue d'Eschyle et autres morts stupides de l'Histoire* (Les Arènes). Il est l'auteur de *Les Ardennes en zigzags* (Le Pythagore).

Philippe Di Folco, écrivain et scénariste, est l'auteur de la première biographie du financier cryptarque Jacques Lebaudy, *L'Empereur du Sahara* (Galaade).

Avec Yves Stavridès, il a publié *Criminels* (Perrin/Sonatine).

Matthieu Frachon, né en 1967, ex-grand reporter, est professeur à l'École supérieure de Journalisme de Paris. Auteur de nombreux ouvrages sur l'histoire policière, il vient de publier avec Claude Cancès *La Police pour les nuls* (First).

Philippe Godard, ingénieur et burlingueur, chevalier de la Légion d'honneur et des Palmes académiques, est aussi un familier des îles les plus isolées qu'il a passé sa vie à visiter. Il vient de rendre compte de ses voyages dans *Le Collectionneur d'îles mystérieuses* (Éditions du Trésor).

Bruno Léandri, né en 1951 à Courbevoie, écrivain, chroniqueur et scénariste, longtemps collaborateur du mensuel *Fluide Glacial*, est l'auteur entre autres de la *Grande Encyclopédie du Dérisoire* (cinq tomes parus). Il vient de publier *101 Curiosités historiques cocasses et stupéfiantes* (Vuibert).

Stéphane Mahieu, né en 1957 à Rouen, témoigne d'un goût certain pour la tératologie littéraire. Ses livres ont ainsi traité des langages excentriques, des écrits des spirites et des dictateurs. Son dernier ouvrage, *La Bibliothèque invisible* (Éditions du Sandre), se présente comme un catalogue des livres imaginaires cités par les écrivains dans leurs œuvres et qui ne se peuvent trouver ni en bibliothèque, ni en librairie.

Nicolas Mietton, collaborateur de la revue *ENA Hors les murs*, a

présenté et annoté plusieurs Mémoires historiques : *Souvenirs* du comte de Saint-Priest et *Journal* de Maurice Paléologue (au Mercure de France), ainsi que les *Souvenirs* du comte Apponyi (Tallandier). Il a publié *Destins de Diamants* (Pygmalion).

Pierre Mollier est conservateur du Musée de la franc-maçonnerie. Il a publié cinq livres et plus d'une centaine d'articles sur l'histoire de la franc-maçonnerie, de ses rites et de ses symboles. Mais, à côté de ces travaux

académiques, il avoue une coupable inclination pour les courants marginaux et les personnages bizarres. Son dernier livre s'intitule *Curiosités Maçonniques. Énigmes, intrigues et secrets dans les archives des Loges* (Éditions Jean-Cyrille Godefroy, 2014).

Guillemette Odicino est journaliste et critique de cinéma à *Télérama* depuis une quinzaine d'années ; elle a dirigé trois hors-série sur Marilyn, Louis de Funès et les frères Lumière. Chroniqueuse pendant des années sur France 2 dans l'émission *Seriez-vous un bon expert ?* et sur Canal Plus dans *Le Crash Test*, elle a été productrice et présentatrice de l'hebdomadaire *Studio Chabrol*, pendant l'été 2015, sur France Inter, et participe aujourd'hui comme chroniqueuse à l'émission culturelle *Pop Fiction*.

Clémentine Portier-Kaltenbach, journaliste et historienne, est l'auteur d' *Histoires d'os et autres illustres abattis* (Lattès), des *Grands Z'héros de l'Histoire de France* (Lattès), des *Secrets de Paris* (Vuibert) et des *Embrouilles familiales de l'Histoire de France* (Lattès). Avec Lorraine Kaltenbach, elle vient de publier *Championnes* (Arthaud).

Claude Quétel, historien, directeur de recherche honoraire au CNRS, est l'auteur de nombreux ouvrages parmi lesquels, en 2011, *Le Canapé de Beria. Mémoires d'un chasseur d'objets* (Lattès). Il vient de publier *L'Effrayant Docteur Petiot. Fou ou coupable ?* (Perrin).

Mohamed Sadoun, enseignant dans le Var pendant une décennie, est actuellement haut fonctionnaire et maître de conférences en culture générale.

Il est l'auteur de la biographie de Jules Magnaud, *Le Bon Juge* (Riveneuve).

Franck Sénateur, né en 1960, enseignant, est passionné d'histoire sociale et a créé en 1999 Fatalitas, l'Association pour l'histoire et l'étude des établissements pénitentiaires de métropole et d'Outre-mer, dont il est actuellement le président. Membre du comité scientifique

du musée de Saint-Laurent-du-Maroni, il a pris part à de nombreuses expositions. Il vient de publier *Incroyables Évasions* (La Manufacture de Livres) **Marieke Stein**, maître de conférences en sciences de l'Information et de la communication à l'université de Lorraine, docteur ès-lettres, spécialiste de l'œuvre politique de Victor Hugo, est passionnée par l'histoire du



XIXe siècle. Elle a publié *Victor Hugo, L'Universel* (La Documentation française) et *Victor Hugo journaliste* (Garnier-Flammarion).

Pascal Varejka, titulaire d'un DEA d'histoire, a publié plusieurs ouvrages, ainsi que des articles historiques dans divers périodiques (*Paese, Notre Histoire, Muséart, Historia, Actualité de l'Histoire mystérieuse, L'Européen, Jeune Afrique*). Dernier livre paru : *La Fabuleuse Histoire de la tour Eiffel et Paris 1900* (Éditions Prisma).

Les dessins sont de **Daniel Casanave**.

Illustration de couverture : © Supplément illustré du *Petit Journal* no 423, janvier 1898 / © B. Fuligni

Coordination éditoriale : Ambre Rouvière

Assistante éditoriale : Violaine Savatier

Édition et correction : Nord Compo Multimédia

Mise en page : Nord Compo Multimédia

Graphisme de couverture : Nord Compo Multimédia

© 2016 Éditions Prisma

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur. Une copie

ou une reproduction par quelque procédé que ce soit constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi sur la protection du droit d'auteur.

EAN : 978-2-8104-1796-4

Sous la direction de BRUNO FULIGNI

TOLLE HISTOIRE

n°6

Il n'y a pas d'îles désertes : même les plus inaccessibles ont attiré des aventuriers venus y tenter leur chance. Parmi ces casse-cou qui ont rompu avec le continent, on trouvera des forbans et des assassins, faisant de leur île un repaire inexpugnable : des conquérants et des utopistes, qui s'emparent d'une terre lointaine pour y planter leur drapeau et y imprimer leur marque : des ermites et des naufragés, survivant à l'écart du monde : des exilés et des relégués enfin, pour qui la robinsonnade tourne parfois au tragique. Funestes ou bienheureuses, les îles du monde forment d'abord l'archipel de nos passions.

TOLLE HISTOIRE

**REVIENT SUR LES AFFAIRES OUBLIÉES ET
LES PERSONNAGES EXTRAORDINAIRES DU PASSÉ.**

Textes de : Hélios Azoulay, Jean-Yves Boriaud, Nicolas Carreau, Frédéric Chef, Philippe Di Folco, Matthieu Frachon, Bruno Fuligni, Philippe Godard, Bruno Léandri, Stéphane Mahieu, Nicolas Mietton, Pierre Mollier, Guillemette Odicino, Clémentine Portier-Kaltenbach, Claude Quétel, Mohamed Sadoun, Franck Sénateur, Marieke Stein, Pascal Varejka.
Les dessins sont de Daniel Casanave.

EDITIONS **PRISMA**

Document Outline

- Titre
- Le vrai trésor des îles
- Chapitre Ier
 - Tibère (42 av. J.-C.-37 apr. J.-C.)
 - Bertrand d'Ogeron (1613-1676)
 - Sir Henry Morgan (v. 1635-1688)
 - Al Capone (1899-1947)
 - Kurt Student (1890-1978)
 - Truong van Thoai (1908-1987)
 - Bob Denard (1929-2007)
- Chapitre II
 - Leif Eriksson (V. 970-v. 1020)
 - Philippe de Clèves (1459-1528)
 - Louis de Saint-Aloüarn (1738-1772)
 - John Adams (1767-1829)
 - Giuseppe Garibaldi (1807-1882)
 - George Graeme Watson-Taylor (1820-1865)
 - Julius von Payer (1841-1915)
 - Élisabeth d'Autriche (1837-1898)
 - Auguste Lutaud (1847-1925)
 - Gaston et André Durville (1887-1971 et 1896-1979)
 - La baronne Wagner (?-1934)
 - Antoine Fornelli (1919-1999)
 - Jacques Brel (1975-1978)
- Chapitre III
 - Pedro Luis Serrano (V. 1499-v. 1565 ?)
 - Alexander Selkirk (1676-1721)
 - Joseph Kabris (1780-1822)
 - Gabriel Auguste Jugan (?-1855)
 - Narcisse Pelletier (1844-1894)
 - François Édouard Raynal (1830-1898)
 - Tom Neale (1902-1977)
 - Jacques Talrich (1927- ?)
- Chapitre IV
 - Julia Livilla (18-42)
 - Sénèque (V. 1-65 apr. J.C.)
 - Les îles des Princes (ixe siècle)
 - marie stuart (1542-1587)
 - Ranavalona (1862-1917)
 - georges goursat dit sem (1863-1934)

○ Shoichi Yokoi (1915-1997)

- L'équipage
- Copyright
- 4eme couverture